

Salut, et encore merci pour le poisson

Adams, Douglas

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Douglas Adams

Salut, et encore merci
pour le poisson

H2G2, IV



folio
SF

Douglas Adams

Salut, et encore merci
pour le poisson

H2G2, IV

*Traduit de l'anglais
par Jean Bonnefoy*



Titre original :

SO LONG, AND THANKS FOR ALL THE FISH
(*Pan Books, Londres*)

Completely Unexpected Production Ltd., 1984
Éditions Denoël, 1994, pour la traduction française.

*pour Jane
avec mes remerciements...
à Rick et Heidi pour le prêt
de leur évènement stable,*

*à Mogens, Andy et toute la bande
de Huntasham Court, pour tout
un tas d'évènements instables,*

*et surtout, à Sonny Mehta, pour
avoir gardé sa stabilité
tout au long de ces évènements.
D. A.*

Prologue

Tout là-bas, au fin fond des tréfonds inexplorés et mal famés du bout du bras occidental de la Galaxie, traîne un petit soleil jaunâtre et minable.

En orbite autour de celui-ci, à la distance approximative de cent cinquante millions de kilomètres, se trouve une petite planète bleu-vert totalement négligeable dont les habitants – descendus du singe – sont primitifs au point de croire encore que les montres à quartz numériques sont plutôt une chouette idée.

Cette planète a – ou plutôt avait – un problème : la plupart de ses habitants étaient malheureux la plupart du temps.

Bien des solutions avaient été suggérées mais la plupart d'entre elles faisaient largement intervenir la mise en circulation de petits bouts de papier vert, chose curieuse puisque en définitive ce n'étaient pas les petits bouts de papier vert qui étaient malheureux.

Et donc le problème subsistait ; des tas de gens se sentaient minables et la plupart étaient effectivement misérables – y compris les possesseurs de montres à quartz numériques.

Un nombre croissant d'entre eux partageaient cette opinion selon laquelle leur plus grosse erreur aurait été dès le début de descendre des arbres. D'aucuns affirmaient que même avec les arbres, déjà... et qu'en définitive on aurait mieux fait de ne jamais quitter les océans.

Et puis, par un beau jeudi, près de deux mille ans après qu'on eût cloué un homme sur un arbre pour avoir dit combien ça pourrait être chouette de se montrer sympa avec les gens, pour changer, une fille assise toute seule dans un petit café de Rickmansworth comprit soudain ce qui ne tournait pas rond depuis tout ce temps et vit enfin comment on pouvait faire du monde un endroit agréable et chouette. Cette fois, c'était la bonne, ça marcherait et on n'aurait plus besoin de clouer n'importe qui à n'importe quoi.

Mais hélas, avant que la jeune fille n'ait eu le temps de trouver une cabine pour téléphoner à quelqu'un la bonne nouvelle, une terrible et stupide catastrophe survint : la planète Terre fut démolie à l'improviste pour laisser place à une nouvelle déviation hyperspatiale et l'idée se perdit, apparemment à jamais.

Ceci est son histoire.

Chapitre 1

La nuit était tombée tôt ce soir-là, chose normale vu la date. Elle était également froide et venteuse, ce qui était également normal.

La pluie se mit à tomber, ce qui était tout particulièrement normal.

Un astronef atterrit, ce qui ne l'était plus du tout.

Il n'y avait personne alentour pour le voir, hormis quelques quadrupèdes spectaculairement stupides qui n'avaient pas la moindre idée de ce qu'ils devaient faire de l'objet, ne savaient même pas s'ils devaient en faire quoi que ce soit, le manger, par exemple. Ils firent donc ce qu'ils faisaient en général dans ce genre de situation : ils s'en éloignèrent au trot tout en essayant de se planquer les uns sous les autres, ce qui ne marchait jamais.

L'objet jaillit en silence des nuages, comme posé en équilibre sur une colonne de lumière.

De loin, on l'aurait à peine remarqué au milieu des éclairs, mais de plus près, il était d'une étrange beauté – un vaisseau gris élégamment profilé ; par ailleurs assez petit.

Bien sûr, on ne sait jamais à l'avance la taille ou la forme qu'auront les diverses espèces mais en se fiant aux statistiques tirées du dernier Recensement média-galactique, on pouvait, sans se tromper de beaucoup, estimer que l'engin pouvait accueillir six passagers.

On l'aurait sans doute deviné de toute façon. À l'instar de la plupart des enquêtes similaires, le Recensement avait coûté horriblement cher sans rien apprendre qu'on ne sût déjà – hormis que chaque habitant de la Galaxie était pourvu de 2,4 jambes et possédait une hyène. Puisque ce résultat était manifestement erroné, on avait fini par mettre au rebut l'ensemble de l'enquête.

Le vaisseau descendit en silence sous la pluie, ses pâles feux d'atterrissage le nimbant d'artistiques arcs-en-ciel. Il crépitait presque imperceptiblement, un crépitement qui s'amplifia tout en devenant plus grave à mesure que l'engin approchait du sol, pour devenir un vrombissement sonore à quinze centimètres du sol.

Enfin, il se posa et se tut.

Une écoutille s'ouvrit. Quelques marches se déployèrent.

Une lumière apparut dans l'ouverture, une lumière éblouissante qui ruissela dans la nuit humide, et l'on vit des ombres s'agiter à l'intérieur.

Une haute silhouette s'inscrivit dans la lumière ; elle regarda

alentour, tressaillit, puis descendit les marches en hâte, un grand sac en plastique calé sous le bras.

L'être pivota pour adresser un petit signe sec au vaisseau. Déjà, la pluie ruisselait dans ses cheveux.

— Merci, lança-t-il, merci beauc...

Il fut interrompu par un violent coup de tonnerre. Il leva les yeux avec appréhension et, pris d'une idée soudaine, se mit à fourrager en toute hâte dans son grand sac en plastique qui, découvrit-il alors, était percé au fond.

Le sac en plastique portait sur le côté, imprimé en gros caractères (pour quiconque savait déchiffrer l'alphabet centaurien) :

MÉGAMARCHÉ (DUTY FREE)
PORT BRASTA
ALPHA DU CENTAURE
FAITES
COMME LE VINGT-DEUXIÈME ÉLÉPHANT
À VALEUR RÉCHAUFFÉE DANS L'ESPACE :
RÂLEZ !

— Attendez ! lança la silhouette en adressant des signes frénétiques aux occupants du vaisseau.

Les marches, qui avaient commencé à se replier dans l'écouille, s'arrêtèrent, se redéployèrent, lui permettant de remonter à bord.

Il émergea de nouveau quelques secondes plus tard, portant une serviette-éponge usée jusqu'à la corde qu'il s'empressa de fourrer dans le sac.

Il lança un dernier signe de la main, cala le sac sous son bras et courut en direction d'un bouquet d'arbres pour se mettre à l'abri tandis que, derrière lui, l'astronef avait déjà repris son ascension.

Les éclairs qui déchiraient le ciel forcèrent la silhouette à s'arrêter quelques secondes puis, s'étant ravisée, elle repartit en hâte, mais cette fois pour contourner au large le bouquet d'arbres. Elle progressait d'un pas rapide, dérapant parfois, pliée en deux pour se protéger de la pluie qui tombait désormais avec une concentration grandissante, comme si on la pompait du haut des cieux.

Ses pieds pataugeaient dans la boue. Le tonnerre grondait au-dessus des collines. L'être essuya vainement la pluie de son visage et poursuivit sa progression titubante.

Encore des lumières.

Pas des éclairs, cette fois : plus diffuses, plus pâles, elles jouaient lentement derrière l'horizon avant de disparaître.

La silhouette marqua un nouveau temps d'arrêt, puis repartit de plus belle, pour se diriger droit vers le point de l'horizon où ces

lumières étaient apparues.

Et voilà que le sol s'élevait graduellement et, au bout de deux ou trois cents mètres, débouchait enfin sur un obstacle. La silhouette s'arrêta pour examiner la barrière, puis elle lança son sac par-dessus avant de l'enjamber à son tour.

À peine avait-elle touché le sol qu'un engin jaillit de la pluie dans sa direction, ses projecteurs déchirant la muraille liquide. L'être se pressa contre la barrière tandis que la machine passait devant lui comme une flèche. C'était un engin bulbeux et bas, telle une petite baleine sur la crête des vagues – fuselé, gris et arrondi, il fonçait à une vitesse terrifiante.

L'être leva instinctivement les mains pour se protéger mais ne fut touché que par des éclaboussures tandis que l'engin le dépassait pour s'évanouir dans la nuit.

Trempé jusqu'aux os, il restait immobile sur le bas-côté de la route, lorsqu'un nouvel éclair déchira le ciel et l'illumina, lui laissant une fraction de seconde pour déchiffrer le message inscrit sur l'autocollant fixé à l'arrière de la machine avant que celle-ci ne disparaisse.

Il en resta bouche bée, n'en croyant pas ses yeux. Il venait de lire : « Mon autre voiture est *aussi* une Porsche. »

Chapitre 2

Rob McKenna était un misérable salaud conscient de l'être car des tas de gens ne se privaient pas de le lui faire remarquer depuis des années et il ne voyait aucune raison d'être en désaccord avec eux en dehors de celle, évidente, qu'il adorait être en désaccord avec les gens, en particulier les gens qu'il n'aimait pas, ce qui incluait en définitive absolument tout le monde.

Il émit un soupir et rétrograda.

La pente commençait à s'accroître et son camion était lesté d'un lourd chargement de robinets thermostatiques de fabrication danoise.

Ce n'était pas qu'il fût naturellement prédisposé à se montrer renfrogné à ce point – enfin, il espérait que non. C'était simplement la pluie qui le déprimait, la pluie, toujours la pluie.

Et il pleuvait maintenant. Pour changer.

C'était un type de pluie bien particulier qu'il détestait particulièrement, tout particulièrement quand il conduisait. Il lui avait attribué un numéro. La pluie de type 17.

Il avait lu quelque part que les Esquimaux avaient plus de deux cents termes différents pour qualifier la neige, faute de quoi leur conversation serait sans doute devenue extrêmement monotone. Ainsi distinguaient-ils la neige fine et la neige épaisse, la neige légère et la neige lourde, la neige collante, la neige friable, la neige qui tombe en flocons, la neige qui tombe en bourrasques, la neige qui se décolle de la semelle des bottes du voisin pour maculer le sol impeccable de votre petit igloo, les neiges de l'hiver, les neiges du printemps, les neiges du temps de votre enfance qui étaient tellement mieux que toutes vos neiges modernes, la neige fine, la neige poudreuse, la neige de colline, la neige de vallée, la neige qui tombe le matin, la neige qui tombe la nuit, la neige qui se met à tomber juste quand vous alliez partir à la pêche, et la neige que, malgré tous vos efforts pour les dresser, vos huskies ont pissé dessus.

Rob McKenna avait noté deux cent trente et une variétés de pluie dans son petit calepin, et il les détestait toutes.

Il descendit encore un rapport et le moteur du camion monta en régime pour désormais gronder avec une espèce de grognement satisfait à l'idée de tracter tous ces robinets thermostatiques danois.

Comme Rob McKenna avait quitté le Danemark la veille, dans l'après-midi, il avait déjà subi les types 33 (petit crachin insistant qui rend la chaussée glissante), 39 (grosse averse), 47 à 51 (bruine légère

verticale à légèrement inclinée en passant par crachin modéré fraîchissant), 87 et 88 (deux subtiles variantes de la même franche averse torrentielle), 100 (averse de traîne en rafales, glacée), ainsi que tous les types de tempête entre 192 et 213 à la fois, sans oublier les 123, 124, 126, 127 (giboulées tempérées à légèrement froides, martèlement syncopé à rythmé), la 11 (gouttelettes chassées par le vent), et maintenant voilà que c'était celle qu'il aimait le moins, la 17.

La pluie de type 17 était une sale pluie en rafales qui fouettait son pare-brise avec une telle violence qu'il aurait aussi bien pu faire l'économie de ses essuie-glaces.

Il mit à l'épreuve sa théorie en les arrêtant momentanément mais il apparut que la visibilité réussissait à empirer encore. Malheureusement, elle omit de s'améliorer quand il les remit en route.

En fait, un des balais commença à se démantibuler.

Swish swish swish flop swish swish flop swish swish flop swish flop swish flop swish flop flap racle.

Il martela son volant, tapa du pied par terre, maltraita le lecteur de cassettes au point qu'il se mit soudain à jouer du Barry Manilow, le maltraita de nouveau jusqu'à ce qu'il arrête, puis il pesta, jura, sacra et tempêta.

Ce fut à l'instant précis où sa fureur culminait qu'il la vit apparaître, détrempée par le faisceau de ses projecteurs, à peine visible sous la pluie battante, une silhouette au bord de la route.

Une pauvre silhouette débraillée, étrangement attifée, plus trempée qu'une otarie dans un lave-linge, et qui faisait du stop.

« Le pauvre type », songea Rob McKenna, prenant conscience qu'il tenait là quelqu'un plus en droit que lui de se sentir abattu, « il doit être glacé jusqu'aux os. Faut-il être stupide pour faire du stop par des nuits pareilles. Tout ce qu'on y gagne, c'est du froid, de l'humidité et des camions qui vous éclaboussent en roulant dans les flaques au passage.

Il secoua la tête, résigné, poussa encore un gros soupir, et donna un coup de volant pour traverser une belle nappe d'eau.

« Voyez c'que je veux dire ? » songea-t-il tout en labourant la mare. « Il y a vraiment de ces crétins sur les routes !

Deux secondes plus tard, il apercevait dans son rétro le reflet de l'auto-stoppeur, trempé, sur le bas-côté.

Durant une minute, il se sentit tout content. La minute suivante, il culpabilisa d'avoir été content de ce qu'il avait fait. Puis il fut content d'avoir culpabilisé d'avoir été content de ce qu'il avait fait et, satisfait, poursuivit sa route dans la nuit.

Au moins, ça le consolerait d'avoir été doublé par cette Porsche qu'il avait pourtant bloquée avec application durant trente kilomètres.

Et tandis qu'il poursuivait sa route au volant, les cumulus le

suivaient à la trace dans le ciel car, même s'il n'en savait rien, Rob McKenna était un dieu de la Pluie. Tout ce qu'il savait, c'est que ses journées de travail étaient misérables et qu'il avait connu une succession de vacances ratées. Tout ce que savaient les nuages, c'est qu'ils l'aimaient et voulaient toujours rester auprès de lui pour le chérir et l'abreuver.

Chapitre 3

Les deux camions suivants n'étaient pas conduits par des dieux de la Pluie, mais ils firent exactement pareil.

La silhouette se remit à patauger, pour ne pas dire nager, puis reprit l'ascension de la colline, laissant derrière elle les flaques traîtresses.

Au bout d'un moment, la pluie se mit à faiblir et la lune fit une brève apparition entre les nuages.

Une Renault passa à toute allure, son chauffeur adressant à la silhouette pataugeante des signaux complexes et frénétiques destinés à lui faire comprendre qu'en temps normal il aurait été positivement ravi de la prendre en stop mais qu'il ne pouvait malheureusement pas cette fois-ci car il n'allait pas du tout dans sa direction, quelle que pût être celle-ci, et qu'il était certain que la silhouette comprendrait. Il conclut ses gesticulations en levant chaleureusement le pouce, comme pour dire qu'il espérait que la silhouette appréciait vraiment d'être tout à fait frigorifiée et quasiment morte d'humidité, et qu'il serait ravi de la prendre à la prochaine occasion.

La silhouette continua de patauger. Une Fiat passa et fit exactement comme la Renault.

Une Austin Maxi passa dans le sens opposé et fit des appels de phare à la silhouette qui progressait lentement, bien qu'il fût difficile de dire s'ils étaient censés signifier « Salut ! » ou : « Désolé, on va dans l'autre sens » ou : « Tiens, un type sous la pluie, quel imbécile ! » Un large autocollant vert au-dessus du pare-brise indiquait que, quelle que fût la teneur du message, il émanait de Steve et Carola.

L'orage s'était désormais définitivement calmé et les derniers coups de tonnerre ne résonnaient plus que sur quelques collines au loin, comme un homme lance : « Ah, et puis encore un truc... » vingt minutes après avoir admis son tort dans la discussion.

Maintenant le ciel était dégagé, la nuit froide. Les bruits se transmettaient parfaitement. La silhouette perdue, éperdue de frissons, finit par atteindre une intersection avec une route secondaire qui partait sur la gauche. Du côté opposé, se dressait un panneau indicateur vers lequel la silhouette se dirigea en hâte pour l'étudier avec une curiosité fiévreuse, ne s'en écartant qu'au passage d'une nouvelle voiture.

Puis d'une autre.

La première foncea avec un dédain total, la seconde lança

d'indéchiffrables appels de phares. Une Ford Cortina passa ensuite et freina brutalement.

Vacillant de surprise, la silhouette plaqua son sac contre sa poitrine et se hâta dans la direction de la voiture, mais au dernier moment la Cortina fit patiner ses roues sur la chaussée mouillée et fila dans une embardée passablement réjouissante.

La silhouette ralentit, s'arrêta et resta plantée sur place, perdue et découragée.

Le hasard fit que, le lendemain, le chauffeur de la Cortina devait se rendre à l'hôpital pour se faire ôter l'appendice ; suite à une amusante confusion, le chirurgien l'amputa d'une jambe, et avant qu'on ait pu reprogrammer l'opération l'appendicite se compliqua jusqu'à donner un joli cas de péritonite aiguë, de sorte qu'en un sens on peut dire que la justice reprit ses droits.

La silhouette pataugeait toujours.

Une Saab s'immobilisa à sa hauteur.

La vitre descendit et une voix amicale lança :

— Vous venez de loin ?

La silhouette se tourna vers la voix. Elle s'arrêta et saisit la poignée de la portière.

La silhouette, la voiture et sa poignée de portière étaient toutes situées sur une planète appelée la Terre, dont la définition complète dans le *Guide du routard galactique* se réduisait à deux mots : « Globalement inoffensive. »

L'homme qui avait écrit cet article s'appelait Ford Prefect, et il était en cet instant précis sur un monde tout sauf inoffensif, assis dans un bar tout sauf inoffensif, à faire du grabuge avec une belle et joyeuse insouciance.

Chapitre 4

Que ce fût parce qu'il était soûl, malade ou d'une inconscience suicidaire, voilà qui n'aurait pas été évident pour un témoin accidentel de la scène. D'ailleurs, il n'y avait pas de témoins accidentels au Bar du Vieux Chien Rose, dans le bas-quartier sud de Han Dold, car ce n'était pas le genre d'endroit où l'on pouvait se permettre de faire les choses accidentellement si l'on tenait à rester en vie. Le genre d'observateur qu'on était susceptible d'y rencontrer ne pouvait qu'avoir un œil de lynx, être puissamment armé, et souffrir de douloureux élancements dans la tête, de ceux qui vous poussent à commettre des actes irréparables dès que vous observez des trucs pas catholiques.

Or, un de ces mauvais silences venait de tomber sur les lieux, un silence genre crise des missiles.

Même le volatile à l'œil torve juché sur son perchoir derrière le bar avait cessé de croasser les noms et adresses des tueurs à gages du coin, un service qu'il fournissait pourtant à titre gracieux.

Tous les yeux s'étaient tournés vers Ford Prefect. Certains étaient pédonculés.

Ce jour-là, sa manière bien particulière de jouer avec la mort consistait à tenter de régler une ardoise de la taille d'un joli petit budget de la défense avec une carte American Express qui n'était pourtant acceptable nulle part dans l'Univers connu.

— Qu'est-ce qui vous chiffonne, mon vieux ? lança-t-il d'une voix enjouée. La date d'expiration ? Hé, les mecs, z'avez jamais entendu parler de la néo-relativité, dans ce bled ? Il y a des pans entiers de la physique nouvelle qui traitent de ce genre de truc. Les effets de dilatation temporelle, les relastatiques chronolytiques...

— Ce n'est pas la date d'expiration qui nous chiffonne, répondit l'homme à qui il adressait ces remarques, un dangereux barman dans une ville tout aussi dangereuse.

Sa voix était un doux ronronnement grave, pareil au doux ronronnement grave que fait en s'ouvrant un silo à missiles. Une main large comme une pièce de bœuf se mit à pianoter sur le comptoir, l'éraflant légèrement.

— Eh bien, à la bonne heure, dit Ford en remballant ses affaires, prêt à s'en aller.

Le doigt qui pianotait se tendit pour se poser délicatement sur l'épaule de Ford Prefect, l'empêchant de partir.

Quoique le doigt fût attaché à une main comme un battoir et la main attachée à un avant-bras comme un manche de pioche, l'avant-bras ne s'attachait à rien du tout ; tout au plus pouvait-on dire, par métaphore, qu'il était attaché, avec une farouche fidélité canine, à ce comptoir qui était comme qui dirait sa niche. Il avait été naguère attaché de manière plus classique au propriétaire initial de l'établissement, lequel, sur son lit de mort, en avait inopinément fait don à la science. La science ayant estimé qu'il ne lui disait rien qui vaille, elle s'était empressée de rétrocéder ce don au Vieux Chien Rose.

Le nouveau barman ne croyait ni au surnaturel ni aux poltergeists et autres trucs tordus dans le genre ; il savait simplement reconnaître un allié utile quand il en trouvait un en face de lui. La main trônait donc sur le bar. Elle prenait les commandes, servait les consommations et traitait meurtrièrement les gens qui se conduisaient comme s'ils avaient vraiment envie de se faire trucher. Ford Prefect resta parfaitement coi.

— Ce n'est pas la date d'expiration qui nous chiffonne », répéta le barman, satisfait désormais d'avoir entièrement mobilisé l'attention de Ford Prefect. « Ce qui nous chiffonne, c'est le bout de plastique lui-même.

— Comment ça ? dit Ford. Il semblait légèrement pris au dépourvu.

— Ça », dit le barman en brandissant la carte comme si c'était un petit poisson dont l'âme avait trois semaines plus tôt rejoint le Séjour où les Poissons connaissent le Bonheur éternel. « Ici, on l'accepte pas. »

Ford se demanda un instant s'il devait évoquer le fait qu'il n'avait sur lui aucun autre moyen de paiement, mais il décida de s'entêter vaillamment. La main sans corps lui maintenait à présent l'épaule, d'un geste délicat mais ferme, entre le pouce et l'index.

— Mais vous ne comprenez pas », dit Ford dont l'expression tendait à passer du légèrement pris au dépourvu à la franche incrédulité. « C'est une carte American Express. C'est le moyen le plus malin de régler ses achats. Vous n'avez donc jamais lu leur courrier publicitaire ?

Le ton enjoué de la voix de Ford commençait à grincer aux oreilles du barman. Elle commençait à lui évoquer un joueur de kazoo s'entêtant à accompagner les plus sombres passages d'un Requiem de guerre.

Un des os de l'épaule de Ford se mit à grincer contre un autre des os de son épaule d'une manière propre à suggérer que la main avait appris les principes de la douleur auprès d'un chiropracteur particulièrement expérimenté. Ford espérait pouvoir régler cette

affaire avant que la main n'ait décidé de faire grincer l'un des os de ses épaules contre l'os d'un quelconque autre endroit de son anatomie. Par chance, l'épaule qu'elle tenait n'était pas celle par-dessus laquelle il avait passé sa sacoche.

Le barman fit glisser la carte sur le comptoir en direction de Ford.

— Nous n'avons jamais, dit-il avec une sauvagerie contenue, jamais entendu parler de ce truc.

Ce n'était guère surprenant.

Ford ne s'en était porté acquéreur qu'à la suite d'une sérieuse erreur informatique vers le terme de son séjour de quinze ans sur la planète Terre. À quel point l'erreur était sérieuse, c'est ce qu'American Express avait eu tôt fait de mesurer, et les relances de plus en plus stridentes et paniquées de son service de recouvrement ne s'étaient apaisées qu'avec la démolition imprévue de la planète entière par les Vogons afin de laisser place à une nouvelle déviation hyperspatiale.

Et depuis il l'avait conservée, parce qu'il trouvait bien pratique d'avoir sur lui une forme de monnaie acceptable nulle part.

— *Crédit !* fit le barman. *Aaaaargghh...*

Ces deux mots étaient en effet généralement associés dans l'enceinte du Vieux Chien Rose.

— J'avais cru, haleta Ford, qu'il s'agissait d'un établissement de classe...

Il parcourut du regard la collection bariolée de gangsters, proxénètes et autres cadres de maisons de disques tapis à la lisière des taches de lumière tamisée qui ponctuaient l'ombre épaisse des tréfonds du bar. Tous faisaient leur possible pour regarder délibérément ailleurs tout en s'efforçant de reprendre le fil de leur conversation sur les meurtres, les réseaux de drogue et les contrats d'édition musicale. Car ils savaient à quoi s'attendre et ne voulaient surtout pas en être témoins de peur que ça ne leur coupe l'envie de boire.

— Tu vas mourir, mon gars, murmura le barman d'une voix tranquille, et tout portait à le croire.

L'établissement exhibait jadis un de ces panonceaux annonçant « Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué », mais par amour de la stricte exactitude le libellé en avait été rectifié ainsi : « Crédit est mort mais les mauvais payeurs se sont retrouvés la gorge déchiquetée par un volatile en furie tandis qu'une main sans corps leur pulvérisait le crâne contre le bar. » Toutefois, ces ratures ayant rendu le panonceau parfaitement illisible et ayant de toute façon dénaturé le message initial, on l'avait finalement redécroché. On avait jugé que la réputation de l'établissement se ferait toute seule, ce qui était effectivement le cas.

— Laissez-moi jeter encore un coup d'œil sur cette addition, dit Ford.

Il la prit et l'étudia pensivement sous l'œil mauvais du barman, et l'œil également mauvais du volatile, occupé à creuser de profonds sillons dans le revêtement du comptoir avec ses griffes.

Le ruban de papier sur lequel elle s'inscrivait avait une longueur conséquente.

Et le chiffre inscrit tout en bas ressemblait à ces numéros de série que l'on trouve sous le coffret du matériel hi-fi et qu'on met toujours un temps infini à recopier sur la carte de garantie. C'est qu'il avait passé toute la journée au bar, avait bu tout un tas de trucs pleins de bulles, et payé un nombre incroyable de tournées à tous ces gangsters, proxénètes et cadres de maisons de disques soudain devenus incapables de se rappeler qui il était.

Il se racla la gorge sans paniquer et tapota ses poches. Il savait pertinemment qu'elles étaient vides. Il posa la main gauche, d'un geste délicat mais ferme, sur le pan entrouvert de sa besace. La main sans corps accentua sa pression sur son épaule droite.

— Voyez-vous », dit le barman, dont le visage semblait ondoyer, maléfique, à deux doigts de celui de Ford, « j'ai une réputation à préserver. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

C'est donc ça, songea Ford. On ne pouvait rien y faire. Il avait suivi les règles, il avait, de bonne foi, tenté de régler sa dette, on l'avait rembarré. Et maintenant, c'était sa vie qui était en péril.

— Ma foi, dit-il avec calme, s'il s'agit de votre réputation...

Sur quoi, vif comme l'éclair, il ouvrit sa sacoche et abattit sur le comptoir son exemplaire du *Guide du routard galactique*, avec la carte officielle attestant qu'il était un enquêteur du *Guide* et qu'il n'avait absolument pas le droit de faire ce qu'il était précisément en train de faire.

— Voulez une bonne appréciation ?

Les traits du barman s'interrompirent à mi-ondulation. Les griffes du volatile s'interrompirent à mi-sillon. La main relâcha lentement sa pression.

— Bon, eh bien », siffla le barman d'une voix à peine audible, entre ses lèvres desséchées, « ça ira très bien comme ça, monsieur.

Chapitre 5

Le *Guide du routard galactique* est un organe puissant. À vrai dire, son influence est si prodigieuse que sa rédaction a dû édicter des règles strictes pour empêcher tout abus. Ainsi, aucun enquêteur sur le terrain n'a le droit d'accepter le moindre service, rabais ou traitement de faveur de quelque sorte que ce soit en échange d'un article favorable à moins :

a) d'avoir, de bonne foi, tenté de payer sa dette par les moyens habituels ;

b) de risquer, sinon, de mettre sa vie en péril ;

c) de vraiment le vouloir.

Comme l'invocation de la troisième règle impliquait automatiquement une réduction de ses défraiements, Ford préférait jouer sur les deux premières.

Il sortit dans la rue d'un pas allègre.

L'air était vivifiant mais il l'appréciait surtout parce que c'était un air *urbain* vivifiant, plein d'odeurs délicieusement désagréables, de musique dangereuse et d'échos lointains de guerre des clans dans la police.

Il portait sa sacoche en lui faisant décrire de gracieux moulinets, cela afin de pouvoir plus aisément en flanquer un bon coup sur la tronche de qui s'aviserait de la lui prendre sans crier gare. C'est qu'elle contenait tout ce qu'il possédait – à vrai dire, pour l'heure, pas grand-chose.

Une limousine dévala la rue, zigzaguant entre les piles de détritus enflammées et apeurant une vieille bête de somme qui sursauta, s'écarta en glapissant, vint heurter la vitrine d'un herboriste, déclencha une alarme stridente, repartit d'un galop titubant pour aller s'effondrer au bas de la rue sur les marches d'un petit restaurant de pâtes où elle savait qu'elle aurait droit à une photo et un petit picotin.

Ford marchait vers le nord. Il pensait être dans la direction du spatioport mais ce n'était pas la première fois qu'il pensait ça. Il savait qu'il était en train de traverser ce fameux quartier où les plans des gens changent souvent à l'improviste.

— Est-ce que tu veux passer un bon moment ? demanda une voix dans l'embrasement d'une porte.

— Pour autant que je puisse dire, je n'ai pas eu trop à me plaindre jusqu'ici. Merci.

— Est-ce que tu es riche ? s'enquit une autre.

Celle-là le fit rire.

Ford se retourna et ouvrit largement les bras.

— Est-ce que j'en ai l'air, vraiment ?

— Ch'sais pas, répondit la fille. Peut-être, peut-être pas. Peut-être que tu le deviendras. J'ai une spécialité pour les gens riches...

— Ah oui ? » Ford était intrigué mais restait prudent. « Et c'est quoi ?

— J leur dis qu c'est super d'être riche.

Une fusillade éclata à une fenêtre pas mal d'étages au-dessus d'eux, mais ce n'était qu'un bassiste qui se faisait descendre pour s'être planté trois fois de suite dans son riff, et les bassistes, ce n'est pas ce qui manque à Han Dold.

Ford s'arrêta pour lorgner dans l'embrasure sombre.

— Tu quoi ?

La fille étouffa un rire et sortit légèrement de l'ombre. Elle était grande et possédait cette espèce de timidité contenue qui est un truc à mourir quand on sait en jouer.

— C'est mon grand numéro, expliqua-t-elle. Je possède une maîtrise en économie sociale et je sais être tout à fait convaincante. Les gens adorent ça. Surtout dans cette ville.

— Bonsnargh, dit Ford Prefect, ce qui était un terme bételgeusien particulier qu'il employait quand il savait qu'il devait dire quelque chose mais ignorait quoi.

Il s'assit sur une marche, sortit de sa sacoche une bouteille d'Esprit d'Nos Aïeux et une serviette. Il ouvrit la bouteille, en essuya le goulot avec la serviette, ce qui eut l'effet inverse de celui escompté, à savoir que l'Esprit-d'Nos-Aïeux tua instantanément les millions de germes qui avaient laborieusement bâti une civilisation aussi complexe qu'éclairée sur les taches les plus odorantes de sa serviette-éponge.

— T'en veux ? dit-il après avoir bu une lampée.

Elle haussa les épaules et prit la bouteille qu'on lui tendait.

Ils restèrent ainsi quelques instants, à écouter tranquillement la clameur des alarmes anti-intrusion dans l'immeuble voisin.

— À ce qu'il se trouve, je dois toucher un gros paquet de fric, dit Ford, alors, si jamais je mets la main dessus, je pourrai peut-être repasser te voir ?

— Bien sûr, je bougerai pas. Et il va chercher dans les combien, ce paquet ?

— Dans les quinze ans d'arriérés de paiement.

— Pour quoi ?

— Pour la rédaction de deux mots.

— Zarquon ! s'exclama la fille. Lequel a demandé le plus

longtemps ?

— Le premier. Une fois que je l'ai eu tenu, le second m'est venu comme ça, un après-midi après déjeuner.

Une énorme boîte à rythme vola par la fenêtre pas mal d'étages au-dessus d'eux et vint se pulvériser sur la chaussée.

Il devint bientôt évident que certaines des alarmes anti-intrusion avaient été délibérément déclenchées par un des clans policiers afin de tendre une embuscade à un clan rival. Des voitures de patrouille, toutes sirènes hurlantes, convergeaient déjà vers le secteur et se retrouvaient traquées par les hélicos vrombissants qui étaient soudain apparus entre les imposantes tours de la ville.

— En fait, reprit Ford, forcé de hurler pour couvrir le vacarme, ça ne s'est pas tout à fait passé ainsi. J'en avais écrit une sacrée tartine mais ils ont taillé dedans à la fabrication.

Il ressortit du sac son exemplaire du *Guide*.

— Et là-dessus la planète s'est fait démolir, hurla-t-il. C'était bien la peine de se tracasser, hein ? Enfin, ils doivent toujours me régler.

— Tu bosses pour ce truc ? hurla la fille à son tour.

— Ouais.

— Bonne planque.

— Tu veux voir l'article que j'avais écrit ? hurla-t-il. Avant qu'ils me l'effacent ? La dernière révision doit être diffusée dès ce soir sur le réseau. Quelqu'un a dû s'aviser que la planète sur laquelle j'avais passé quinze ans est maintenant démolie. Ça leur avait échappé lors des mises à jour précédentes, mais je ne peux pas passer au travers éternellement.

— Ça devient impossible de discuter, pas vrai ?

— Quoi ?

Elle haussa les épaules et pointa un doigt en l'air.

Un hélico planait à présent juste à leur verticale, apparemment engagé dans une escarmouche avec le groupe en répétition dans les étages. Le bâtiment vomissait des torrents de fumées. L'ingénieur du son s'accrochait du bout des doigts à la fenêtre, tandis qu'un guitariste enragé lui martelait les phalanges avec sa gratte enflammée. L'hélicoptère canardait tout ce beau monde.

— On pourrait pas aller ailleurs ?

Ils flânèrent le long de la rue, à l'écart du vacarme. Ils tombèrent sur une troupe de théâtre de rue qui essaya de leur jouer un impromptu sur les problèmes du centre-ville, mais renonça bien vite pour s'engouffrer dans le petit restaurant qui venait de gagner la clientèle de la bête de somme.

Tout ce temps-là, Ford ne cessait de pianoter sur le panneau d'interface du *Guide*. Ils plongèrent dans une rue transversale. Ford

s'accroupit sur une poubelle tandis que les informations commençaient à envahir l'écran du *Guide*.

Il repéra son article.

Terre : Globalement inoffensive.

Presque aussitôt, l'écran fut envahi par une nuée de messages système.

— Et c'est parti.

« *Veillez attendre, disaient les messages, les articles sont en cours de mise à jour sur le Sub-Etha Réseau. La révision de cet article est en cours. La connexion sera interrompue pour une durée de dix secondes.* »

Au bout de la ruelle, une limousine gris acier passa au ralenti.

— Hé, dis donc, fit la fille, si jamais t'arrives à te faire payer, passe donc me voir. Moi, je bosse et il y a des gens dans le coin qui ont besoin de moi. Faut que j'y aille.

Elle écarta les protestations à peine esquissées de Ford et le laissa planté sur son tas d'ordures, s'apprêtant à contempler l'imminente annihilation dans l'éther de pans entiers de sa vie professionnelle.

Dans la rue, les choses s'étaient un peu calmées. Les échauffourées policières s'étaient déplacées vers d'autres quartiers de la ville, les quelques survivants du groupe de rock avaient bien voulu admettre leurs divergences musicales et entamer chacun une carrière en solo, la troupe de théâtre de rue était ressortie du restaurant de pâtes avec la bête de somme, après lui avoir promis de la conduire dans un petit bar de leur connaissance où elle serait traitée avec un minimum de respect et, un peu plus bas, la limousine gris acier s'était rangée sans bruit le long du trottoir.

La fille pressa le pas dans sa direction.

Derrière elle, dans l'obscurité de l'impasse, une lueur verte clignotante baignait le visage de Ford Prefect tandis que ses yeux s'arrondissaient lentement sous le coup de la surprise.

Car là où il s'était attendu à ne rien trouver : une entrée effacée, un article supprimé, il découvrait au contraire un flot continu de données – du texte, des diagrammes, des chiffres, des images, une animation décrivant la pratique du surf sur les plages australiennes, la fabrication du yaourt dans les îles grecques, les restaurants à éviter à Los Angeles, les taux de change à éviter à Istanbul, les conditions météorologiques à éviter à Londres, et les bars recommandés partout dans le monde. Il y en avait des pages et des pages. Tout était là, tout ce qu'il avait écrit.

Le front de plus en plus plissé par l'incompréhension, il parcourut le fichier d'avant en arrière, s'arrêtant çà et là à divers articles.

Conseils aux extraterrestres à New York : Posez-vous n'importe où, à Central Park, où vous voudrez. Personne ne s'en souciera, si tant est qu'on vous remarque.

Un tuyau pour survivre : Trouvez-vous tout de suite un boulot de chauffeur de taxi. Le boulot d'un chauffeur de taxi est de trimbaler les gens partout où ils le désirent à bord de gros engins jaunes qu'on appelle taxis. Ne vous inquiétez pas si vous ignorez le fonctionnement de l'engin, la langue, la géographie, voire les rudiments de la physique locale, ou si vous avez le front orné de grandes antennes vertes. Croyez-moi, c'est encore le meilleur moyen de passer inaperçu.

Si votre corps est vraiment étrange, vous pouvez toujours essayer de l'exhiber dans les rues pour de l'argent.

Les formes de vie amphibie issues des systèmes de Swulling, Noxios ou Nausalia apprécieront tout particulièrement l'East River dont on dit qu'elle est plus riche en ces succulents éléments nutritifs indispensables que les plus virulents des bouillons de culture jamais concoctés avec amour au laboratoire.

Plaisirs : voilà le chapitre fondamental. Il est impossible de prendre un plus grand pied sans risquer de s'électrocuter les centres du plaisir...

Ford bascula l'interrupteur désormais marqué « Mode exécution prêt » au lieu du désormais dépassé « Veille accès », lequel avait depuis belle lurette remplacé l'antédiluvien « Marche/arrêt ».

C'était une planète dont il avait vu la destruction complète, vu de ses yeux vu, ou plutôt, aveuglé qu'il avait été par l'inférieur flamboiement d'air et de lumière, senti de ses pieds senti, car le sol s'était mis à vibrer comme un tambour, onduler et gronder, déchiré par les vagues d'énergie crachées par les infâmes vaisseaux vogons jaunes. Et enfin, cinq secondes après l'instant qu'il avait estimé être l'ultime instant, ça avait été la vague nausée de la dématérialisation au moment où Arthur Dent et lui avaient été transmis par faisceau à travers l'atmosphère telles les images d'un vulgaire direct sportif.

Il n'y avait pas d'erreur possible : ça n'aurait pas dû se produire. La Terre avait été dé-fi-ni-ti-ve-ment détruite. De manière définitivement définitive. Pulvérisée dans l'espace.

Et pourtant, ici même sous ses yeux – et il activa de nouveau le *Guide* – il contemplait son propre article sur la meilleure façon de prendre du bon temps à Bournemouth, Dorset, Angleterre, article qu'il avait toujours considéré avec fierté comme l'une de ses élucubrations les plus baroques. Il le relut, et secoua la tête, parfaitement ébaubi.

Soudain, il comprit quelle devait être la réponse à son problème et la réponse était celle-ci : quelque chose de bizarre était en train d'arriver ; et si quelque chose de bizarre était en train d'arriver,

songea-t-il, il avait envie que ça lui arrive à lui.

Il fourra le *Guide* au fond de sa sacoche et regagna la rue en toute hâte.

Repartant vers le nord, il dépassa une limousine gris acier rangée le long du trottoir et, venant d'un pas de porte voisin, il entendit une douce voix murmurer : « Pas de problème, chou, c'est vraiment super, faut que t'apprennes à gérer ça de manière positive. T'as qu'à songer comment s'organise l'économie dans son ensemble... »

Ford sourit, contourna le pâté de maisons suivant qui était devenu la proie des flammes, découvrit un hélicoptère de la police posé sans surveillance au milieu de la rue, y pénétra par effraction, se harnacha sur le siège, croisa les doigts et expédia comme il put son engin vers le ciel.

Il monta en rasant de façon terrifiante les parois de béton de ce canyon urbain puis, une fois sorti de celui-ci, il fonça à travers le voile de fumée rouge et noir qui le surmontait en permanence.

Dix minutes plus tard, toutes sirènes hurlantes et canon automatique canardant les nuages au jugé, Ford Prefect descendit en slalomant entre les portiques et les balises d'atterrissage du spatioport de Han Dold, où son appareil se posa, tel un gigantesque moucheron ahuri et fort bruyant.

Comme il ne l'avait pas trop abîmé, il réussit à le troquer contre un billet de première dans le prochain vaisseau à quitter le système ; il s'installa au fond de ses immenses et voluptueux sièges masseurs.

Ça va être le pied, songea-t-il alors que le vaisseau plongeait en un clin d'œil dans les distances insensées de l'espace profond et que le service en cabine entamait son extravagant numéro.

« Oui, je vous en prie », disait-il aux hôtessees chaque fois qu'elles planaient à sa hauteur pour lui proposer quelque chose.

Il souriait avec une espèce de béatitude débile tout en parcourant pour la énième fois l'article miraculeusement ressuscité concernant la planète Terre. Il se retrouvait devant une immense tâche inachevée qu'il allait être enfin en mesure de terminer, et il était absolument ravi que la vie ait fini par lui offrir un objectif sérieux à remplir.

Il lui vint soudain à l'esprit de se demander où se trouvait Arthur Dent, et s'il était au courant.

Arthur Dent était à mille quatre cent trente-sept années-lumière de là, dans une Saab, et il était anxieux.

Derrière lui, sur la banquette arrière, il y avait une fille par la faute de qui il s'était fendu le crâne contre le montant de la portière en s'installant à bord. Il ne savait pas si c'était juste parce que c'était

la première femelle de sa propre espèce sur qui ses yeux se posaient depuis des années, ni de quoi il s'agissait exactement, mais il s'était senti stupéfié par ce, par cette... C'est absurde, se dit-il.

On se calme, se dit-il. Tu n'es pas, poursuivit-il de sa voix intérieure la plus ferme, dans un état mental rationnel et sensé. Tu viens de parcourir cent mille années-lumière en stop à travers la Galaxie, tu es très fatigué, un rien désorienté et extrêmement vulnérable. Relax, pas de panique, efforce-toi de respirer lentement.

Il se retourna sur son siège.

— Vous êtes vraiment sûr qu'elle va bien ? répéta-t-il.

Hormis le fait qu'elle était, à ses yeux, d'une beauté à couper le souffle, il n'en devinait pas grand-chose, ni sa taille, ni son âge, ni même la teinte exacte de ses cheveux. Et il ne pouvait pas davantage se renseigner auprès d'elle car, à son grand dam, elle était parfaitement inconsciente.

— Elle est simplement défoncée, dit son frère avec un haussement d'épaules, sans quitter la route des yeux.

— Et vous trouvez ça normal, vous ? s'inquiéta Arthur.

— Moi, ça me convient impec, répondit l'autre.

— Ah, fit Arthur. Euh..., ajouta-t-il après mûre réflexion.

La conversation, jusqu'ici, s'était révélée incroyablement infructueuse.

Après un échange initial de salutations enthousiastes avec Russell – car le frère de la fille superbe s'appelait Russell, prénom qui, pour Arthur, avait toujours évoqué des moustachus blonds et baraqués au brushing impeccable, susceptibles à la moindre provocation d'enfiler smoking de velours et chemise à jabot, auquel cas il fallait absolument les retenir de commenter un match de snooker – ils avaient tôt fait de découvrir qu'ils se détestaient mutuellement.

Russell était un type baraqué. Il portait une moustache blonde. Sa chevelure avait un brushing impeccable. Pour être juste avec lui – même s'il n'en voyait pas la nécessité, hormis pour le pur plaisir de l'exercice mental – Arthur n'était pas, quant à lui, au mieux de sa forme. Un homme ne peut pas parcourir cent mille années-lumière, effectuées en majorité tassé dans la soute à bagages de tierces personnes, sans se retrouver légèrement usé sur les bords, et pour Arthur les bords étaient larges.

— C'est pas une droguée », dit brusquement Russell, comme s'il avait clairement sous-entendu qu'un autre occupant du véhicule pouvait l'être. « Elle est sous sédatifs.

— Mais c'est terrible, dit Arthur en se retournant pour la contempler à nouveau.

Elle eut comme un tressaillement et sa tête retomba sur son épaule. Ses cheveux bruns glissèrent sur son visage, le masquant.

— Qu'est-ce qu'elle a, elle est malade ?

— Non, dit Russell. Juste folle à lier.

— Quoi ? fit Arthur, horrifié.

— Zinzin, complètement siphonnée. Je la ramène à l'hôpital et je leur dis de remettre ça pour un tour. Ils l'ont laissée sortir alors qu'elle se prenait encore pour un hérisson.

— Un *hérisson* ?

Russell klaxonna furieusement une voiture qui débouchait d'un virage au beau milieu de la route, le forçant à donner un coup de volant. La colère semblait le soulager.

— Enfin, peut-être pas un hérisson, reprit-il après s'être à nouveau calmé. Quoique ce serait sans doute plus simple en fin de compte. Si quelqu'un se prend pour un hérisson, je suppose qu'il suffit de lui donner un miroir et deux ou trois photos de hérissons en lui disant de faire lui-même le tri et de redescendre quand ça ira mieux. Au moins là, la science médicale a une prise, c'est l'essentiel. Mais ça ne semble pas suffisant pour Fenny.

— Fenny... ?

— Savez ce que je lui ai offert pour Noël ?

— Ma foi, non.

— Le *Larousse médical*.

— Chouette cadeau.

— Que je croyais. Avec des milliers de maladies. Toutes classées par ordre alphabétique.

— Vous dites qu'elle s'appelle Fenny ?

— Ouais. Fais ton choix, que je lui ai dit. Tout ce qui se trouve là-dedans, on peut le traiter. On peut prescrire les médicaments adéquats. Mais non, il a fallu qu'elle trouve autre chose. Juste pour nous compliquer la vie. Elle était déjà comme ça à l'école, vous savez.

— Pas possible ?

— Absolument. En jouant au hockey, elle est tombée et a réussi à se rompre un os dont personne n'avait jamais entendu parler.

— Je commence à voir le côté irritant de la chose, observa Arthur, peu convaincu.

Il était plutôt déçu d'apprendre qu'elle s'appelait Fenny. C'était un nom plutôt idiot et déprimant, le genre de diminutif qu'aurait pu choisir une tante acariâtre et vieille fille incapable d'assumer un prénom comme Fenella.

— Ce n'est pas que je n'aie pas compatì, poursuivit Russell, mais ça finissait par taper sur les nerfs. Elle a boitè pendant des mois.

Il ralentit.

— C'est votre bifurcation, n'est-ce pas ?

— Ah non, fit Arthur. Encore huit kilomètes. Si ça ne vous déränge pas...

— D'accord, dit Russell après une pause infime pour indiquer que si, et il reprit de la vitesse.

C'était en fait la bifurcation d'Arthur mais il ne pouvait pas descendre avant d'en savoir plus sur cette fille qui semblait lui avoir pris la tête sans même avoir besoin de se réveiller. De toute façon, il pouvait descendre aux deux suivantes.

Toutes deux ramenaient au village où il avait vécu, même s'il n'osait s'imaginer ce qu'il allait y découvrir. Des repères familiers étaient passés en un éclair, fantomatiques dans la nuit, suscitant des frissons que seuls les objets bien concrets sont capables d'éveiller quand on les découvre à l'improviste et sous un éclairage inhabituel.

Selon son calendrier personnel, pour autant qu'il pût l'estimer à force d'avoir vécu au rythme étrange de soleils lointains, cela faisait huit ans qu'il était parti mais quel intervalle de temps s'était réellement écoulé, il aurait eu du mal à le dire. En fait, quels qu'ils soient, les événements qui avaient pu se produire dépassaient ses pauvres facultés de compréhension car sa planète natale n'aurait pas dû se trouver là.

Huit ans plus tôt, sur le coup de midi, cette planète avait été démolie, totalement détruite, par les immenses vaisseaux jaunes des Vogons, qui avaient plané dans le ciel de midi comme si la loi de la gravitation était réduite au statut d'arrêté municipal qu'on pouvait enfreindre sans risquer plus qu'un P.-V. pour stationnement illicite.

— Des illusions, dit Russell.

— Quoi ? fit Arthur, tiré de ses pensées.

— Elle prétend souffrir d'étranges illusions, par exemple, de vivre dans la réalité. Inutile de lui dire qu'elle vit effectivement dans la réalité parce qu'elle vous répondra que c'est bien pour ça que ces illusions sont aussi étranges. Je sais pas pour vous, mais je trouve ce genre de conversation assez épuisant. Si ça ne tenait qu'à moi, je lui filerais ses comprimés et j'irais me descendre une bière. Je veux dire, y a une limite à tout, pas vrai ?

Arthur fronça les sourcils ; ce n'était pas la première fois.

— Eh bien...

— Sans parler de tous ces rêves et ces cauchemars. Et des toubibs qui n'en ont que pour les drôles de pics sur ses encéphalogrammes.

— Des pics ?

— Comme ça, dit Fenny.

Arthur pivota sur son siège et se retrouva nez à nez avec la jeune femme, les yeux grands ouverts mais parfaitement vacants. Si elle regardait quelque chose, ce n'était pas dans la voiture. Son regard vacilla, sa tête eut un soubresaut, puis elle se rendormit paisiblement.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda-t-il, inquiet.

— Elle a dit : « Comme ça. »

— Comme ça quoi ?

— Comme ça quoi ? Merde, mais comment voulez-vous que je sache ? Comme ce hérisson, comme cette souche de cheminée, comme le chat perdu de la Mère Michel. Elle est folle à lier, je croyais vous l'avoir dit.

— Ça n'a pas l'air de trop vous émouvoir.

Arthur avait essayé d'adopter le ton le plus dégagé possible mais ça n'avait apparemment pas marché.

— Dites donc, mon vieux...

— Bon, bon, d'accord, je suis désolé. Ce ne sont pas mes affaires. Je me suis mal fait comprendre. Je sais que vous êtes très touché, c'est évident, mentit-il. Je sais que c'est difficile à assumer. Mais il faut m'excuser. J'arrive juste de l'autre côté de la nébuleuse à Tête de Cheval. En stop.

Sur quoi, il tourna obstinément ses yeux vers la vitre.

Ce qui l'étonnait, c'est que de toutes les sensations qui se battaient sous son crâne en cette nuit où il redécouvrait un chez-lui qu'il avait cru à jamais dissous dans le néant, la plus insistante était cette obsession pour cette fille bizarre dont il ne savait rien, sinon qu'elle lui avait dit « comme ça » et qu'il n'aurait pas refilé son frère même à un Vagon.

— Alors, euh, c'était quoi ces pics, ces pics dont vous parliez ? enchaîna-t-il au plus vite.

— Écoutez, c'est ma sœur. Je sais même pas pourquoi je vous raconte tout ça...

— D'accord, d'accord, excusez-moi. Peut-être que je ferais mieux de descendre. Tiens, c'est justement...

À l'instant précis où il prononçait ces paroles, ce ne fut plus possible car l'orage qui les avait dépassés éclata soudain de nouveau. Des éclairs zébraient le ciel, tandis que quelqu'un semblait s'amuser à leur vider sur la tête plus ou moins l'équivalent de l'Atlantique à travers une passoire.

Russell pesta et, délibérément, se concentra quelques secondes sur la conduite du véhicule tandis que les écluses du ciel se déversaient sur eux. Il réussit à passer sa colère en écrasant l'accélérateur pour doubler un camion marqué McKENNA transports tous temps. La tension se calma en même temps que la pluie.

— Tout a commencé avec cet agent de la C.I.A. qu'on a trouvé dans le château d'eau, quand tout le monde avait toutes ces hallucinations et tout ça, vous vous souvenez ?

Arthur se demanda un instant s'il convenait d'évoquer à nouveau le fait qu'il venait tout juste d'arriver en stop de l'autre côté de la nébuleuse à Tête de Cheval, et que pour ce motif et d'autres

raisons concomitantes et tout à fait incroyables, il avait quelque peu décroché des évènements récents, mais il estima que ça ne ferait que compliquer un peu plus la situation.

— Non, dit-il.

— C'est à ce moment qu'elle a craqué. Elle était quelque part au café. À Rickmansworth. Je sais pas ce qu'elle y faisait, mais c'est là qu'elle a craqué. Apparemment, elle s'est levée, a calmement annoncé qu'elle venait d'avoir je ne sais quelle extraordinaire révélation, a oscillé un peu, visiblement décontenancée, et a fini par s'effondrer en hurlant, le nez dans son œuf dur mayonnaise.

Grimace d'Arthur.

— Je suis vraiment désolé de l'apprendre, fit-il, un peu guindé.

Russell émit un vague bougonnement.

Désirant recomposer le puzzle, Arthur s'enquit de ce que faisait l'agent de la C.I.A. dans le château d'eau.

— Il flottait gentiment, bien sûr. Il était mort.

— Mais qu'est-ce que...

— Allons donc, vous vous souvenez bien de tout ça. Les hallucinations. Tout le monde a dit que c'était une bavure, la C.I.A. qui aurait fait des essais de guerre chimique. Une espèce de théorie tordue selon laquelle, plutôt que d'envahir un pays, il serait bien moins coûteux et plus efficace de faire croire à tout le monde que l'invasion a déjà eu lieu.

— Et quelles étaient, au juste, ces hallucinations... ? s'enquit Arthur sur un ton relativement placide.

— Comment ça, quelles hallucinations ? Je suis en train de vous parler de cette histoire de gros vaisseaux jaunes ; tout le monde s'affolait et criait qu'on allait mourir et puis, hop, ils ont disparu dès que l'effet s'est dissipé. La C.I.A. a opposé un démenti formel, ce qui prouve que ça devait être vrai.

Arthur se sentit pris d'un léger vertige. Pour lui rendre son équilibre, sa main chercha à agripper quelque chose et s'y cramponna. Sa bouche faisait de petits mouvements d'ouverture et de fermeture, comme s'il avait dans l'idée de dire quelque chose, mais rien n'en émergea.

Russell poursuivait :

— Toujours est-il que, quelle que soit la drogue employée, ses effets ne se sont apparemment pas dissipés aussi vite chez Fenny. Moi, j'étais décidé à poursuivre la C.I.A., mais un avocat de mes amis m'a dit que ce serait comme de vouloir attaquer un asile de fous armé d'une banane, alors...

Il haussa les épaules.

— Les Vogons..., couina Arthur. Les vaisseaux jaunes... se sont évaporés ?

— Ben, naturellement, c'étaient des hallucinations, fit Russell en lorgnant Arthur d'un drôle d'air. Vous essayez de me dire que vous ne vous souvenez de rien ? Mais où étiez-vous passé, pour l'amour du ciel ?

C'était, s'étonna Arthur, une si remarquablement bonne question que le choc faillit le propulser hors de son siège.

— Nom de Dieu !!! » glapit Russell, en essayant de reprendre le contrôle de son véhicule qui s'était mis soudain à dérapier.

Il évita de justesse le camion qui arrivait en sens inverse et braqua vers l'accotement gazonné. La voiture s'immobilisa dans une dernière embardée qui projeta la jeune fille à l'arrière contre le dossier de Russell ; elle s'effondra, toute courbée.

Arthur se retourna, éperdu d'horreur.

— Est-ce qu'elle va bien ? bafouilla-t-il.

Russell passa avec colère ses deux mains dans son brushing impeccable. Il tira sur sa moustache blonde, puis se tourna vers Arthur.

— Ça ne vous ferait rien de lâcher le frein à main ? S'il vous plaît.

Chapitre 6

D'ici, il était à six kilomètres de son village : quinze cents mètres pour atteindre la bifurcation jusqu'à laquelle l'abominable Russell avait farouchement refusé de le conduire, puis quatre kilomètres et demi de route de campagne sinueuse.

La Saab s'éloigna rageusement dans la nuit. Arthur la regarda s'éloigner, aussi abasourdi que pourrait l'être un homme qui s'est cru totalement aveugle pendant cinq années, et découvre soudain qu'il portait juste un chapeau trop large.

Il secoua vigoureusement la tête dans l'espoir d'en déloger quelque fait saillant susceptible de tomber en place et de rendre enfin sa cohérence à un univers sinon parfaitement incroyable, mais comme le fait saillant, s'il existait, se garda bien de se manifester, Arthur se remit une nouvelle fois en route, dans l'espoir qu'une bonne séance de marche et, éventuellement, quelques douloureuses ampoules supplémentaires contribueraient au moins à le rassurer sur sa propre existence, sinon sur son état mental.

Il était vingt-deux heures trente lorsqu'il arriva, détail qu'il découvrit en lorgnant par la vitrine graisseuse et enfumée du pub à l'enseigne du *Cheval et l'Écuyer*, établissement dans lequel trônait depuis des temps immémoriaux une antique pendule Guinness arborant l'image d'un émeu avec, détail piquant, un verre à bière coincé en travers du gosier.

C'était le pub dans lequel il avait passé ce funeste midi au cours duquel sa maison d'abord, puis toute la planète Terre avaient été démolies, ou plutôt avaient semblé être démolies. Non, bon sang de bonsoir, avaient bel et bien été démolies, car sinon, où diable aurait-il pu passer les huit dernières années et comment s'y serait-il rendu sinon à bord de l'un des gros vaisseaux jaunes des Vogons que le navrant Russell venait à l'instant de lui certifier n'être que vulgaires hallucinations induites par la drogue – et pourtant, si la Terre avait bel et bien été démolie, sur quoi se tenait-il en cet instant précis ?...

Il écrasa mentalement la pédale de freins car ce genre de cheminement intellectuel n'allait pas le mener plus loin que les vingt dernières fois qu'il l'avait parcouru.

Il recommença.

C'était le pub dans lequel il avait passé ce funeste midi au cours duquel ce qui était censé se produire et qu'il comptait bien élucider s'était produit et...

Ça ne tenait toujours pas debout. Il recommença.

C'était le pub dans lequel...

C'était *un* pub.

Point.

Les pubs servaient à boire, et dans son état quelques verres ne lui feraient pas de mal.

Satisfait d'être enfin parvenu à la conclusion de ce cheminement intellectuel tortueux, et qui plus est, à une conclusion qu'il jugeait satisfaisante, même si ce n'était pas celle qu'il avait cherché à obtenir, il se dirigea d'un pas décidé vers la porte.

Et s'arrêta.

Un petit fox-terrier à poil noir et bouclé jaillit de derrière un muret et, avisant Arthur, se mit à gronder.

Allons bon. Arthur connaissait ce chien. Il le connaissait même bien. Il appartenait à un de ses amis publicitaires et s'appelait Toto Tête-de-Nœud, à cause de son drôle de toupet sur le crâne qui le faisait ressembler au Président des États-Unis. Et le chien connaissait Arthur. Enfin, normalement, il aurait dû. C'était un chien particulièrement abruti, bête à ne pas savoir lire un téléprompteur, raison pour laquelle d'aucuns s'étaient offusqués de son surnom, mais enfin, il aurait au moins dû être capable de reconnaître Arthur au lieu de rester planté là, le poil hérissé, comme si Arthur était l'apparition la plus terrifiante à s'être jamais immiscée dans sa pauvre existence créatine.

Cela poussa Arthur à jeter un deuxième coup d'œil à travers la vitrine, cette fois moins à la recherche de l'émeu étranglé que de lui-même.

S'imaginant soudain pour la première fois dans un contexte familial, il dut admettre que le chien n'avait pas tort.

Il ressemblait fort au genre d'objet qu'un paysan plante dans ses champs pour épouvanter les oiseaux, et il ne faisait aucun doute qu'une entrée au pub dans son état actuel allait susciter des remarques peu amènes ; pis encore, il y avait sûrement en ce moment même des clients qui le connaissaient et seraient tous enclins à le bombarder de questions auxquelles, pour l'heure, il se sentait mal armé pour répondre.

Will Smithers, par exemple, le propriétaire de Toto Tête-de-Nœud, le Chien-pas-triste, un animal si stupide qu'il avait été viré d'un des propres spots de son maître pour incapacité à reconnaître quelle pâtée pour chien il était censé préférer alors même que les portions de toutes les autres écuelles avaient été copieusement nappées d'huile de vidange.

Will devait être à l'intérieur, pas de doute. Son chien était là, sa voiture aussi, une Porsche 928 S grise, avec un bandeau sur la vitre

arrière proclamant : « Mon autre voiture est *aussi* une Porsche. » Le maudit.

Arthur regarda l'autocollant en écarquillant les yeux et se rendit compte qu'il venait d'apprendre un truc qu'il avait ignoré jusqu'ici.

Comme la plupart des salauds trop bien payés et dénués de scrupules qu'Arthur connaissait dans le milieu de la publicité, Will Smithers mettait un point d'honneur à changer de voiture tous les mois d'août pour pouvoir raconter aux gens que c'était son comptable qui l'y avait forcé, quand en vérité son comptable se démenait comme un beau diable pour l'en dissuader, avec toutes les pensions alimentaires qu'il avait à payer, et ainsi de suite – or, c'était précisément toujours la même voiture qu'Arthur lui connaissait. La plaque d'immatriculation en faisait foi.

Étant donné qu'on était maintenant en hiver et que l'évènement qui avait causé tant d'ennuis à Arthur, huit de ses années plus tôt, s'était déroulé au début de septembre, il ne s'était pas écoulé ici plus de six ou sept mois.

Arthur resta rigoureusement immobile durant quelques secondes, laissant Toto Tête-de-Nœud faire des bonds et lui japper après. Il était soudain frappé par l'ampleur d'une révélation qu'il ne pouvait plus éviter : celle d'être un étranger sur son propre monde. Quels que soient ses efforts, personne ne réussirait à croire en son histoire. Non seulement elle allait paraître parfaitement tordue, mais elle était en contradiction flagrante avec la simple réalité des faits.

Était-ce réellement la Terre ? Y avait-il la moindre possibilité qu'il ait commis quelque extraordinaire erreur ?

Le pub qui se dressait devant ses yeux lui était insupportablement familier jusqu'au moindre détail – chaque brique, chaque écaille de peinture ; et à l'intérieur, il décelait d'ici sa moiteur bruyante, ses poutres apparentes, ses appliques en faux fer forgé, son comptoir gluant de bière dans laquelle des gens qu'il connaissait avaient collé leur coude, surmonté de filles en carton découpé avec des paquets de cacahuètes agrafés sur les seins. Tout cela composait la pâte dont étaient pétries ses attaches, sa planète.

Il reconnaissait même ce satané chien.

— Hé, Tête-de-Nœud !

Le son de la voix de Will Smithers signifiait qu'il devait rapidement décider de la conduite à suivre. S'il restait planté là, il serait découvert et le cirque allait commencer. Se cacher ne ferait que retarder l'échéance, et il commençait à faire bougrement froid.

Le fait que ce fût Will lui facilitait le choix. Non qu'Arthur le détestât en tant que tel – Will était plutôt marrant. Mais marrant d'une manière trop extravertie, parce que, travaillant dans la publicité, il ne pouvait s'empêcher de vous faire savoir à quel point il s'éclatait et de

vous indiquer où il avait acheté sa veste.

Compte tenu de ces éléments, Arthur préféra donc se dissimuler derrière une camionnette.

— Hé, Tête-de-Nœud, qu'est-ce qui se passe ?

La porte s'ouvrit et Will apparut, vêtu d'une veste d'aviateur en cuir dont il avait persuadé un pote au Labo d'Essais de la Sécurité routière de faire s'écraser une voiture dessus pour lui donner cet aspect élimé. Tête-de-Nœud glapit de plaisir et, ayant réussi à obtenir l'attention qu'il recherchait, s'empessa d'oublier Arthur.

Will était avec quelques amis et tous commencèrent à jouer avec le chien.

— Des cocos ! » lui crièrent-ils tous en chœur. « Des cocos, des cocos, des cocos ! ! !

Le chien se mit à aboyer comme un fou, à sauter dans tous les sens, à japper avec un entrain délirant, soulevé par des transports de rage extatique. Tous riaient et l'encourageaient, puis peu à peu tout ce petit monde se dispersa, chacun regagna sa voiture et disparut dans la nuit.

Eh bien, voilà qui règle déjà un problème, se dit Arthur derrière sa camionnette : pas de doute, c'est bien la planète de mes souvenirs.

Chapitre 7

Sa maison était toujours là.

Comment ou pourquoi, il n'en avait aucune idée. Il avait décidé d'aller y jeter un œil en attendant que le pub se vide et qu'il puisse demander au gérant une chambre pour la nuit, une fois que tout le monde serait rentré. Et voilà, il était devant chez lui.

Il se dépêcha d'entrer, utilisant la clef qu'il avait planquée sous une grenouille en pierre dans le jardin car, surprise, le téléphone était en train de sonner.

Il l'avait vaguement entendu alors qu'il remontait l'allée et il s'était mis à courir dès qu'il avait compris d'où provenait la sonnerie.

Il avait dû forcer sur le battant pour ouvrir la porte encombrée par l'incroyable accumulation de courrier publicitaire jonchant le paillason. Elle resta d'ailleurs coincée sur un ensemble formé, découvrit-il plus tard, de :

- quatorze invitations personnelles identiques à souscrire à une carte de crédit qu'il possédait déjà,

- dix-sept lettres de rappel identiques et menaçantes pour non-paiement des factures d'une carte de crédit qu'il ne possédait pas,

- trente-trois lettres identiques lui annonçant qu'il avait été spécialement sélectionné, en homme de goût et de jugement qui savait ce qu'il voulait et où il allait dans le monde complexe des élites contemporaines, et qui ne pourrait donc manquer l'occasion d'acquérir une espèce de portefeuille parfaitement hideux,

- et du cadavre d'un petit chat tigré.

Il se força un passage par l'ouverture relativement étroite ainsi dégagée, trébucha sur une pile d'offres de caves viticoles qu'aucun connaisseur au goût sûr ne voudrait manquer, glissa sur un amoncellement de locations estivales au bord de la mer, gravit tant bien que mal l'escalier enténébré menant à sa chambre et parvint à décrocher le téléphone à l'instant précis où il cessait de sonner.

À bout de souffle, il se laissa choir sur son lit froid qui sentait le moisi et, durant plusieurs minutes, ne chercha plus à empêcher l'univers de lui tourner autour de la tête, puisque ça lui faisait tellement plaisir.

Quand il eut bien tournoyé et se fut un peu calmé, Arthur tendit la main vers la lampe de chevet, sans vraiment espérer qu'elle ne s'allume. Surprise, elle s'alluma. Ce ne fut pas sans satisfaire son sens de la logique. Vu que la Compagnie d'électricité lui coupait

ponctuellement le courant chaque fois qu'il réglait ses quittances, il lui paraissait on ne peut plus normal qu'on le lui laisse quand il ne les réglait pas. À l'évidence, leur envoyer votre argent ne faisait qu'attirer bêtement l'attention sur vous.

La chambre était à peu près comme il l'avait laissée, à savoir dans un joyeux désordre, même si l'effet se trouvait quelque peu atténué par une épaisse couche de poussière. Des livres et des magazines à demi lus nichaient contre des piles de serviettes à moitié sales. Des demi-paires de chaussettes reposaient contre des tasses de café à moitié bues. Ce qui avait été naguère un sandwich à demi mangé s'était à moitié transformé en une chose dont Arthur préférait entièrement ignorer la teneur. Lardez ce truc de décharges électriques, songea-t-il, et vous aurez une chance de reproduire à son début le processus de l'évolution biologique.

Il n'y avait dans la chambre qu'une chose qui était différente.

Durant une minute ou deux, il fut incapable de distinguer en quoi consistait la chose qui était différente, tant elle était couverte d'une dégoûtante pellicule de poussière. Puis son regard l'avisa et s'arrêta dessus.

Elle était près d'un vieux téléviseur fatigué sur lequel il n'était possible de voir que les cours de la télévision scolaire, car si jamais il tentait de diffuser quelque chose de plus excitant, il risquait de claquer.

C'était une boîte.

Arthur se souleva sur les coudes et la contempla.

C'était une boîte grise, avec une espèce de patine terne. Une boîte grise et cubique, d'un peu plus de trente centimètres d'arête. Elle était fermée par un unique ruban gris, avec un joli nœud sur le dessus.

Il se leva, s'approcha, l'effleura avec surprise. Quoi que ce pût être, c'était manifestement emballé comme un cadeau, avec art et goût, un cadeau qui semblait n'attendre que lui pour être ouvert.

Prudemment, il saisit la chose et la rapporta vers le lit. Il épousseta le dessus et défit le ruban. La boîte avait un couvercle, muni d'un rabat de fermeture.

Il souleva le rabat et regarda le contenu de la boîte. À l'intérieur, il y avait un globe de verre, reposant dans un berceau de papier crépon gris. Il le sortit avec précaution. Ce n'était pas exactement un globe car il était ouvert en dessous, ou plutôt, comme Arthur s'en rendit compte en le retournant, ouvert sur le dessus, et muni d'un épais rebord. C'était un bocal. Un bocal à poisson.

Il était fait du verre le plus fin, parfaitement transparent, et pourtant avec d'extraordinaires reflets gris argentés, comme si le cristal et l'ardoise étaient entrés dans sa fabrication.

Arthur le fit lentement tourner dans ses mains. C'était l'un des

objets les plus beaux qu'il ait jamais vus mais il le rendait parfaitement perplexe. Il regarda au fond de la boîte, mais hormis le papier crépon il n'y avait rien d'autre. Et à l'extérieur non plus.

Il retourna de nouveau le bocal. Il était magnifique. Exquis. Mais enfin, c'était un bocal à poisson.

Arthur le tapota de l'ongle du pouce ; il émit un tintement grave et majestueux qui parut se prolonger plus longtemps qu'il n'était possible, et quand enfin il se tut, ce ne fut pas comme s'il s'éteignait mais comme s'il se perdait plutôt dans d'autres mondes, au tréfonds abyssal d'un rêve sans fin.

Hypnotisé, Arthur le fit à nouveau tourner dans ses mains, et cette fois la lumière de la petite lampe de chevet poussiéreuse l'éclaira sous un autre angle et révéla le reflet de fines rayures à sa surface. Il éleva l'objet, ajustant l'angle de l'éclairage, et soudain il vit nettement le contour de lettres finement gravées se détacher sur le verre.

« Salut, disait le message, et encore merci... »

Et c'était tout. Il plissa les yeux, sans rien comprendre.

Cinq bonnes minutes encore, il fit tourner l'objet en tous sens, le tint à la lumière sous divers angles, le tapota, fasciné par son tintement cristallin, et s'interrogea sur la signification du message indistinct sans en trouver aucune. Finalement il se leva, remplit le bocal d'eau du robinet et le reposa sur la table près du téléviseur. Il éjecta d'une chiquenaude le petit Babel Fish de son oreille et le fit tomber, tout frétilant, dans le bocal. Il n'en aurait plus besoin désormais, sauf pour regarder les films en V.O.

Il retourna s'étendre sur son lit et éteignit la lumière.

Il était allongé, calme et détendu. Il s'imprégna des ténèbres environnantes, relaxa lentement ses membres de bout en bout, calma et régularisa le rythme de sa respiration, vida graduellement son esprit de toute pensée, ferma les yeux, et fut totalement incapable de trouver le sommeil.

La nuit était tout engoncée de pluie. Les cumulus proprement dits s'étaient désormais éloignés pour concentrer leur attention sur un petit café routier juste à la sortie de Bournemouth mais le ciel qu'ils avaient traversé était encore perturbé par leur passage et avait à présent un de ces airs humides et chiffonnés, comme s'il ne savait pas trop ce qu'il allait faire si on continuait à le provoquer de la sorte.

La lune était sortie, ambiance bec dans l'eau. On aurait dit une boule de papier extraite de la poche d'un jean tout juste sorti de la machine à laver et dont seuls le temps et un repassage soigné pourront dire s'il s'agissait d'une vieille liste de commissions ou d'un billet de cinq livres.

Le vent s'agita un peu, telle la queue d'un cheval qui ne sait pas

trop quelle sera son humeur ce soir, et quelque part une cloche sonna minuit.

Une lucarne s'ouvrit en grinçant.

Elle était un peu coincée, et il fallut quelque peu la secouer pour la convaincre car son châssis était légèrement rouillé et la charnière avait connu une plus jolie couche de peinture, mais enfin, elle réussit à s'ouvrir.

Un étai fut trouvé pour la maintenir et une silhouette se faufila tant bien que mal par l'étroit goulet entre les pans opposés du toit.

Elle se redressa puis contempla le ciel en silence.

On aurait eu bien du mal à y reconnaître la créature échevelée qui s'était introduite en catastrophe dans le cottage un peu plus d'une heure auparavant. Disparue la robe de chambre élimée, maculée de la boue de cent planètes, tachée de mauvaise sauce dans les snacks de cent spatioports sordides, disparue l'épaisse masse de cheveux emmêlés, disparue la barbe touffue et pleine de nœuds, en même temps que l'écosystème florissant qu'elle abritait.

À la place : Arthur Dent, relax et propre sur lui, en pantalon de velours et pull de grosse laine. Il avait les cheveux taillés et lavés, le menton rasé de près. Seuls ses yeux trahissaient encore que quoi que l'Univers jugeât bon de lui faire subir, il continuerait toujours d'apprécier qu'il se calme.

Ce n'étaient pas ces yeux-là qui avaient contemplé la dernière fois cette même scène, et le cerveau qui interprétait les images analysées par les yeux n'était pas le même cerveau. La chirurgie n'avait rien à y voir, juste le déchirement continu de l'expérience.

La nuit lui semblait vivante désormais, et la planète enténébrée alentour avait tout d'un être au sein duquel il s'enracinait.

Il sentait, tel le picotement de terminaisons nerveuses lointaines, le courant d'une rivière éloignée, le moutonnement de collines invisibles, les nœuds épais de lourds cumulus garés quelque part au loin vers le sud.

Il éprouvait pareillement le plaisir qu'il y avait à être un arbre, expérience passablement inattendue. Certes, il savait que ça faisait du bien d'enfoncer les orteils dans le sol, mais il n'aurait jamais imaginé que ça puisse faire un bien pareil. Il sentait une onde de plaisir presque indécente déferler sur lui depuis la Forêt neuve. Il faudrait qu'il tente à nouveau le coup cet été, voir l'impression que ça fait d'avoir des feuilles.

Provenant d'une autre direction, il éprouva les sensations d'un troupeau de moutons affolés par une soucoupe volante, mais elles étaient pratiquement indiscernables des sensations d'un troupeau de moutons affolés par n'importe quoi d'autre, car c'étaient des créatures qui apprenaient fort peu lors de leur séjour en ce bas monde, qui

s'ébahissaient de voir le soleil se lever tous les matins, et continuaient d'être stupéfiées par tous ces petits trucs verts qui poussaient dans les champs.

Il fut surpris de découvrir qu'il pouvait sentir les moutons s'ébahir de voir le soleil se lever ce matin, et le matin de la veille, et s'ébahir devant un bouquet d'arbres l'avant-veille. Il pouvait remonter encore plus loin dans le passé, mais ça devenait lassant car cela se réduisait aux sensations de moutons ébahis par tout un tas de trucs qui les avaient déjà ébahis la veille.

Il oublia les moutons et laissa son esprit dériver paresseusement, en un cercle grandissant d'ondulations. Il sentit la présence d'autres esprits, par centaines, un réseau de milliers d'esprits, certains assoupis, d'autres endormis, d'autres terriblement excités, et l'un d'eux brisé.

L'un d'eux brisé.

Il le dépassa négligemment puis essaya de le déceler à nouveau, mais il lui échappa. Il ressentit un spasme d'excitation car il sut instinctivement de qui il s'agissait, ou du moins de qui il souhaitait qu'il s'agisse, et une fois que vous savez ce que vous souhaitez voir se concrétiser, l'instinct est toujours bien utile pour vous aider à savoir de quoi il s'agit.

Il savait instinctivement qu'il s'agissait de Fenny et qu'il voulait la retrouver ; mais c'était impossible. Plus il faisait d'efforts, plus il sentait cet étrange nouveau don lui échapper ; il se détendit donc, préférant laisser son esprit dériver à sa guise.

Et une fois de plus il sentit la fracture.

Toujours sans pouvoir la localiser. Cependant, malgré tous les efforts de son instinct pour lui dire de croire ce qu'il voulait croire, il n'était plus certain que ce fût Fenny – peut-être s'agissait-il d'une fracture différente. Elle avait le même caractère disjoint mais semblait plus généralisée, plus profonde : ce n'était plus celle d'un esprit unique, ce n'était peut-être même plus celle d'un esprit. Elle était différente.

Il laissa son esprit s'enfoncer lentement dans la Terre, ondoyer, couler, sombrer.

Il suivait la Terre dans son périple, dérivait au rythme de ses myriades de pulsations, s'infiltrait dans les ramifications de sa vie, gonflait avec ses marées, l'accompagnait dans sa rotation. Et toujours la fracture revenait, telle une sourde et lointaine migraine.

Maintenant il volait à travers une contrée de lumière ; la lumière était le temps, son flux et son reflux le passage des jours. La fracture qu'il avait ressentie, la seconde fracture, gisait au loin devant lui, à l'autre bout de cette contrée, mince comme un cheveu posé sur le paysage onirique des jours de la Terre.

Et soudain, il arriva dessus.

Il oscilla, pris de vertige, au moment où le pays de rêve se déroba sous lui pour se transformer en un stupéfiant précipice ouvrant sur le néant, et il s'effondra dans un ultime spasme pour se raccrocher au vide, battant l'air, tournoyant et tombant.

De l'autre côté de la faille déchiquetée s'étaient trouvés un autre pays, un autre temps, un autre monde, moins séparé par une fracture qu'à peine relié au premier : en fait, deux Terres. Il s'éveilla.

Une brise froide effleurait les gouttes de sueur sur son front enfiévré. C'en était fini du cauchemar et de lui-même, semblait-il. Ses épaules retombèrent ; du bout des doigts il se massa doucement les paupières. Au moins se sentait-il gagné par le sommeil en même temps que fort las. Quant au sens de tout cela, si tant est qu'il y en ait un, il aviserait au matin ; pour l'heure, il allait retrouver son lit, et le sommeil. Son lit, son sommeil.

Il percevait sa maison au loin et se demanda comment il pouvait en être ainsi. Elle se détachait au clair de lune : il en reconnaissait la silhouette trapue pas spécialement élégante. Il regarda autour de lui et remarqua qu'il se trouvait à quelque quarante-cinq centimètres au-dessus du parterre de roses de l'un de ses voisins, John Ainsworth. Ses roses étaient parfaitement entretenues, taillées pour l'hiver, attachées à des tuteurs et soigneusement étiquetées, et Arthur se demanda ce qu'il fichait au-dessus. Il se demanda ce qui le maintenait là, et quand il découvrit que ce n'était rien, il s'étala lamentablement par terre.

Il se releva, s'épousseta et regagna sa maison en clopinant, la cheville tordue. Il se dévêtit et se fourra au lit.

Il dormait quand le téléphone sonna de nouveau. Il sonna quinze bonnes minutes et réussit à le faire se retourner deux fois. Mais sans jamais avoir la moindre chance de le réveiller.

Chapitre 8

Arthur s'éveilla en pleine forme. Oui, il se sentait dans une forme fabuleuse, rafraîchi, éperdu de bonheur d'être à la maison, débordant d'énergie, à peine déçu de découvrir qu'on était au milieu du mois de février.

C'est donc d'un pas presque dansant qu'il se dirigea vers le frigo, où il trouva les trois malheureux trucs velus qui y traînaient. Il les mit dans une assiette et les contempla attentivement pendant deux bonnes minutes. Le laps de temps s'étant écoulé sans qu'ils ne manifestent la moindre velléité d'évasion, il décréta qu'ils constitueraient son petit déjeuner et les dévora. À eux trois, ils réussirent à détruire une virulente maladie spatiale qu'il avait chopée sans le savoir dans les marais gaziers de Flargathon quelques jours plus tôt, et qui, sinon, aurait tué la moitié de la population de l'hémisphère occidental, rendu aveugle l'autre moitié et l'ensemble de l'humanité psychotique et stérile, d'où coup de bol pour la Terre.

Il se sentait fort, il se sentait en forme. C'est avec vigueur et à la pelle qu'il dégagea sa porte du courrier publicitaire, puis il enterra le chat.

Il venait de terminer quand le téléphone sonna, mais il le laissa faire tout en observant quelques instants de silence respectueux. Si c'était vraiment important, on rappellerait.

Il décrota ses chaussures et retourna à l'intérieur.

Il y avait un petit nombre de lettres intéressantes dans toute cette pile de courrier – des documents du conseil municipal, vieux de trois ans, relatifs au projet de démolition de son domicile, et quelques autres lettres concernant le lancement d'une enquête d'utilité publique sur un projet de déviation routière dans le secteur ; il y avait également une vieille circulaire de Greenpeace, le groupe de pression écologique auquel il envoyait des dons à l'occasion, lui demandant son aide pour leur plan de libération des orques et des dauphins en captivité, et deux ou trois cartes postales d'amis se plaignant à mots couverts de ne plus avoir de nouvelles de lui ces derniers temps.

Il regroupa tout ce courrier et le mit dans une boîte en carton sur laquelle il écrivit « Trucs à faire ». Comme il se sentait particulièrement vigoureux et dynamique ce matin-là, il ajouta même le mot : « Urgent ! »

Il sortit sa serviette et deux ou trois autres bricoles du sac en plastique acheté au Mégamarché de Port Brasta. Le slogan imprimé

était un jeu de mots astucieux et contourné en alpha-centaurien, parfaitement incompréhensible en toute autre langue et donc entièrement vain pour une boutique hors taxe de spatioport. Le sac était également percé au fond, aussi le jeta-t-il sans regret.

Il se rendit soudain compte avec un petit pincement au cœur que quelque chose d'autre avait dû tomber dans le petit astronef qui l'avait ramené sur Terre, effectuant un aimable détour pour le déposer au bord de l'A-303. Il avait perdu son vieil exemplaire fatigué de ce qui l'avait aidé à retrouver son chemin dans l'incroyable dédale d'espace en friche qu'il avait traversé. Il avait perdu son *Guide du routard galactique*.

Enfin, se dit-il, ce coup-ci, je n'en aurai plus vraiment besoin.

Il avait quelques coups de fil à passer.

Il avait décidé du moyen de régler la masse de contradictions provoquées par son voyage de retour : il jouerait l'effronterie.

Il téléphona à la B.B.C. et demanda qu'on lui passe son chef de service.

— Oh, bonjour, Arthur Dent à l'appareil. Écoutez, je suis désolé de ne pas m'être pointé depuis six mois, mais j'étais devenu fou.

— Oh, pas de problème. C'est d'ailleurs ce qu'on s'était dit. Ça arrive tout le temps. Quand peut-on espérer vous voir ?

— Quand les hérissons finissent-ils d'hiberner ?

— Au printemps, je suppose.

— Alors, vous me verrez dans ces eaux-là.

— Impec.

Il feuilleta les Pages jaunes et nota une brève liste de numéros à essayer.

— Oh, bonjour, je suis bien à l'hôpital du Vieil-Orme ? Bien, j'appelais juste pour voir si je pouvais dire un mot à Fenella, euh... Fenella – Doux Jésus, mais suis-je bête, vous allez voir que je finirai par oublier mon propre nom, euh, Fenella – n'est-ce pas ridicule ? Enfin, une de vos patientes, une petite brune, admise la nuit dernière...

— J'ai bien peur que nous n'ayons aucune patiente du nom de Fenella.

— Oh, vous m'en direz tant. Je voulais dire Fiona, bien sûr ; entre nous, nous l'appelons Fen...

— Je suis désolée, au revoir. Clic.

Six autres conversations du même genre commencèrent à émuquer son vigoureux et dynamique optimisme, et il décida d'aller en faire parade au pub avant de le perdre entièrement.

Il avait trouvé l'idée parfaite pour expliquer d'un coup toutes les inexplicables étrangetés le concernant, et c'est en sifflotant qu'il poussa la porte qui l'avait tant intimidé la nuit précédente.

— Arthur ! ! !

Il sourit chaleureusement à la collection d'yeux écarquillés qui le contemplaient de tous les coins de l'établissement, et leur raconta quel épatant séjour il avait passé en Californie du Sud.

Chapitre 9

Il accepta une nouvelle pinte de bière et en but une lampée.

— Bien entendu, j'avais également mon alchimiste personnel.

— Ton quoi ?

Il commençait à débloquer et il en était conscient. L'exubérance et la meilleure bitter de Hall & Woodhouse formaient une mixture dont il fallait se méfier, mais l'un de ses premiers effets était de vous débarrasser de toute méfiance, et le point auquel Arthur aurait dû se taire et cesser ses explications fut justement celui où il se mit à faire preuve d'inventivité.

— Mais oui, insista-t-il avec un joyeux sourire vitreux. Et c'est même pour ça que j'ai perdu tout ce poids.

— Quoi ? fit l'auditoire.

— Mais oui, répéta-t-il. Les Californiens ont redécouvert l'alchimie. Absolument.

Nouveau sourire.

— Seulement, reprit-il, c'est sous une forme bien plus utile que celle dont à laquelle... » Il s'interrompit, pensif, le temps de rassembler mentalement quelques éléments de grammaire. « Celle sous laquelle les anciens avaient coutume de la pratiquer. Ou du moins, rectifia-t-il, de s'efforcer vainement de la pratiquer. Ils ne pouvaient pas la faire marcher, vous comprenez. Nostradamus et toute la bande. Z'étaient incapables de la maîtriser.

— Nostradamus ? s'étonna quelqu'un.

— Je ne pensais pas qu'il était alchimiste, observa un autre.

— Je croyais, ajouta un troisième, que c'était un devin.

— Il s'est reconverti dans la divination », expliqua Arthur à son auditoire, dont les composantes commençaient à vaciller et se brouiller, « tant il était nul en alchimie. Vous devriez le savoir.

Il but une nouvelle lampée de bière. Cela faisait huit ans qu'il n'y avait pas goûté. Il rattrapait le temps perdu.

— Quel rapport entre pratiquer l'alchimie, demanda un fragment de l'auditoire, et perdre du poids ?

— Je suis heureux que l'on me pose cette question, dit Arthur. Très heureux. Et je m'en vais maintenant vous expliquer quel est le rapport entre... » Il marqua un temps. « Entre ces deux choses. Les deux choses que l'on vient de mentionner. Je vais vous expliquer ça.

Il s'interrompit pour manœuvrer ses pensées.

C'était comme de regarder des pétroliers faire un demi-tour en

trois manœuvres dans la Manche.

— Ils ont découvert comment transformer en or l'excès de graisse corporelle, lança-t-il dans un brusque sursaut de cohérence.

— Tu plaisantes.

— Mais oui. Enfin, non, rectifia-t-il. Ils l'ont bel et bien découvert.

Il jaugea la fraction sceptique de son auditoire – ce qui en représentait l'intégralité, aussi lui fallut-il un petit moment pour la jauger à fond.

— Est-ce que vous êtes déjà allés en Californie ? interrogea-t-il. Est-ce que vous savez vraiment le genre de trucs qu'ils pratiquent là-bas ?

Trois membres de son auditoire dirent qu'ils y étaient allés et qu'il racontait des foutaises.

Arthur s'entêta :

— Vous n'avez rien vu du tout. Oh, volontiers, ajouta-t-il comme quelqu'un proposait de payer une autre tournée.

— Et la preuve », dit-il en se désignant du doigt sans se manquer de plus de cinq centimètres, « vous l'avez là sous les yeux. Quatorze heures de transe dans une cuve. En état de transe. Et j'étais dans une cuve. Mais, ajouta-t-il après quelques instants de réflexion, je crois vous l'avoir déjà dit.

Il attendit patiemment que l'on ait servi la nouvelle tournée. Il composa mentalement le prochain chapitre de son récit, qui devait en gros traiter de la nécessité d'orienter la cuve selon une perpendiculaire abaissée du pôle Nord sur la droite joignant Mars et Vénus, et il s'apprêtait à reprendre la parole quand il décida de faire l'impasse.

— Un bon moment, se contenta-t-il de déclarer. Dans une cuve. En état de transe.

Il parcourut son auditoire d'un œil sévère, histoire de s'assurer qu'il suivait attentivement.

Il reprit.

— Où en étais-je ?

— En transe, dit quelqu'un.

— Dans une cuve, dit un autre.

— Ah oui, dit Arthur. Merci. Et lentement, articula-t-il, poursuivant son récit, lentement, lentement, très lentement, tout votre excès de graisse corporelle... se transforme... en... » Il observa une pause, pour accentuer l'effet. « En une pellicule sous-cou... sous-cu... sous-tuc... » Nouvelle pause pour reprendre son souffle. « Sous-cutanée d'or fin, qu'on a tout loisir par la suite de se faire retirer par une intervention chirurgicale. Le plus désagréable, c'est la sortie de la cuve. Tu disais ?

— Rien, je me raclais la gorge.

— J'ai l'impression que tu n'es pas convaincu.

— Je me raclais la gorge.

— Elle se raclait la gorge, confirma dans un sourd murmure une fraction notable de l'auditoire.

— Ah bon, très bien, fit Arthur. Ensuite, il n'y a plus qu'à partager le montant recueilli... » Nouvelle interruption pour cause de pause mathématique. « Cinquante-cinquante avec l'alchimiste. Ce qui fait quand même un sacré paquet !

Il promena un regard oscillant sur son auditoire, et ne put s'empêcher de noter un certain scepticisme sur leurs visages brouillés.

Cela le vexa au plus haut point.

— Sinon, insista-t-il, comment aurais-je pu me payer cet air décomposé ?

Des bras secourables se proposèrent pour le raccompagner chez lui.

— Écoutez », protesta-t-il, alors que la froide bise de février lui caressait le visage, « avoir l'air défait est du dernier chic en ce moment en Californie. Il faut donner l'impression que la Galaxie vous en a fait baver. La vie, je veux dire. Donner l'impression que la vie vous en a fait baver. Voilà ce que je me suis payé. Un air défait. Mettez-m'en pour huit ans, que je leur ai dit. J'espère que le look trentenaire ne va pas revenir trop vite à la mode, sinon j'aurai claqué un paquet de fric pour rien.

Il retomba quelques instants dans le silence, tandis que des bras secourables continuaient à le raccompagner sur le chemin de son domicile.

— J'suis rentré hier, marmonna-t-il. J'suis vraiment très très très content d'être revenu chez moi. Ou dans un endroit qui y ressemble beaucoup...

— C'est le décalage horaire, grommela un de ses amis. Tout ce trajet depuis la Californie. Ça vous met vraiment en l'air pendant deux ou trois jours.

— J'ai pas l'impression qu'il soit allé là-bas, marmonna un autre. Je me demande où il a bien pu aller. Et ce qui lui est arrivé.

Après un petit somme, Arthur se leva et bricola un peu dans sa maison. Il se sentait nauséeux et légèrement bas, encore désorienté par le voyage. Il se demanda comment il allait procéder pour retrouver Fenny.

Il s'assit et contempla le bocal. Il le tapota encore une fois, et bien qu'il fût rempli d'eau et qu'un petit Babel Fish jaune y tournât, quelque peu déprimé, il n'en émit pas moins son tintement grave et majestueux, toujours aussi limpide et hypnotique.

Quelqu'un cherche à me remercier, songea-t-il. Il se demandait

qui, et de quoi.

Chapitre 10

« Au quatrième top, il sera... une heure... trente-deux minutes... et vingt secondes.

« Bip... bip... bip... bip. »

Ford Prefect retint un petit rire de satisfaction mauvaise, se rendit compte qu'il n'avait aucune raison de le retenir et rit tout haut, d'un rire mauvais.

Il bascula la communication du Sub-Etha Réseau sur la superbe sonorisation hi-fi du vaisseau et l'étrange voix aiguë et chantonnante résonna avec une remarquable clarté dans toute la cabine.

« Au quatrième top, il sera... une heure... trente-deux minutes... et trente secondes.

« Bip... bip... bip... bip... »

Il monta légèrement le volume tout en continuant de surveiller du coin de l'œil un tableau de chiffres en évolution rapide sur l'écran de contrôle de l'ordinateur de bord. Pour le laps de temps qu'il envisageait, la question de la consommation en énergie avait son importance. Il n'avait pas envie d'avoir un meurtre sur la conscience.

« Au quatrième top, il sera... une heure... trente-deux minutes... et quarante secondes.

« Bip... bip... bip... bip. »

Il partit inspecter le petit vaisseau. Descendit l'étroite coursive.

« Au quatrième top... »

Il passa la tête dans la petite salle de bains fonctionnelle, toute d'acier étincelant.

« il sera... »

Ça lui parut impeccable.

Il inspecta la minuscule chambrée.

« ... une heure... trente-deux minutes... »

Le son paraissait légèrement assourdi. Il y avait une serviette pendue devant un des haut-parleurs. Il la retira.

« ... et cinquante secondes. »

Parfait.

Il inspecta la soute et ne fut pas du tout satisfait du son. Il y avait bien trop de conteneurs en désordre qui obstruaient le passage. Il sortit à reculons et attendit que la porte se referme hermétiquement. Il brisa le panneau d'un boîtier d'urgence, accéda au tableau de commande et pressa le bouton de largage. Il ne savait pas trop pourquoi il n'y avait pas pensé plus tôt. Il y eut un chuintement

grondant qui s'éteignit très vite. Après quelques instants de silence, on entendit de nouveau un léger sifflement.

Qui s'arrêta.

Ford attendit que le témoin vert s'allume avant de rouvrir la porte sur la soute désormais vide.

« ... une heure... trente-trois minutes... et cinquante secondes. »

Absolument parfait.

« Bip... bip... bip... bip. »

Il repartit alors inspecter de fond en comble la chambre d'animation suspendue, où il désirait tout particulièrement avoir un son impeccable.

« Au quatrième top, il sera très exactement... une heure... trente-quatre minutes. »

Il frissonna en contemplant, sous la verrière couverte d'une épaisse couche de givre, la forme indistincte gisant à l'intérieur.

Un jour, qui pouvait dire quand, elle s'éveillerait, et ce jour-là elle saurait précisément l'heure qu'il est. Pas exactement l'heure locale, certes, mais bon, tant pis.

Il vérifia une nouvelle fois l'écran de contrôle de l'ordinateur au-dessus du lit réfrigérant, baissa la lumière, y jeta un dernier coup d'œil.

« Au quatrième top, il sera... »

Il ressortit sur la pointe des pieds et regagna le poste de commandement.

« ... une heure... trente-quatre minutes et vingt secondes. »

La voix était aussi nette que s'il l'entendait au téléphone à Londres, ce qui n'était pas le cas, il s'en fallait de beaucoup.

Il s'assit et contempla le ciel d'encre. L'étoile de la taille d'une miette de biscuit étincelante qu'il apercevait dans le lointain était Zondostina, ou, comme on l'appelait sur la planète d'où provenait la petite voix chantonnante un rien guindée, Zêta des Pléiades.

La brillante courbe orange qui emplissait la moitié du champ visuel était la géante gazeuse Salina Magna, port d'attache des vaisseaux de guerre xaxisiens, tandis qu'au ras de l'horizon se levait une petite lune d'un bleu froid, Epun.

« Au quatrième top, il sera... »

Vingt minutes durant, il demeura ainsi, immobile, à regarder fondre la distance entre le vaisseau et Epun, tandis que l'ordinateur de bord dévidait et tissait la trajectoire qui allait l'amener aux abords du petit satellite, avant de refermer la boucle de son orbite dans les ténèbres perpétuelles.

« Une heure... cinquante-neuf minutes... »

Son plan initial avait été de supprimer tout rayonnement et tout signal en provenance du vaisseau, afin de le rendre aussi invisible que

possible, à moins de regarder pile dessus, puis il s'était rabattu sur une autre idée, bien meilleure. Il allait plutôt émettre un unique faisceau continu, fin comme un crayon, réexpédiant le signal qui lui parvenait à sa planète d'origine, qu'il n'atteindrait pas avant quatre siècles en voyageant à la vitesse de la lumière, mais où il causerait néanmoins un certain émoi quand il y arriverait.

« Bip... bip... bip... bip. »

Il ricana.

Il n'aimait pas trop les gens qui gloussaient ou ricanaient à tout bout de champ, mais il devait bien admettre que c'était plus ou moins ce qu'il faisait depuis maintenant plus d'une demi-heure.

« Au quatrième top... »

Le vaisseau était maintenant définitivement verrouillé sur une orbite quasiment parfaite autour de la petite lune méconnue et jamais visitée. Quasiment parfaite.

Un seul point demeurait en suspens. Il lança de nouveau la simulation informatique du lancement du module de sauvetage, afin d'équilibrer une dernière fois actions, réactions, forces tangentielles, toute cette poésie mathématique du mouvement, et il vit que c'était bien.

Avant de partir, il éteignit les lumières.

Alors que le mince cigare de sa vedette de sauvetage s'éjectait pour entamer le voyage de trois jours jusqu'à la station orbitale de Port Salino, il longea durant quelques secondes l'onde porteuse d'un signal qui entamait un voyage encore plus long.

« Au quatrième top, il sera... deux heures... treize minutes... et cinquante secondes. »

Il gloussa et ricana. Il aurait bien ri tout haut mais il n'avait pas la place.

« Bip... bip... bip... bip. »

Chapitre 11

— Les averses d'avril, c'est ce que je déteste tout particulièrement.

Les borborygmes d'Arthur avaient beau être évasifs, l'homme semblait décidé à poursuivre la conversation. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux de se lever et de prendre une autre table, mais il ne semblait pas y en avoir une seule de libre dans toute la cafétéria. Il touilla férocement son café.

— Foutues averses d'avril. L'horreur, l'horreur, l'horreur.

Le front plissé, Arthur regarda par la fenêtre. Une légère averse printanière s'attardait en effet au-dessus de l'autoroute. Deux mois maintenant qu'il était de retour. Reprendre le rythme d'antan s'était révélé risiblement facile. Les gens avaient la mémoire tellement courte, lui compris. Ces huit années d'errance folle à travers la Galaxie lui faisaient désormais moins l'effet d'un mauvais rêve que d'un film enregistré au magnétoscope qu'on oublie au fond d'un placard sans prendre la peine de le visionner.

Un effet demeurerait toutefois : son allégresse d'être revenu. Maintenant que l'atmosphère de la Terre s'était refermée au-dessus de lui pour de bon, pensait-il (bien à tort), tout ce qui régnait au sein de celle-ci lui procurait un extraordinaire plaisir. Admirant les reflets argentés des gouttes de pluie, il se sentit obligé de protester.

— Eh bien, moi je les aime bien, dit-il soudain. Et pour toutes sortes de raisons évidentes. Elles sont douces et rafraîchissantes. Elles pétillent et vous mettent de bonne humeur.

L'homme laissa échapper un grognement chargé de dérision.

— C'est ce que tout le monde dit, bougonna-t-il, l'air sombre, du fond de son siège d'angle.

C'était un chauffeur routier. Arthur le savait car sa première remarque avait été, sans qu'on ne lui ait rien demandé :

— Je suis chauffeur routier. Je déteste conduire sous la pluie. Ironique, non ? Fichtrement ironique.

S'il y avait un sous-entendu caché dans cette remarque, Arthur n'avait pas été capable de le deviner, aussi s'était-il contenté d'émettre un vague borborygme, affable mais guère encourageant.

Cela n'avait pas dissuadé l'homme pour autant, et il en était de même à présent.

— Tout le monde dit ça de ces foutues averses d'avril. Toujours si fichtrement douces, si fichtrement rafraîchissantes, un temps

toujours si fichtrement charmant.

Il se pencha, le visage déformé par un rictus, comme s'il s'apprêtait à livrer quelque extraordinaire révélation sur les dessous du gouvernement.

— Ce que je voudrais bien savoir, c'est ceci : s'il doit faire beau, *pourquoi* (il cracha presque) il ne pourrait pas faire beau sans cette foutue pluie ?

Arthur jeta l'éponge. Il décida de laisser son café, trop chaud pour être bu tout de suite, et trop infect pour être bu froid.

— Eh bien, allez-y voir », lança-t-il, mais ce fut lui qui se leva. « Salut !

Arthur s'arrêta à la boutique de la station-service, puis traversa lentement le parking, prenant plaisir à laisser le fin crachin jouer sur son visage. Il y avait même, remarqua-t-il, un pâle arc-en-ciel qui brillait au-dessus des collines du Devon. Il le contempla également avec plaisir.

Il monta dans sa vieille Golf GTI noire – une vraie poubelle mais il l'adorait – et, dans un crissement de pneus, il dépassa les îlots de pompes à essence pour s'engager sur la bretelle d'accès à l'autoroute.

Il avait tort de croire que l'atmosphère de la Terre s'était enfin refermée pour de bon au-dessus de sa tête.

Il avait tort de croire qu'il parviendrait à laisser derrière lui le complexe écheveau de problèmes non résolus dans lequel ses pérégrinations galactiques l'avaient entraîné.

Il avait tort de croire qu'il pourrait dorénavant oublier que cette Terre vaste, dure, sale, huileuse et battue par la pluie sur laquelle il vivait n'était qu'un point microscopique tournant autour d'un point minuscule dans l'inimaginable infinité de l'Univers.

Il conduisait toujours, fredonnant, et persistant dans son erreur.

La raison de son erreur se tenait sur la bretelle d'accès sous un petit parapluie.

Sa mâchoire se décrocha. Il se tordit la cheville en écrasant la pédale de frein et dérapa si violemment qu'il faillit faire un tonneau.

— Fenny ! hurla-t-il.

Ayant évité de justesse de la renverser avec son véhicule, il préféra la renverser avec la portière quand il se pencha pour lui ouvrir.

Celle-ci lui cogna la main, envoyant balader le parapluie qui se mit à rouler vers l'autre côté de la route.

— Merde ! s'écria Arthur de son ton le plus secourable, et il jaillit de son côté, manquant de peu de se faire écrabouiller par le semi de McKenna Transports Tous Temps, pour voir avec horreur le parapluie de Fenny se faire ratatiner à la place. Le semi continua de foncer et disparut sur l'autoroute.

Le parapluie gisait comme une sauterelle écrabouillée de frais, expirant tristement sur le bitume. Des petites rafales de vent le faisaient légèrement tressaillir.

Arthur le ramassa.

— Euh, dit-il.

Il semblait un peu vain de vouloir le lui restituer.

— Comment savez-vous mon nom ? fit-elle.

— Euh, eh bien... Écoutez, je vous en trouverai un autre.

Il la regarda et se tut.

Elle était plutôt grande, avec des cheveux bruns qui retombaient en vagues autour d'un visage pâle et sérieux. Figée ainsi, muette et solitaire, elle semblait presque sombre, telle la statue de quelque vertu importante mais impopulaire trônant dans un jardin public. Elle donnait l'impression de regarder toujours autre chose que ce qu'elle donnait l'impression de regarder.

Mais quand elle souriait, comme c'était le cas maintenant, c'était comme si elle venait de débarquer à l'improviste. La chaleur et la vie inondaient ses traits, et procuraient une grâce impossible à ses gestes. L'effet était passablement déconcertant, et il déconcertait bougrement Arthur.

Elle sourit, jeta son sac sur la banquette arrière et se glissa sur le siège avant.

— Vous tracassez pas pour le parapluie, lui dit-elle en montant en voiture. C'était celui de mon frère et il ne devait pas lui plaire sinon il ne me l'aurait pas donné. » Elle rit en attachant sa ceinture. « Vous n'êtes pas un ami de mon frère, non ?

— Non.

Sa voix était le seul élément de sa personne à ne pas dire « Parfait ».

Sa présence physique dans la voiture, sa voiture, était pour Arthur absolument extraordinaire. Il sentit, alors qu'il démarrait doucement, qu'il avait du mal à penser comme à respirer, et il espéra qu'aucune de ces deux fonctions n'était vitale pour la conduite de son véhicule, sinon ils risquaient d'avoir des ennuis.

Donc, ce qu'il avait ressenti dans l'autre voiture, celle de son frère, la nuit où il était rentré, épuisé et ahuri, de ses années de cauchemar dans les étoiles, n'était pas le résultat d'un déséquilibre momentané, car si tel avait été le cas, il était deux fois plus déséquilibré en ce moment, et tout à fait susceptible de tomber de ce à quoi étaient censés se raccrocher les gens normalement équilibrés.

— Alors comme ça... fit-il, espérant ainsi lancer la conversation dans une direction passionnante.

— Il était censé me prendre – mon frère – mais il m'a téléphoné pour me dire que ça ne lui serait pas possible. J'ai demandé s'il y avait

des cars mais quand l'employé s'est mis à consulter un calendrier au lieu d'un horaire, j'ai décidé de faire du stop. Et alors...

— Alors...

— Alors, me voici. Et ce que j'aimerais bien savoir, c'est comment il se trouve que vous sachiez mon nom.

— Peut-être qu'on devrait d'abord décider », commença Arthur en regardant par-dessus son épaule pour insérer sa voiture dans la circulation de l'autoroute, « où je vous emmène.

À côté, espérait-il, ou bien très loin. À côté, cela voudrait dire qu'elle habitait près de chez lui ; très loin, cela voudrait dire qu'il pourrait l'y conduire.

— J'aimerais bien aller à Taunton, dit-elle. S'il vous plaît. Si ça ne vous dérange pas. Ce n'est pas très loin. Vous pourriez me déposer à...

— Vous habitez à *Taunton* ? dit-il en espérant avoir pris un ton simplement curieux et non pas extatique. Taunton était merveilleusement près de chez lui. Il pourrait...

— Non, à Londres, rectifia-t-elle. J'ai un train dans moins d'une heure.

C'était la pire des éventualités. Taunton n'était qu'à quelques minutes d'ici sur l'autoroute. Il réfléchit à une solution, et alors qu'il réfléchissait, horrifié, il s'entendit dire :

— Oh, mais je peux vous conduire à Londres. Laissez-moi vous conduire à Londres...

Bougre de crétin. Pourquoi diantre avait-il dit « Laissez-moi » sur ce ton stupide ? Il se comportait comme un gamin de douze ans.

— Vous allez à Londres ? s'enquit-elle.

— Non, pas du tout, mais...

Bougre de crétin.

— C'est très aimable de votre part, mais franchement, non. J'aime bien voyager en train.

Et voilà soudain qu'elle n'était plus là. Ou plutôt, la fraction d'elle-même qui l'animait n'était plus là. Elle se mit à regarder par la vitre, l'œil vague, en fredonnant toute seule.

Il ne pouvait pas y croire.

Trente secondes de conversation, et il avait réussi à tout gâcher.

Les adultes, se dit-il, en flagrante contradiction avec des siècles de preuves accumulées sur le comportement des adultes, ne se comportent pas ainsi.

Taunton, 8 kilomètres, indiquait le panneau.

Il agrippa le volant avec une telle violence que la Golf fit une embardée. Il fallait qu'il prenne une décision spectaculaire.

— Fenny, dit-il.

Elle se tourna brusquement vers lui.

— Vous ne m'avez toujours pas dit comment...

— Écoutez, l'interrompit Arthur, je vais vous le dire, même si l'histoire est passablement bizarre. Très bizarre.

Elle continuait à le fixer, mais ne dit rien.

— Écoutez...

— Vous l'avez déjà dit.

— Pas possible ? Oh. Il y a plusieurs choses dont je dois vous parler, et aussi des choses que je dois vous dire... une chose que je dois vous expliquer et qui...

Il pataugeait. Il avait envie de partir dans le style : « Ah, peigner et séparer tes nattes, en redresser chaque mèche tels les piquants sur un porc-épic agité », mais il ne se sentait pas de taille et n'aimait pas trop la référence au hérisson.

— ... et qui prendrait plus de huit kilomètres, conclut-il, assez lamentablement, il en avait peur.

— Ma foi...

— À supposer, l'interrompit-il, juste à supposer... » Il ne savait pas ce qui allait venir ensuite, aussi faillit-il se caler dans son siège pour s'écouter tranquillement. « À supposer que, pour quelque raison extraordinaire, vous soyez importante pour moi, et que, bien que vous l'ignoriez encore, je sois très important pour vous, mais que rien de tout cela n'aboutisse, parce que nous n'avons que huit kilomètres devant nous et que je suis un parfait crétin incapable de savoir exprimer quelque chose d'important à quelqu'un que je viens de rencontrer sans percuter en même temps un semi-remorque, que diriez-vous... » Il s'arrêta, désesparé et la regarda. « Je... est-ce que je devrais me lancer ?

— Regardez la route ! glapit-elle.

— Merde !

Il venait d'éviter de justesse de se jeter dans une centaine de machines à laver italiennes chargées sur un semi-remorque allemand.

— Je pense... », dit-elle avec un soupir de soulagement momentané, « que vous devriez me payer un pot avant que je ne prenne mon train.

Chapitre 12

Pour on ne sait quelle raison, il y a quelque chose de sordide dans les cafés près des gares, une espèce de saleté bien particulière, une pâleur typique du pâté en croûte.

Mais pire encore que le pâté en croûte, ce sont les sandwiches. Le sentiment persiste en Angleterre que confectionner un sandwich savoureux, désirable ou en quoi que ce soit appétissant constitue une sorte de péché que seuls commettent les étrangers. « Faites-les-nous secs », semble être l'ordre gravé au tréfonds de la conscience collective nationale, « faites-les-nous caoutchouteux. S'il faut absolument que ces idiots-là restent frais, vous n'avez qu'à les laver une fois par semaine. »

C'est en mangeant des sandwiches dans les pubs les samedis à midi que les Britanniques cherchent à expier leurs péchés nationaux. La teneur exacte de ces péchés n'est pas bien claire pour eux, et ils préfèrent ne pas approfondir. Les péchés, ce n'est pas le genre de truc qu'on aime trop approfondir. Mais quels que soient ces péchés, ils sont amplement expiés par tous les sandwiches qu'ils se forcent à consommer.

S'il y a quelque chose de pire que les sandwiches, ce sont les saucisses qui les jouxtent. Des tubes sans joie, pleins de nerfs, flottant dans un océan de liquide triste et chaud, avec, planté dedans, un bâtonnet de plastique en forme de toque, tel le souvenir de quelque chef cuisinier misanthrope décédé, oublié et solitaire au milieu de ses chats sur un perron dans une arrière-cour de Stepney.

Les saucisses sont destinées à ceux qui connaissent leurs péchés et désirent expier une faute bien précise.

— Il doit y avoir un endroit mieux.

— Pas le temps, dit Fenny après un coup d'œil à sa montre. Mon train part dans une demi-heure.

Ils s'installèrent à une petite table bancale. Sur la table, des verres sales, et des sous-verres détrempés avec des blagues idiotes imprimées dessus. Arthur commanda un jus de tomate pour Fenny et une pinte d'eau jaunâtre avec des bulles dedans pour lui. Et une paire de saucisses. Sans savoir pourquoi. Il se les était offertes pour avoir quelque chose à faire pendant que les bulles se calmaient dans son verre.

Le serveur prit bien soin de tremper la monnaie d'Arthur dans une mare de bière sur le comptoir, ce dont Arthur lui fut reconnaissant.

— Très bien, dit Fenny avec un coup d'œil à sa montre, dites-moi ce que vous avez à me dire.

Elle paraissait, et pour cause, extrêmement sceptique, et Arthur sentit son cœur chavirer. À la voir ainsi, soudain froide et distante, sur la défensive dans ce décor sordide, il se rendit compte que l'ambiance n'était guère propice pour tenter de lui expliquer que, dans une sorte de rêve extracorporel, il avait eu la perception télépathique que la dépression nerveuse dont elle avait été victime était liée au fait que, contre toute attente, la Terre avait été démolie pour livrer passage à une nouvelle déviation hyperspatiale, un fait dont lui seul sur Terre avait connaissance (il faut dire qu'il y avait assisté depuis un astronef vogon) ; que par ailleurs son corps et son âme s'étaient embrasés d'une passion intolérable pour elle et qu'il désirait aller au lit avec elle aussi vite qu'il était humainement possible.

— Fenny, commença-t-il.

— Je me demande si vous seriez prêt à nous acheter quelques billets pour notre tombola. Ce n'est pas grand-chose...

Il leva brusquement les yeux.

— On fait une collecte pour la retraite d'Angie.

— Quoi ?

— Et elle a besoin d'un rein artificiel.

Penché sur lui, il découvrit une femme d'un certain âge, mince et raide, tailleur tricoté très B.C.B.G., permanente très B.C.B.G., petit sourire très B.C.B.G., qui se faisait sans doute abondamment lécher par des petits chiens très B.C.B.G.

Elle avait dans les mains un petit carnet de tickets et une sébile.

— Dix pence seulement le billet, dit-elle, alors vous pourriez peut-être en prendre deux. Sans avoir à braquer une banque !

Elle émit un petit rire perlé avant de pousser un soupir étonnamment long. Dire « sans avoir à braquer une banque » lui avait sans doute procuré plus de plaisir que tout ce qui lui était arrivé depuis qu'on l'avait nommée marraine de guerre d'un G.I.

— Euh, oui, bon, d'accord, dit Arthur, en s'empressant de piocher dans sa poche pour en sortir deux pièces.

Avec une lenteur exaspérante et une théâtralité très B.C.B.G. – si l'on peut imaginer la chose –, la femme déchira deux billets et les tendit à Arthur.

— J'espère sincèrement que vous gagnerez », dit-elle avec un sourire qui se mit en place avec la soudaineté d'un origami très élaboré, « les lots sont si jolis.

— Oui, merci, dit Arthur, empochant les billets avec une certaine brusquerie avant de consulter délibérément sa montre.

Il se tourna vers Fenny.

Tout comme la femme aux billets de tombola.

— Et vous, ma petite dame ? dit-elle. C'est pour le rein artificiel d'Angie. Elle part à la retraite, vous comprenez. Oui ?

Elle retendit encore son sourire d'un cran. Il allait falloir qu'elle arrête et se calme un peu sinon la peau risquait de céder.

— Euh, écoutez, tenez, là, bon, s'interposa Arthur en poussant vers elle une pièce de cinquante pence dans l'espoir de s'en débarrasser.

— Oh, mais c'est qu'on est argenté, pas vrai ? » dit la femme avec un long soupir souriant. « On vient de Londres, n'est-ce pas ?

Arthur aurait bien aimé qu'elle ne s'exprime pas avec cette lenteur exaspérante.

— Non, ça ira, vraiment, dit-il avec un geste de la main, et elle se mit, avec une lenteur affreusement délibérée, à détacher cinq billets, un par un.

— Oh, mais vous devez absolument avoir vos billets, insista la femme, sinon vous ne pourrez pas venir réclamer votre lot. Ce sont de très jolis lots, vous savez. Tout à fait pratiques.

Arthur saisit les billets et dit merci avec le plus de sécheresse possible.

La femme repartit à l'attaque de Fenny.

— Bien, et maintenant, que pense...

— Non ! » Arthur avait presque hurlé. « Ils sont pour elle, expliqua-t-il en brandissant les cinq nouveaux billets.

— Oh, je vois ! Comme c'est gentil ! » Elle leur tartina un sourire écoeurant. « Eh bien, j'espère sincèrement que vous...

— C'est ça, aboya Arthur, merci.

La femme finit par se rabattre sur la table voisine. Arthur se tourna vers Fenny, au désespoir, et fut soulagé de voir qu'elle se balançait sur sa chaise, étouffant un rire silencieux.

Il soupira et sourit.

— Où en étions-nous ?

— Vous m'appeliez Fenny et j'étais sur le point de vous dire de vous en abstenir.

— Comment ça ?

Elle saisit le bâtonnet de bois pour touiller son jus de tomate.

— C'est pour ça je vous ai demandé si vous n'étiez pas un ami de mon frère. Ou de mon demi-frère, en réalité. C'est le seul à m'appeler Fenny, et je ne lui en suis pas particulièrement reconnaissante.

— Mais alors, quel est votre...

— Fenchurch.

— Quoi ?

— Fenchurch.

— *Fenchurch*.

Elle le fixa sans ciller.

— Oui, et je vous fixe d'un œil de lynx pour voir si vous allez me poser la même question stupide que tout le monde me pose jusqu'à ce que j'aie envie de hurler. Je serai vraiment fâchée et déçue si vous le faites. Et en plus je hurlerai. Alors faites gaffe.

Elle sourit, secoua légèrement la tête pour faire retomber ses cheveux sur son front et le lorgna de derrière sa mèche.

— Oh, fit-il, c'est un peu injuste, non ?

— Absolument.

— Bien.

— Parfait, dit-elle en riant, vous pouvez me poser la question. Autant s'en débarrasser tout de suite. Ça vaudra toujours mieux que de vous entendre m'appeler Fenny tout le temps.

— Sans doute..., dit Arthur.

— Il ne nous reste que *deux* billets, vous comprenez, et puisque vous vous êtes montré si généreux quand je vous ai parlé tout à l'heure...

— Quoi ? aboya Arthur.

La permanentée B.C.B.G. avec son sourire et son carnet de tombola maintenant presque vide était en train de lui brandir sous le nez les deux derniers billets.

— Je pensais vous faire profiter de l'occasion, nos lots sont si jolis.

Elle fronça le nez de l'air de quelqu'un qui lui confiait un secret.

— De *très* bon goût. Je sais qu'ils vous plairont. Et puis c'est pour le cadeau de retraite d'Angie, vous comprenez. Nous voulons lui offrir...

— Un rein artificiel, je sais, dit Arthur. Tenez.

Il lui tendit deux nouvelles pièces de dix pence et prit les deux derniers billets.

Une idée parut frapper la femme. La frapper avec une extrême lenteur. On la voyait arriver comme une lame de fond sur une plage de sable.

— Oh, mon Dieu, fit-elle. Je ne vous dérange pas, j'espère ?

Elle les dévisagea anxieusement.

— Non, tout est parfait », dit Arthur. « Tout ce qui pourrait être parfait, insista-t-il, est parfait.

— Et merci, ajouta-t-il.

— Je veux dire », reprit-elle, avec une sollicitude délicieusement extatique, « vous n'êtes pas... *amoureux*, n'est-ce pas ?

— C'est très difficile à dire, expliqua Arthur. Nous n'avons pas encore eu la chance de nous parler.

Il regarda Fenchurch. Elle souriait.

La femme hocha la tête avec un air entendu de conspiratrice.

— Je vous montre les lots dans une minute, dit-elle avant de

partir.

Arthur se retourna, avec un soupir, vers la jeune fille dont il avait tant de mal à savoir s'il était amoureux.

— Vous vous apprêtiez à me poser une question, lui dit-elle.

— Voui.

— On peut le faire ensemble, si vous voulez, dit Fenchurch. Est-ce que j'ai été trouvée...

— ... dans un sac de voyage..., enchaîna Arthur.

— ... au bureau de la consigne..., dirent-ils ensemble.

— ... de la gare de Fenchurch Street, finirent-ils.

— Et la réponse, dit Fenchurch, est non.

— Parfait, dit Arthur.

— J'y ai été conçue.

— *Quoi ?*

— J'ai été conç...

— Au bureau de la consigne ? mugit Arthur.

— Non, bien sûr que non. Ne soyez pas idiot. Qu'auraient fait mes parents au bureau de la consigne ? dit-elle, quelque peu déroutée par la suggestion.

— Eh bien, j'en sais rien, bafouilla Arthur. Ou plutôt...

— Ils étaient dans la file d'attente.

— La...

— La file d'attente, oui. Enfin, c'est ce qu'ils prétendent. Ils refusent d'entrer dans les détails. Ils se contentent d'expliquer qu'on ne croirait pas à quel point c'est barbant de faire la queue au bureau de la consigne de la gare de Fenchurch Street.

Elle sirota timidement son jus de tomate tout en jetant un coup d'œil à sa montre.

Arthur continua de gargouiller gentiment dans son coin pendant quelques secondes.

— Il va falloir que j'y aille d'ici une minute ou deux, dit Fenchurch, et vous n'avez pas encore commencé de me dire quelle est cette chose incroyablement extraordinaire dont vous étiez si avide de vous libérer.

— Pourquoi vous ne voulez pas que je vous reconduise à Londres ? On est samedi, je n'ai rien de particulier à faire, et je...

— Non, dit Fenchurch. Merci, c'est gentil de votre part, mais non. J'ai besoin d'être un peu seule, un jour ou deux.

Elle haussa les épaules avec un sourire.

— Mais...

— Vous pourrez me raconter ça une autre fois. Je vais vous donner mon numéro.

Le cœur d'Arthur se mit à faire bang-bang choo-choo, tandis qu'elle griffonnait sept chiffres au crayon sur un bout de papier qu'elle

lui tendit.

— Et maintenant, décontractons-nous un peu, dit-elle avec un lent sourire qui combla Arthur au point qu'il se sentit à deux doigts d'éclater.

— Fenchurch, dit-il, se délectant à prononcer ce nom. Je...

— Un coffret de liqueurs, interrompit une voix traînante, mais aussi, et je sais que ça vous plaira, un enregistrement sur disque 33-tours de musique écossaise interprétée à la cornemuse...

— Oui, très bien, merci, c'est charmant, insista Arthur.

— J'ai pensé que vous aimeriez y jeter un coup d'œil, continua la mégère permanentée, puisque vous arrivez de Londres...

Elle les exhibait fièrement sous le nez d'Arthur. Il put constater en effet qu'il s'agissait d'un coffret de liqueurs et d'un disque de cornemuse. Sans plus.

— Et maintenant je m'en vais vous laisser boire en paix », dit-elle avec une petite tape apaisante sur l'épaule bouillonnante d'Arthur, « mais je savais que ça vous ferait plaisir de les voir.

Arthur vrilla de nouveau son regard dans celui de Fenchurch et se trouva soudain à court d'arguments. Pendant quelques secondes, un courant était passé entre eux mais toute la magie de l'instant avait été gâchée par cette maudite bonne femme.

— Ne vous tracassez pas », dit Fenchurch en le regardant sans ciller derrière son verre, « nous aurons l'occasion de nous reparler.

Elle but une gorgée.

Et ajouta :

— Peut-être que ça ne se serait pas passé aussi bien si elle n'avait pas été là...

Elle lui adressa un sourire désabusé et laissa de nouveau retomber sa mèche.

C'était la stricte vérité.

Il devait bien admettre que c'était la stricte vérité.

Chapitre 13

De retour chez lui ce soir-là, alors qu'il gambadait dans sa maison en faisant semblant de traverser au ralenti des champs de blé, le tout ponctué par d'incessantes crises de fou rire, Arthur alla jusqu'à s'estimer en mesure d'endurer l'écoute de l'album de musique pour cornemuse qu'il avait gagné. Il était huit heures et il décida qu'il allait se forcer, se contraindre à l'écouter dans son intégralité avant de téléphoner à Fenchurch. Qui sait même s'il ne devrait pas laisser reposer les choses jusqu'au lendemain. Oui, ce serait le truc cool à faire. Le lendemain voire un jour de la semaine prochaine.

Non. Pas de blague. Il la voulait et se moquait du qu'en-dira-ton. Il la voulait, c'était absolu et définitif, il l'adorait, il se languissait d'elle, il avait envie de faire avec elle des choses pour lesquelles on n'a même pas encore trouvé de nom.

Il se surprit même à dire des trucs comme « Youpi ! » tout en effectuant des bonds ridicules dans toutes les pièces. Ah ! Ses yeux, ses cheveux, sa voix, enfin tout... Il s'arrêta.

Il allait passer le disque de cornemuse. Ensuite, il l'appellerait.

Peut-être vaudrait-il mieux qu'il l'appelle d'abord ?

Non. Voilà ce qu'il allait faire : il allait mettre le disque de cornemuse. Il l'écouterait, jusqu'au dernier gémissement. Ensuite, il l'appellerait. C'était l'ordre correct. C'était ce qu'il allait faire.

Il hésitait à toucher le moindre objet de peur qu'il n'explose.

Il saisit le disque. Celui-ci omit d'exploser. Il le glissa hors de sa pochette. Il souleva le couvercle de la platine, alluma l'ampli. Tous deux survécurent. Il gloussa bêtement tout en posant le diamant sur le disque.

Il alla s'asseoir pour écouter, solennel, *A Scottish Soldier*.

Il écouta *Amazing Grace*.

Il écouta un truc en hommage à je ne sais quel vallon encaissé.

Il songea à sa merveilleuse pause-déjeuner.

Ils étaient sur le point de partir quand les avait distraits un « You-hou ! » aussi soudain qu'abominable. La mégère à la navrante permanente les saluait depuis l'autre bout de la salle en s'agitant comme quelque stupide volatile ayant une aile brisée. Tous les clients du pub se retournèrent vers eux, escomptant apparemment une réaction de leur part.

Ils avaient négligé d'écouter le couplet sur la satisfaction et le bonheur d'Angie devant les 4 livres 30 pence qu'on avait réussi à

collecter pour l'achat de son rein artificiel, avaient vaguement remarqué qu'un client à la table voisine avait gagné un coffret de liqueurs, et il leur avait fallu plusieurs secondes pour piger que la femme aux You-hou essayait de leur demander s'ils avaient bien le billet numéro 37.

Arthur découvrit qu'il l'avait. Il jeta un coup d'œil furieux à sa montre.

Fenchurch lui flanqua une bourrade.

— Allez-y, lui dit-elle. Allez le prendre. Soyez pas de mauvaise humeur. Servez-leur un gentil discours pour leur dire combien vous êtes ravis ; vous me donnerez un coup de fil pour me dire comment ça s'est passé. J'aimerais bien entendre ce disque. Allez !

Elle lui poussa le bras et partit.

Les habitués du bistrot jugèrent son discours de remerciement quelque peu excessif. Après tout, ce n'était jamais qu'un album de musique écossaise pour cornemuse.

Arthur y repensa, écouta la musique et ne put s'empêcher de continuer à rire.

Chapitre 14

DRING DRING.

Dring dring.

Dring dring.

— Allô, oui ? Oui, c'est exact. Oui. Mais parlez plus fort, il y a un boucan épouvantable ici. Comment ?

— Non. Je ne fais le bar qu'en soirée. C'est Yvonne qui s'occupe du déjeuner, avec Jim, c'est le patron. Non, je n'étais pas de service. Comment ?

— Il faut que vous parliez plus fort.

— Comment ? Non, jamais entendu parler d'une tombola. Comment ?

— Non, absolument pas... Quittez pas, j'appelle Jim.

La serveuse plaqua la main sur le combiné puis lança à tue-tête, pour couvrir le vacarme du bar : « Hé ! Jim, y a un type au téléphone qui raconte ch'sais pas quoi sur une tombola qu'il aurait gagnée. Il arrête pas de dire qu'il a le billet numéro 37 et qu'il a gagné.

— Non, c'est un type qu'était dans la salle qu'a gagné, répondit le barman à tue-tête.

— Y demande si on a trouvé le billet.

— M'enfin, comment sait-il qu'il a gagné s'il a même pas de billet ?

— Jim dit : comment savez-vous que vous avez gagné si vous avez même pas le billet... Comment ?

Elle plaqua de nouveau la main sur le combiné.

— Jim, y continue à me tanner. Y dit qu'y a un numéro sur le billet.

— 'videmment qu'y a un numéro sur le billet, c'était un foutu billet de tombola, non ?

— Y dit qu'y veut dire qu'il y avait un numéro de téléphone inscrit sur le billet.

— Ben justement, raccroche-le-moi, ce téléphone, et va plutôt servir tes bon Dieu de clients, veux-tu ?

Chapitre 15

Huit heures plus à l'ouest, un homme était assis, seul, sur une plage, à pleurer une perte inexplicable. Il ne pouvait absorber le chagrin de cette perte que par petites doses, car l'ensemble du fardeau était trop vaste à supporter.

Il regardait les longues lames du Pacifique venir lentement lécher le sable, attendant et continuant d'attendre l'absence d'évènement qui, il le savait, était sur le point d'arriver. Quand enfin sonna l'heure de ce non-évènement, il omit ponctuellement de se produire, si bien que l'après-midi s'étira, que le soleil se coucha sous le vaste horizon marin, et que le jour s'acheva, tranquillement.

La plage était une plage que nous ne citerons pas, car sa résidence privée s'y trouvait, mais c'était une petite étendue de sable quelque part sur les centaines de kilomètres de côte qui s'étirent d'abord vers l'ouest de Los Angeles, ville décrite dans un article de la nouvelle édition du *Guide du routard galactique* comme « dangereuse, véreuse, poisseuse, glaireuse, et comment déjà ? enfin, tout un tas de trucs pas terribles, hou-la-la » et dans un autre article, rédigé seulement quelques heures après le précédent, comme « l'équivalent de plusieurs milliers de kilomètres carrés de courrier publicitaire pour American Express, mais sans le même sens de profondeur morale. Sans compter que l'air, allez savoir pourquoi, y est jaune ».

La côte s'éloigne d'abord vers l'ouest, puis elle oblique au nord en direction de la baie embrumée de San Francisco, que le *Guide* décrit comme « un endroit intéressant à visiter. Il est très facile d'y croire que tout individu qu'on y rencontre est un voyageur de l'espace. Lancer une nouvelle religion est pour ces gens leur façon de se dire « Salut ! ». Tant que vous ne vous sentirez pas à l'aise et que vous n'aurez pas pris le pli, il est préférable de répondre « non » à trois des quatre questions que chacun ne manquera pas de vous poser, car il se déroule dans cette ville des choses passablement étranges, dont certaines peuvent représenter un danger mortel pour un extraterrestre sans méfiance. » Les centaines de kilomètres incurvés de falaises et de sable, de palmiers, de déferlantes et de couchers de soleil sont répertoriés par le *Guide* comme « un assez bon gag ».

C'est quelque part sur cet assez bon gag de côte qu'était tapie la demeure de cet homme inconsolable, un homme que beaucoup de gens jugeaient complètement fou. Mais c'était uniquement, comme il aimait à le répéter à l'envi, parce qu'il l'était.

L'une des trop nombreuses raisons pour lesquelles les gens le jugeaient complètement fou était la bizarrerie de sa demeure qui, même dans une région où la majorité des demeures sont bizarres d'une façon ou d'une autre, révélait un excès certain dans sa bizarrerie.

Sa demeure s'appelait l'Extérieur de l'Asile.

L'homme répondait au simple nom de John Watson, bien qu'il préférât – et certains de ses amis avaient, non sans réticence, fini par l'accepter – qu'on l'appelle Wonko le Sain.

Sa demeure abritait un certain nombre d'objets bizarres, dont un bocal de verre argenté portant sept mots gravés.

Mais nous aurons l'occasion d'y revenir bien plus tard – tout ceci n'étant qu'un interlude pour admirer le coucher du soleil et dire qu'il le contemplait lui aussi.

Il avait perdu tout ce à quoi il tenait, et n'attendait plus que la fin du monde – faute de s'être rendu compte que c'était un évènement passé et oublié depuis déjà un certain temps.

Chapitre 16

Après un dimanche répugnant, passé à vider les poubelles derrière un pub de Taunton – sans rien trouver, ni billet de tombola ni numéro de téléphone – Arthur fit tout ce qui était en son pouvoir pour essayer de retrouver Fenchurch, et plus il multipliait les tentatives, plus il s'écoulait de semaines.

Il rageait et pestait contre lui, contre le destin, contre le monde et le temps qu'il y faisait. Il alla même, dans sa fureur et son chagrin, s'asseoir dans la cafétéria de l'aire de service où il s'était arrêté juste avant de la rencontrer.

— C'est le crachin qui me rend particulièrement morose.

— S'il vous plaît, vous pourriez arrêter de nous bassiner avec votre crachin ? lança Arthur, cassant.

— J'arrêteraï de vous bassiner si le crachin arrêtaï de nous bassiner.

— Écoutez...

— Je vais vous dire, moi, ce qu'il va faire quand le crachin va s'arrêter. Voulez savoir ?

— Non.

— Ça va crépiter.

— Ça va quoi ?

— Crépiter.

Par-dessus le rebord de sa tasse à café, Arthur contempla le sordide paysage extérieur. Il avait été parfaitement vain de venir ici, se rendit-il compte. Il y avait été conduit par la superstition plus que par la logique. Toutefois, et comme pour le titiller avec la suggestion que de telles coïncidences sont en fait bien possibles, le destin avait choisi de lui faire retrouver le chauffeur routier qu'il avait déjà rencontré ici même la dernière fois.

Plus il essayait de l'ignorer, plus il se trouvait ramené dans le vortex gravitationnel de l'exaspérante conversation du bonhomme.

— Je crois », dit vaguement Arthur, tout en se maudissant de prendre la peine de faire une telle remarque, « que ça commence à se lever.

— Ha !

Arthur haussa simplement les épaules. Il ferait mieux de partir. C'était ça qu'il devrait faire. Partir.

— La pluie ne s'arrête jamais, JAMAIS ! s'emporta le chauffeur routier.

Il martela la table, renversa son thé et, durant un instant, on put quasiment le voir fumer comme une vieille bouilloire.

On ne peut quand même pas s'en aller sans réagir à une remarque pareille.

— Mais bien sûr qu'elle s'arrête, dit Arthur.

On peut faire plus élégant comme réfutation, mais ce devait être dit.

— *Il-pleut-tout-le-temps*, délira le bonhomme en martelant la table de plus belle, cette fois pour ponctuer ses paroles.

Arthur secoua la tête.

— C'est stupide de dire qu'il pleut *tout le temps*... insista-t-il.

Les sourcils du bonhomme s'arquèrent, outrés.

— *Stupide* ? En quoi est-ce stupide ? En quoi est-il stupide de dire qu'il pleut tout le temps s'il pleut en permanence ?

— Il n'a pas plu hier.

— À Darlington, si.

Arthur se tut, circonspect.

— Vous allez me demander où j'étais hier ? demanda l'homme.
Hein ?

— Non, dit Arthur.

— Mais j'imagine que vous pouvez deviner.

— Dites voir.

— Ça commence par un D.

— Pas possible.

— Et il y pleuvait comme vache qui pisse, je peux vous le dire.

— Vous allez quand même pas rester planté là, mon vieux », lança, rigolard, un inconnu en bleu de chauffe, en passant devant Arthur. « Z'êtes dans une zone de dépression. Le coin réservé à ce cher vieux « J'écoute-la-pluie-tomber-sur-moi ». Il y en a un dans tous les routiers sur l'autoroute entre ici et le soleil du Danemark. Si vous voulez un conseil, évitez-les. C'est c'qu'on fait tous. Alors, comment va, Rob ? Ça baigne toujours ? Ouaf ! Ouaf ! T'as pas oublié tes pneus pluie ? Ouaf ! Ouaf !

Puis l'homme fila raconter une blague sur Britt Ekland à l'occupant d'une table voisine.

— Voyez bien, pas un de ces salauds me prend au sérieux », dit Rob McKenna. Puis, se penchant tout en vrillant ses yeux dans ceux d'Arthur, il ajouta sombrement : « Mais ils savent bien, tous, que c'est vrai !

Arthur fronça les sourcils.

— Comme ma femme », siffla l'unique propriétaire et chauffeur de McKenna Transports Tous Temps. « Elle dit que c'est des balivernes, que je raconte n'importe quoi et que je me plains pour rien, oui mais, comme par hasard... » Il marqua une pause théâtrale et

ses yeux dardèrent un regard méchant. « Elle rentre toujours le linge dès que je téléphone pour la prévenir que j'arrive ! » Il brandit sa cuillère à café. « Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Ma foi...

— J'ai un livre, poursuivit-il. J'ai un livre. Un journal. Quinze ans que je le tiens. J'y note tous les endroits où je suis allé. Chaque jour. Avec le temps correspondant. Eh bien, gronda-t-il, il est partout uniformément é-pou-van-table. J'ai parcouru toute l'Angleterre, l'Écosse, le pays de Galles. J'ai sillonné tout le Continent, l'Italie, l'Allemagne, j'suis monté jusqu'au Danemark, j'ai été en Yougoslavie. Tout y est noté et consigné noir sur blanc. Même quand je suis allé rendre visite à mon frère, ajouta-t-il. À Seattle.

— Eh bien, dit Arthur en réussissant enfin à se lever, peut-être que vous auriez intérêt à le montrer à quelqu'un un de ces jours.

— Oh, mais j'y compte bien, dit Rob McKenna.

Et il tint parole.

Chapitre 17

Tristesse. Abattement. Encore et toujours. Il avait besoin d'un projet et il s'en donna un.

Retrouver le site de sa caverne.

Sur la Terre de la préhistoire, il avait vécu dans une caverne, pas une jolie caverne, non, une caverne minable, mais... Il n'y avait pas de mais. Elle était parfaitement minable et il l'avait toujours détestée. Mais il y avait vécu cinq années, ce qui en faisait malgré tout plus ou moins son logis, et tout homme aime garder la trace de ses logis successifs. Arthur Dent était ce genre d'homme, aussi se rendit-il à Exeter faire l'emplette d'un ordinateur.

Bien sûr, c'était ce qu'il voulait vraiment, un ordinateur. Mais il sentait qu'il devait se trouver un motif sérieux pour être à même de faire valoir un argument solide à ceux qui lui objecteraient que c'était juste un truc pour s'amuser. Et c'était cela, son motif sérieux. Localiser l'emplacement exact d'une caverne sur la Terre de la préhistoire. C'est ce qu'il expliqua au vendeur dans la boutique.

— Pourquoi ? s'enquit le vendeur dans la boutique.

C'était une question épineuse.

— D'accord, oubliez ça, dit le vendeur dans la boutique. Comment ?

— Eh bien, j'espérais justement que vous pourriez m'aider à résoudre cette question.

Le vendeur soupira et ses épaules s'affaissèrent.

— Avez-vous une quelconque expérience des ordinateurs ?

Arthur se demanda s'il devait mentionner Eddie, l'ordinateur de bord du *Cœur-en-Or*, qui aurait résolu la question en une seconde, ou Pensées Profondes ou encore – mais il jugea préférable de passer outre.

— Non, fit-il.

— Eh bien, voilà un après-midi qui promet, dit le vendeur dans la boutique, mais cela, il s'abstint de le dire tout haut.

Arthur acheta l'Apple malgré tout. Les jours ultérieurs, il acheta également quelques logiciels d'astronomie, calcula les mouvements stellaires, traça de petits diagrammes schématisés reproduisant les configurations d'étoiles dont il se souvenait quand il levait les yeux vers le ciel nocturne, sur le pas de sa caverne, et il s'échina dessus durant plusieurs semaines, repoussant avec entrain la conclusion qui, il le savait, ne manquerait pas d'apparaître, à savoir que l'ensemble de

ce projet était parfaitement ridicule.

Les vagues schémas dessinés de mémoire étaient futiles. Il ne savait même pas à quand au juste tout cela remontait, en dehors de l'estimation approximative donnée par Ford Prefect à l'époque – « dans les deux millions d'années » –, et surtout les connaissances mathématiques le dépassaient.

Il finit malgré tout par mettre au point une méthode capable au moins de produire un résultat. Il décida d'ignorer le fait qu'avec cette extraordinaire accumulation de règles empiriques, d'approximations grossières et de conjectures pifométriques, il aurait encore de la chance de tomber sur la bonne galaxie, poursuivit sans se démonter et parvint à un résultat.

Qu'il qualifierait d'exact. Qui pourrait le contredire ?

Or, il se trouve que, dans la myriade d'insondables possibilités du destin, il tomba précisément pile, même si bien sûr il ne devait jamais le savoir. Il se rendit simplement à Londres et frappa à la porte appropriée.

— Oh. Je pensais que vous deviez me téléphoner d'abord.

Arthur en resta bouche bée.

— Vous ne pourrez rester que quelques minutes, dit Fenchurch. J'allais sortir.

Chapitre 18

Un jour d'été à Islington, tout imprégné de la plainte lugubre des antiquaires en pleine restauration.

Comme Fenchurch ne pouvait se décommander pour l'après-midi, Arthur, parti flâner sur son petit nuage, visita toutes les boutiques d'Islington, des commerces évidemment de première nécessité, comme vous le confirmera volontiers toute personne qui a sans arrêt besoin de vieux outils de menuiserie, vieux casques de la guerre des Boers, vieilles nippes, vieux mobilier de bureau périmé ou vieux poisson taxidermisé.

Le soleil cognait sur les jardins en terrasse. Il cognait sur les architectes et les plombiers. Il cognait sur les avocats et les malandrins. Il cognait sur les pizzas. Il cognait sur les descriptifs d'agents immobiliers.

Il cognait sur Arthur lorsque celui-ci pénétra chez un marchand de meubles restaurés.

— C'est un bâtiment tout à fait intéressant, dit le propriétaire avec entrain. Il y a une cave avec un passage secret relié au pub voisin. Il a été creusé apparemment pour le Régent, afin qu'il puisse s'échapper si nécessaire.

— Vous voulez dire, au cas où quelqu'un le surprendrait à s'acheter des meubles en pin naturel, dit Arthur.

— Non, dit le propriétaire. Pas pour cette raison.

— Il faut que vous m'excusiez, dit Arthur. Je suis terriblement heureux.

— Je vois.

Planant toujours, il poursuivit sa promenade jusqu'à se retrouver devant les bureaux de Greenpeace. Il se souvint du contenu de son classeur « Trucs à faire - Urgent ! » qu'il n'avait pas rouvert dans l'intervalle. Il entra d'un pas décidé, le sourire radieux, et annonça qu'il venait donner son obole pour contribuer à libérer les dauphins.

— Très drôle, lui répondit-on, fichez le camp !

Ce n'était pas tout à fait la réaction qu'il avait escomptée, aussi fit-il une seconde tentative. Cette fois-ci, ses interlocuteurs se mirent franchement en colère, aussi laissa-t-il un peu d'argent malgré tout, avant de ressortir au grand soleil.

Juste après six heures, il retourna chez Fenchurch, dans son allée, une bouteille de Champagne à la main.

— Tenez ça, lui dit-elle en lui fourrant dans la main une corde

robuste avant de disparaître à l'intérieur, derrière les larges portes de bois blanc que fermait une barre de fer forgé noir d'où pendait un gros cadenas.

La maison était une ancienne écurie reconvertie, située dans une allée réservée à l'industrie légère derrière les ruines du Pavillon royal de l'Agriculture d'Islington. Outre ses grandes portes d'écurie, elle possédait une porte d'entrée tout à fait normale : panneaux lambrissés joliment vernis, heurtoir en forme de dauphin noir. Le seul détail bizarre de cette porte était son seuil, situé à trois mètres de haut, car elle ouvrait au premier étage et était sans doute utilisée à l'origine pour hisser le foin destiné aux chevaux affamés.

D'ailleurs, une vieille poulie saillait au-dessus de l'encadrement en brique et c'était autour d'elle que s'enroulait la corde qu'Arthur tenait présentement en main. À l'autre extrémité de la corde était suspendu un violoncelle.

La porte s'ouvrit au-dessus de sa tête.

— Parfait, dit Fenchurch. Tirez sur la corde, maintenez bien le violoncelle. Et hissez-le-moi.

Il tira sur la corde, il maintint le violoncelle.

— Je ne peux pas continuer à tirer, observa-t-il, sans devoir le lâcher.

Fenchurch se pencha.

— Je vais le maintenir. Vous, tirez sur la corde.

L'instrument monta jusqu'au niveau de la porte en oscillant doucement, et Fenchurch le manœuvra pour le faire rentrer.

— Montez vous aussi, lança-t-elle.

Arthur ramassa son sac de victuailles et entra par les portes d'écurie, tout excité.

La pièce du bas, qu'il avait entrevue auparavant, était sommairement aménagée et encombrée de tout un bric-à-brac. Une antique essoreuse en fer y trônait, une étonnante quantité de vieux évier s'empilait dans un coin. Il y avait également, Arthur le découvrit avec un bref sursaut d'inquiétude, un landau, mais il était très vieux et tout bêtement rempli de livres.

Le sol était constitué d'une vieille dalle en béton, maculée de taches et zébrée de craquelures saisissantes. Ce qui donnait la mesure de l'humeur d'Arthur lorsqu'il aborda l'escalier de bois aux marches branlantes situé dans l'angle du fond : même un sol de ciment taché et craquelé arrivait à lui procurer une émotion esthétique presque insupportable.

— Un architecte de mes amis n'arrête pas de me vanter les merveilles qu'il pourrait tirer de cette baraque », pépia Fenchurch alors que la tête d'Arthur émergeait à l'étage. « Il vient tout le temps la visiter, et reste planté là, à s'extasier et délirer sur l'espace, les

volumes, les objets, la composition et la superbe qualité de la lumière, puis il dit qu'il a besoin d'un crayon et disparaît ensuite pendant des semaines. Raison pour laquelle les merveilles promises ne se sont toujours pas concrétisées.

En fait, se dit Arthur après un coup d'œil circulaire, la pièce à l'étage était déjà raisonnablement magnifique. Elle était décorée avec simplicité, meublée d'un grand nombre de coussins ainsi que d'une installation stéréophonique dont les enceintes acoustiques auraient impressionné les bâtisseurs de Stonehenge.

Il y avait des fleurs qui étaient pâles et des tableaux qui étaient intéressants.

Il y avait une sorte de galerie en mezzanine sur laquelle était installé le lit, ainsi qu'une salle de bains dans laquelle, expliqua Fenchurch, on pouvait faire entrer un chat.

— Mais, ajouta-t-elle, à la condition expresse que ce soit un chat raisonnablement patient et qui n'ait pas peur de se faire quelques bleus sur la tête. Enfin voilà. Vous êtes là.

— Voui.

Ils se dévisagèrent durant un moment.

Le moment devint un long moment, qui soudain se transforma en très long moment, si long qu'on aurait eu du mal à dire d'où avait bien pu débarquer tout ce temps.

Pour Arthur, qui arrivait généralement à se sentir gêné pour peu qu'on le laisse tout seul devant une fabrique d'emmenthal suisse, ce moment fut celui d'une révélation perpétuelle. Il se sentait soudain comme un animal né en captivité qui découvre un beau matin la porte de sa cage grande ouverte et l'immensité rose et grise de la savane qui s'étend au loin jusqu'au soleil levant, tandis que tout autour naissent de nouveaux bruits.

Il se demanda quels étaient les nouveaux bruits tandis qu'il contemplait le visage ouvertement émerveillé de Fenchurch et ses yeux qui souriaient d'une surprise partagée.

Il n'avait pas réalisé que la vie vous parle avec une voix, une voix qui vous apporte les réponses aux questions que vous lui posez continuellement, une voix qu'il n'avait pas consciemment détectée ou déchiffrée jusqu'à maintenant où elle lui disait une chose qu'il n'avait jamais entendue et qui était « oui ».

Fenchurch finit par abaisser les yeux avec un imperceptible hochement de tête.

— Je sais, fit-elle. Il faudra que je m'en souviennne. Que vous êtes le genre de type qui n'est pas capable de tenir un simple bout de papier plus de deux minutes sans qu'il lui fasse gagner une tombola.

Elle se détourna.

— Sortons faire un tour, s'empressa-t-elle d'ajouter. À Hyde

Park. Je vais mettre quelque chose de moins présentable.

Elle était vêtue d'une robe noire plutôt sévère, pas particulièrement bien coupée, et qui ne lui allait pas vraiment.

— Je la mets exprès pour mon professeur de violoncelle, expliqua-t-elle. C'est un charmant vieux garçon, mais j'ai parfois l'impression que manier l'archet lui échauffe les sangs. Je redescends dans une minute.

Elle escalada d'un pas léger les marches d'accès à la mezzanine et lança de là-haut :

— Mettez la bouteille dans le frigo, pour tout à l'heure.

En glissant la bouteille de Champagne dans la porte du réfrigérateur, il remarqua que sa sœur jumelle l'y attendait déjà.

Il se dirigea vers la fenêtre et regarda dehors. Puis il se retourna et se mit à examiner la collection de disques. Venant du dessus, il entendit le froissement de la robe glissant par terre. Il se reprocha mentalement le genre d'individu qu'il faisait là, et se promit, avec la plus extrême fermeté, de garder, pour l'instant du moins, les yeux obstinément fixés sur les tranches des disques, d'en déchiffrer les titres, de hocher la tête en connaisseur, voire de compter les satanées pochettes s'il le fallait. Tout pour rester tête baissée.

Un projet qui bien sûr échoua de la manière la plus totale, abjecte et définitive.

Elle était en train de le fixer avec une telle intensité qu'elle parut à peine s'aviser qu'il avait les yeux levés sur elle. Puis elle secoua soudain la tête, passa la petite robe d'été et disparut rapidement dans la salle de bains.

Elle en émergea quelques instants plus tard, tout sourire, coiffée d'un chapeau de paille, et redescendit les marches avec une extraordinaire légèreté. Elle avait une curieuse sorte de démarche dansante. Elle s'aperçut qu'il l'avait remarquée et pencha légèrement la tête.

— Ça vous plaît ?

— Vous êtes sublime, répondit-il simplement, parce que c'était la pure vérité.

— Hmmm, dit-elle, comme s'il n'avait pas vraiment répondu à sa question.

Elle referma la porte d'accès au premier qui était restée ouverte, puis elle parcourut du regard la petite pièce pour vérifier qu'elle était dans un état propre à rester livrée à elle-même durant quelque temps. Les yeux d'Arthur suivaient les siens et, alors qu'il regardait de l'autre côté, elle sortit d'un tiroir un objet qu'elle glissa dans son sac en jute.

Arthur se retourna vers elle.

— Prête ?

— Est-ce que vous saviez, dit-elle avec un sourire un rien

perplexe, que j'ai quelque chose qui ne tourne pas rond ?

Sa franchise le prit de court.

— Ma foi, dit-il, j'avais bien entendu certaines vagues...

— Je me demande ce que vous savez de moi au juste. Si vous l'avez appris de la bouche de qui j'imagine, alors, ce n'est pas ça du tout. Russell affabule plus ou moins, parce qu'il est incapable d'admettre ce qu'il en est réellement.

Une brusque inquiétude assaillit Arthur.

— Alors, de quoi s'agit-il ? Pouvez-vous me le dire ?

— Vous en faites pas. Ça n'a rien de grave. Rien du tout. C'est simplement inhabituel. Très très inhabituel.

Elle lui effleura la main, puis se pencha et lui donna un baiser furtif.

— Ça m'intéressera beaucoup de savoir, poursuivit-elle, si vous aurez réussi à deviner de quoi il s'agit d'ici ce soir.

Arthur sentit que si quelqu'un lui avait tapé dessus à cet instant, il aurait carillonné, avec le même tintement profond et prolongé qu'émettait son bocal gris quand il le tapotait avec l'ongle du pouce.

Chapitre 19

Ford Prefect en avait marre d'être tout le temps réveillé par des bruits de fusillade.

Il se glissa hors de la couchette qu'il s'était ménagée dans une trappe de visite en démontant quelques-uns des appareillages les plus bruyants qui encombraient ses alentours avant de la capitonner avec des serviettes de bain. Il se laissa couler le long de l'échelle d'accès et partit errer, morose, dans les coursives.

Elles vous incitaient à la claustrophobie, étaient mal éclairées, et le peu de lumière qui y régnait vacillait et clignotait constamment à cause des brusques sautes de courant ici et là à bord, sautes de courant qui provoquaient d'intenses vibrations, des couinements et autres crisements.

Ce n'était pas ça, pourtant.

Il marqua un temps d'arrêt pour s'appuyer contre la paroi à l'instant où un objet analogue à une petite perceuse électrique argentée lui passait sous le nez dans la pénombre du corridor en émettant un grincement strident.

Ce n'était pas ça non plus.

Il franchit mollement une porte étanche et se retrouva dans une coursive plus large, quoique toujours aussi mal éclairée.

Le vaisseau tressauta. Cela s'était déjà produit pas mal de fois, mais cette embardée était plus violente. Un petit peloton de robots passa dans un fracas assourdissant.

Pas ça non plus, toutefois.

Une fumée âcre s'élevait paresseusement à l'une des extrémités du couloir, aussi prit-il la direction opposée.

Il passa devant une rangée d'écrans d'observation encastrés dans les parois derrière une plaque de plexiglas renforcée quoique salement rayée.

L'un d'eux montrait l'image de quelque horrible personnage reptilien, vert et écailleux, en train de hurler et tempêter au sujet du système de Vote par Procuration unique. Il était difficile de savoir s'il était pour ou contre mais son opinion était en tout cas clairement arrêtée. Ford baissa le son.

Mais ce n'était toujours pas ça.

Il passa devant un autre moniteur. Celui-ci diffusait une publicité pour un dentifrice quelconque dont l'utilisation avait apparemment la vertu de vous rendre plus libre. Le spot était

accompagné d'une effroyable musique tonitruante, mais ce n'était pas ça.

Il arriva à la hauteur d'un autre, beaucoup plus imposant, puisque c'était un large écran tridimensionnel montrant ce qui se passait à l'extérieur de la vaste coque argentée du vaisseau xaxisien.

Alors qu'il regardait, mille épouvantables croiseurs stellaires-robots Zirzla surarmés émergèrent de l'ombre noire d'une lune, découpés à contre-jour sur le disque aveuglant de l'étoile Xaxis tandis que le vaisseau déchargeait simultanément par tous ses orifices une méchante salve de forces hideusement incompréhensibles contre les agresseurs.

C'était ça.

Ford hocha la tête avec irritation et se massa les paupières. Il se laissa tomber sur la carcasse d'un robot gris terne qui avait manifestement brûlé peu de temps auparavant mais avait désormais assez refroidi pour qu'on puisse s'asseoir dessus.

Il bâilla et sortit de sa sacoche son exemplaire du *Guide du routard galactique*. Il activa l'écran et parcourut distraitemment quelques entrées de niveaux trois et quatre. Il cherchait quelque remède efficace à l'insomnie. Il trouva repos, qui était, admit-il, précisément ce dont il avait besoin. Il trouva également repos et récupération[1] et s'apprêtait à passer outre quand il eut soudain une meilleure idée. Il leva les yeux sur l'écran du moniteur. La bataille faisait rage avec une intensité qui croissait à chaque seconde et le fracas était terrifiant. Le vaisseau vibrait, hurlait et tressautait à chaque nouvelle salve d'énergie paralysante qu'il lançait ou recevait.

Ford reporta son attention sur le *Guide* et parcourut quelques sites possibles. Il rit soudain et se remit à fouiller dans sa sacoche.

Il en sortit un petit module de mémoire, épousseta les moutons et miettes de biscuit collés dessus puis l'inséra dans le logement ménagé à l'arrière du *Guide*.

Quand toute l'information qu'il estimait pertinente eut été transférée sur le module, il le déconnecta, le fit sauter négligemment dans la paume de sa main, puis remit le *Guide* dans sa sacoche et, avec un ricanement ironique, partit à la recherche des banques de données de l'ordinateur central de bord.

Chapitre 20

— Si le soleil s'abaisse à l'horizon les soirs d'été, en particulier dans les parcs, disait la voix avec conviction, c'est pour mieux mettre en valeur le tressautement des seins des filles. J'en suis absolument convaincu.

Arthur et Fenchurch gloussèrent en entendant cette remarque. Elle le serra un peu plus fort pendant quelques instants.

— Comme je suis convaincu », poursuivait le jeune rouquin frisé au long nez pointu qui pérorait depuis sa chaise longue installée au bord de la Serpentine, « que si l'on prenait la peine d'étudier à fond la question, on découvrirait qu'elle se déduit tout naturellement et avec une parfaite logique », insista-t-il en se tournant vers sa mince compagne brune, affalée dans la chaise longue voisine, visiblement abattue par le spectacle de ses points noirs, « de tout ce que Darwin a étudié. C'est certain. C'est indiscutable et..., ajouta-t-il, j'avoue que ça me plaît.

Il se tourna brusquement et loucha sur Fenchurch derrière ses lunettes. Arthur étreignit la jeune femme mais sentit qu'elle rigolait en silence.

— Encore un essai, dit-elle quand son fou rire eut cessé. Allez-y.

— D'accord, dit Arthur. Ton coude gauche. Il y a quelque chose qui cloche dans ton coude gauche.

— Encore faux, répondit-elle. Complètement faux. Tu gèles.

Le soleil d'été s'enfonçait derrière les arbres du parc, comme si... N'ayons pas peur des mots. Hyde Park est époustouflant. Tout y est époustouflant, hormis peut-être les détritrus du lundi matin. Même les canards sont époustouflants. Quiconque peut traverser Hyde Park un soir d'été sans se sentir ému doit sans doute le faire à bord d'une ambulance, la couverture remontée sur la tête.

C'est un parc dans lequel les gens font des trucs plus extraordinaires qu'ailleurs. Arthur et Fenchurch trouvèrent ainsi un homme en slip qui faisait des exercices à la cornemuse, tout seul sous un arbre. Le musicien s'arrêta pour chasser un couple d'Américains qui avaient tenté, timidement, de jeter quelques pièces dans la valise d'où il avait sorti son instrument.

— Non ! s'écria-t-il. Allez-vous-en ! Je répète, c'est tout !

Il se remit résolument à gonfler son outre, mais même le bruit que cela faisait ne parvint pas à entacher leur humeur.

Arthur passa les bras autour des épaules de la jeune fille, puis il

les fit lentement descendre.

— Je ne pense pas que ça puisse être tes fesses, observa-t-il au bout de quelques secondes, il me semble que rien ne cloche de ce côté-là.

— Tout à fait, approuva-t-elle, il n'y a absolument rien qui cloche du côté de mes fesses.

Ils échangèrent un baiser si long que le joueur de cornemuse finit par s'éloigner pour continuer à s'exercer de l'autre côté de l'arbre.

— Je vais te raconter une histoire, dit Arthur.

— Bien.

Ils trouvèrent un carré d'herbe relativement libre de couples littéralement empilés, et s'assirent pour contempler les canards époustouflants et les ondulations du soleil couchant sur l'eau qui coulait sous les canards époustouflants.

— Une histoire, dit Fenchurch en serrant contre son corps le bras d'Arthur.

— Qui te donnera un aperçu du genre de choses qui m'arrivent. Elle est parfaitement véridique.

— Tu sais, parfois les gens racontent des histoires qui sont censées être arrivées au meilleur ami du cousin de leur femme mais qui ont sans doute été en bonne partie inventées en cours de route.

— Eh bien, mon histoire est une histoire de ce genre, sauf qu'elle est réellement arrivée, et la raison pour laquelle je sais qu'elle est réellement arrivée, c'est que la personne à qui elle est réellement arrivée, c'est moi.

— Comme pour le billet de tombola.

Arthur rit.

— Tout juste. J'avais un train à prendre, poursuivit-il. J'arrivais à la gare...

Fenchurch l'interrompit.

— Est-ce que je t'ai déjà raconté ce qui est arrivé à mes parents dans une gare ?

— Oui, tu me l'as raconté.

— C'était juste pour vérifier.

Arthur jeta un coup d'œil à son bracelet-montre.

— Je suppose qu'on pourrait envisager de rentrer.

— Non, raconte-moi d'abord ton histoire, protesta Fenchurch avec insistance. Tu es arrivé à la gare.

— J'avais une vingtaine de minutes d'avance. Je m'étais gouré sur l'horaire de mon train. Je suppose qu'il est au moins également possible, ajouta-t-il après un instant de réflexion, que ce soit British Rail qui se soit gouré sur l'horaire du train. Ça ne m'était encore jamais arrivé.

— Continue, rit Fenchurch.

— Alors, j'achète un journal pour faire les mots croisés, puis je vais au buffet me prendre un café.

— Tu fais les mots croisés ?

— Oui.

— Lesquels ?

— Ceux du *Guardian*, en général.

— Je les trouve trop intellos. Je préfère ceux du *Times*. Et tu les as terminés ?

— Quoi donc ?

— Les mots croisés du *Guardian* ?

— Arrête, je n'ai pas encore trouvé le temps d'y jeter un œil. J'en suis encore à essayer de me payer mon café.

— Bon, très bien. Tu te payes ton café.

— D'accord. Et j'en profite pour me payer quelques biscuits.

— Quelle marque ?

— Rich Tea.

— Bon choix.

— Oui, j'aime bien. Chargé de tous ces nouveaux trésors, je vais réinstaller à une table. Et ne me demande pas à quoi elle ressemblait parce que tout cela remonte à un certain temps et que je ne m'en souviens plus. Elle était sans doute ronde.

— D'accord.

— Bon, alors laisse-moi te donner l'idée générale. Je suis assis à la table. À ma gauche, le journal. À ma droite, la tasse de café. Au milieu de la table, le paquet de biscuits.

— Je le vois parfaitement.

— Ce que tu ne vois pas, dit Arthur, parce que je ne l'ai pas encore mentionné, c'est le type déjà installé à la table. Il est assis en face de moi.

— À quoi il ressemble ?

— À un type parfaitement ordinaire. Mallette. Complet d'homme d'affaires. Bref, apparemment pas le genre de type enclin à faire des trucs bizarres.

— Ah, je vois tout à fait. Et qu'a-t-il fait ?

— Il a fait ceci : il s'est penché, a tendu la main par-dessus la table, a saisi le paquet de biscuits, l'a déchiré, en a pris un et...

— Et quoi ?

— ... et l'a mangé.

— *Quoi ?*

— Il l'a mangé.

Fenchurch le contempla, ahurie.

— Dieu du ciel, et qu'as-tu fait ?

— Eh bien, vu les circonstances, j'ai fait ce que tout Britannique digne de ce nom aurait fait à ma place. Je me suis senti poussé à...

l'ignorer.

— *Quoi ? Mais pourquoi ?*

— Eh bien, ce n'est pas le genre de comportement auquel on nous forme, n'est-ce pas ? J'ai eu beau me triturer les méninges, j'ai découvert qu'il n'y avait rien dans mon éducation, mon expérience ou même mes instincts primitifs qui puisse me dicter comment réagir devant un individu, tranquillement assis en face de moi et qui, sans vergogne, vient simplement de me piquer un de mes biscuits.

— Eh bien, tu aurais pu... je ne sais pas moi... je dois avouer que moi non plus, je ne suis pas sûre de ce que j'aurais fait. Alors, que s'est-il passé ?

— J'ai vrillé furieusement mon regard sur la grille de mots croisés. Incapable de trouver une seule définition, j'ai bu une gorgée de café, mais il était trop chaud, j'étais donc acculé. Alors, n'écoutant que mon courage, j'ai pris un biscuit, en essayant de toutes mes forces de ne pas remarquer que le paquet était déjà mystérieusement ouvert...

— Mais tu as riposté, tout de même. Réagi avec fermeté.

— À ma façon, oui. J'ai mangé le biscuit. Je l'ai mangé de manière parfaitement visible et délibérée, afin qu'il n'ait aucun doute sur ce que je faisais. Moi, quand je mange un biscuit, ajouta Arthur, il le reste. Mangé.

— Alors, qu'a-t-il fait ?

— Il en a pris un autre. Véridique, insista Arthur, c'est exactement ce qui s'est passé. Il a pris un autre biscuit et il l'a mangé. Clair comme le jour. Aussi sûr que nous sommes assis là tous les deux.

Fenchurch gigota, mal à l'aise.

Arthur poursuivit :

— Et le problème, c'est que n'ayant rien dit la toute première fois, je me trouvais, quelque part, encore plus coincé pour aborder le sujet la seconde. Que veux-tu dire ? « Excusez-moi, mais je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer, euh... » Ça ne marche pas. Non, je l'ai donc ignoré avec, si c'était possible, encore plus de vigueur qu'auparavant.

— Doux Jésus !

— J'ai contemplé de nouveau les mots croisés, toujours sans parvenir à remplir la moindre case alors, n'écoutant que mon courage, j'ai décidé de faire comme Hamlet.

— C'est-à-dire ?

— J'ai décidé de crâner. J'ai pris un second biscuit. Et durant un instant nos regards se sont croisés.

— Comme ceci ?

— Oui, enfin, non, pas tout à fait comme ça. Mais ils se sont croisés. Rien qu'un instant. Puis nous avons l'un et l'autre détourné les

yeux. Mais je peux te garantir qu'il y avait de l'électricité dans l'air. Et même, ajouta Arthur, une certaine tension qui montait autour de la table. À ce moment-là.

— J'imagine.

— On a fini tout le paquet comme ça. Lui, moi, lui, moi...

— *Tout* le paquet ?

— Enfin, ce n'était jamais que huit biscuits, mais sur le coup, ça m'a paru une éternité pâtissière. Même des gladiateurs n'ont pas dû connaître pire.

— Des gladiateurs, remarqua Fenchurch, auraient dû subir l'épreuve en plein soleil. Encore plus éprouvant physiquement.

— Certes. Bon. Quand le paquet vide n'a plus été qu'une carcasse inerte gisant entre nous, l'homme s'est levé enfin, son forfait accompli, et il est parti. J'ai poussé un soupir de soulagement, tu penses bien. Coup de bol, mon train était annoncé d'ici quelques minutes. J'ai donc fini mon café, me suis levé, j'ai pris le journal et sous le journal...

— Oui ?

— Il y avait *mes* biscuits.

— Hein ? dit Fenchurch. *Quoi ?*

— Véridique.

— Non !

Elle s'étrangla et se renversa dans l'herbe, prise de fou rire.

Elle se rassit.

— T'es complètement givré, s'esclaffa-t-elle. T'es vraiment un idiot presque fini.

Elle le poussa en arrière, roula sur lui, l'embrassa, roula de nouveau sur le dos. Il fut surpris par sa légèreté.

— À ton tour de me raconter une histoire.

— Je croyais, fit-elle en prenant une voix rauque et voilée, que tu étais très pressé de rentrer.

— Rien ne presse, dit Arthur d'un ton dégagé. Je veux que tu me racontes une histoire.

Elle contempla le lac en réfléchissant à la question.

— D'accord, dit-elle enfin, mais une courte. Et pas aussi drôle que la tienne, enfin... tant pis.

Elle baissa les yeux. Arthur sentit venir un de ces moments particuliers : l'air parut s'immobiliser alentour, aux aguets. Arthur aurait bien voulu voir l'air circuler, qu'il s'occupe un peu de ses oignons.

— Quand j'étais petite, dit Fenchurch. Ce genre d'histoire commence toujours ainsi, n'est-ce pas ? « Quand j'étais petite... » Enfin, bon. C'est le passage où la fille dit soudain : « Quand j'étais petite » et commence à se décharger du fardeau qu'elle a sur le cœur.

Alors voilà, on y est. Donc, quand j'étais petite, j'avais une gravure accrochée au pied de mon lit... Qu'est-ce que t'en dis, jusqu'ici ?

— Ça me botte. Je crois que ça se présente bien. T'as su rapidement centrer l'intérêt sur la chambre. On pourrait sans doute développer un peu autour de la gravure.

— C'était une de ces gravures que les enfants sont censés aimer, poursuivit-elle, mais on se trompe. De ces gravures pleines d'adorables petits animaux en train de faire des trucs adorables. Tu vois ?

— Très bien. J'y ai eu droit moi aussi. L'horreur. Des lapins en redingote.

— Exactement. En fait, ces lapins étaient sur un radeau, en compagnie d'un assortiment varié de rats et de chouettes. Il y avait peut-être même un renne.

— Sur le radeau.

— Sur le radeau. Et un garçon était assis sur le radeau.

— Avec les lapins en redingote, les chouettes et le renne ?

— Tout juste. Un garçon du genre joyeux romanichel bariolé.

— Beuark.

— La gravure me turlupinait, je dois dire. Il y avait une otarie qui nageait devant le radeau, et je me réveillais souvent la nuit, tracassée par cette malheureuse otarie obligée de tirer le radeau, avec toutes ces affreuses bestioles qui n'avaient rien à faire dessus. L'otarie avait une queue si mince que je me disais que ça devait lui faire mal de tirer comme ça. Ça me tracassait. Enfin, rien de dramatique, juste une vague gêne, mais tout le temps.

— Et puis un jour – souviens-toi que j'avais eu cette gravure sous les yeux des années durant – j'ai soudain remarqué que le radeau avait une voile. Je ne l'avais jamais vue. En fait, l'otarie était très contente, elle accompagnait tranquillement le radeau à la nage.

Elle haussa les épaules.

— Elle est bonne, mon histoire ?

— La chute est un peu faible. Ça laisse l'auditoire s'écrier : « Bon, d'accord, mais après ? » C'était pas mal jusqu'ici, mais il faudrait une pointe finale avant le générique de fin.

Fenchurch rigola en se tenant les jambes.

— C'était simplement une telle révélation, des années d'inquiétude sourde, presque inconsciente qui s'envolent brusquement, comme un poids qu'on vous retire d'un coup, comme du noir et blanc qui devient de la couleur, comme une branche desséchée qu'on arrose soudain. Ce brusque changement de perspective qui vous dit : « Oubliez vos soucis, le monde est bon et parfait. La vie est en fait très facile. » Tu crois probablement que je pense ça parce que je vais te dire que je me sens comme ça cet après-midi, ou quelque chose dans ce genre, pas vrai ?

— Ma foi, je..., commença Arthur, soudain ébranlé dans ses convictions.

— Eh bien, tu as raison, c'est tout à fait ça. C'est exactement ce que j'ai ressenti. Mais tu vois, je l'avais déjà ressenti auparavant, encore plus fort, même. Incroyablement plus fort. J'ai bien peur de m'y entendre, dit-elle en regardant au loin, question révélations inattendues...

Arthur était aux anges, presque sans voix, aussi jugea-t-il plus sage, pour l'heure, de ne pas ouvrir la bouche.

— C'était vraiment bizarre, très bizarre, dit-elle, du même ton qu'aurait employé un Égyptien pour admettre que le comportement de la mer Rouge, sous la baguette de Moïse, avait un petit quelque chose d'étrange.

— Vraiment très bizarre, répéta-t-elle, car depuis plusieurs jours j'éprouvais un étrange sentiment de plénitude, comme si j'étais sur le point d'accoucher. Non, ce n'était pas comme ça, en fait, mais plutôt comme si j'étais progressivement connectée à quelque chose, par étapes. Non, pas même ça ; c'était comme si l'ensemble de la Terre, à travers moi, s'apprêtait à...

— Est-ce que le chiffre quarante-deux t'évoque quoi que ce soit ? demanda doucement Arthur.

— Quoi ? Non, qu'est-ce que tu racontes ?

— Juste une idée, murmura Arthur.

— Arthur, je parle sérieusement, tout ceci est bel et bien réel à mes yeux, ce n'est pas une plaisanterie.

— Mais moi aussi, je parlais sérieusement, rétorqua Arthur. C'est du sérieux de l'Univers que je ne suis plus tout à fait certain.

— Qu'entends-tu par là ?

— Raconte-moi plutôt le reste de ton histoire. T'inquiète pas si elle paraît étrange. Crois-moi, tu parles à quelqu'un qui a vu pas mal de trucs étranges. Et je ne parle pas que de mon histoire de biscuits.

Elle hocha la tête et parut le croire. Brusquement, elle lui agrippa le bras.

— C'était tellement *simple*, reprit-elle. Si merveilleusement, si extraordinairement simple, quand ça s'est produit.

— Quoi au juste ? demanda Arthur d'une voix calme.

— Arthur, tu vois, c'est justement ce que je ne sais plus. Et cette perte est insupportable. Si j'essaie d'y repenser, tout devient fragmentaire, haché, et si vraiment j'insiste, j'arrive à remonter jusqu'à la tasse de thé, et ensuite, c'est le noir absolu.

— Quoi ?

— Eh bien, comme dans ton histoire, expliqua-t-elle, la partie la plus intéressante s'est produite dans un café. J'y étais installée, devant une tasse de thé. C'était après plusieurs jours de ce sentiment de

plénitude, cette impression de se connecter progressivement. Je crois que je commençais à planer gentiment. Il y avait des travaux sur le chantier de construction en face du café, je les observais par la vitrine, par-dessus le rebord de ma tasse ; j'ai toujours trouvé que c'était la façon la plus agréable de regarder les gens travailler. Et puis soudain, il était là dans mon esprit, ce message jailli de nulle part. Et il était si simple. Il rendait tout tellement évident. Je me suis redressée sur mon siège et j'ai pensé : « Oh, eh bien alors, c'est parfait. » J'étais tellement stupéfaite que j'ai failli laisser tomber ma tasse de thé. En fait, je crois bien que je l'ai laissée tomber. Oui, ajouta-t-elle, pensive, j'en suis certaine. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— C'était parfait jusqu'au moment de la tasse de thé.

Elle secoua la tête, puis la secoua encore, comme pour s'éclaircir les idées, ce qui était précisément ce qu'elle essayait de faire.

— Eh bien, c'est exactement ça. Parfait jusqu'au moment de la tasse de thé. C'est à ce point précis qu'il m'a semblé littéralement que le monde explosait.

— Quoi... ?

— Je sais que ça paraît dingue, et tout le monde me répète que c'étaient des hallucinations, mais si c'étaient des hallucinations, alors j'ai des hallucinations sur grand écran 3D en Dolby stéréo 16 pistes, et je devrais probablement louer mes services aux spectateurs blasés par les requins trop voraces. C'était comme si le sol se déchirait littéralement sous mes pieds et alors... et alors...

Elle tapota doucement le gazon, comme pour se rassurer, puis parut se raviser avant de poursuivre.

— Et alors, je me suis réveillée à l'hôpital. Je suppose que je n'ai pas cessé d'y faire des séjours depuis. Et c'est ce qui explique ma nervosité instinctive à l'idée de découvrir soudain que tout va de nouveau être parfaitement normal.

Elle leva les yeux vers lui.

Arthur avait cessé pour de bon de s'inquiéter des bizarres anomalies entourant son retour sur sa planète natale, ou plutôt il les avait consignées dans cette partie de son esprit étiquetée : « Trucs à faire - Urgent. » « Voilà le monde, s'était-il dit. Voilà, pour allez savoir quelle raison, le monde tel qu'il est, et il est là pour le rester. Avec moi dessus. » Mais à présent il lui semblait qu'il s'était mis à onduler autour de lui, comme cette fameuse nuit, dans la voiture du frère de Fenchurch, quand celui-ci lui avait raconté son histoire idiote d'agent de la C.I.A. dans le château d'eau. L'ambassade de France s'était mise à onduler. Les arbres s'étaient mis à onduler. Le lac s'était mis à onduler mais ça, c'était parfaitement naturel et nullement inquiétant, vu qu'une oie grise venait de s'y poser. Les oies s'éclataient, parfaitement détendues, et n'avaient pas de réponses fondamentales

dont elles auraient aimé savoir à quelles questions elles correspondaient.

— En tout cas », reprit Fenchurch, d'une voix brusquement enjouée, un grand sourire dans les yeux, « il y a quelque chose qui cloche chez moi, et tu n'as toujours pas découvert quoi. On va rentrer.

Arthur secoua la tête.

— Qu'y a-t-il ?

Arthur avait secoué la tête, non pas pour désapprouver sa suggestion, qu'il estimait tout à fait excellente, l'une des meilleures du monde, mais parce qu'il essayait simplement depuis quelques minutes de se défaire de l'impression récurrente que juste à l'instant où il s'y attendrait le moins, l'Univers allait soudain jaillir de derrière une porte et lui faire coucou.

— J'essaie seulement de bien me clarifier les idées là-dessus, expliqua Arthur. Tu dis que tu as eu l'impression littéralement... que la Terre... explosait...

— Oui. Plus qu'une impression.

— Ce qui, comme l'affirme tout le monde, dit-il sur un ton hésitant, relève de l'hallucination ?

— Oui, mais c'est ridicule, Arthur. Les gens croient qu'il suffit de dire « hallucinations » pour expliquer tout ce que l'on voudra, et qu'en définitive tout ce qu'on n'arrive pas à comprendre finira par se volatiliser. Mais ce n'est qu'un mot, qui n'explique rien du tout. Il n'explique pas, par exemple, pourquoi les dauphins ont disparu.

— Non, dit Arthur. Non, ajouta-t-il, songeur. Non, répéta-t-il, plus songeur encore. Quoi ? s'exclama-t-il enfin.

— Ça n'explique pas la disparition des dauphins.

— Non, effectivement, ça je vois bien. Mais de quels dauphins parles-tu ?

— Comment ça, de quels dauphins ? Je parle du moment où tous les dauphins ont disparu.

Elle posa la main sur le genou d'Arthur, ce qui l'aida à comprendre que le picotement qu'il sentait monter et descendre le long de son échine n'était pas dû à sa main lui caressant doucement le dos, mais devait plutôt relever de cet horrible frisson glacé qu'il ressentait si souvent lorsque des gens essayaient de lui expliquer des trucs.

— Les dauphins ?

— Voui.

— Tous les dauphins... ont disparu ?

— Voui.

— Les dauphins ? Tu es en train de me dire que les dauphins ont tous disparu ? Est-ce bien », ajouta Arthur, qui cherchait à être absolument clair sur ce point, « ce que tu es en train de me dire ?

— Arthur, mais où es-tu donc passé, pour l'amour du ciel ? Les dauphins ont tous disparu le jour même où je...

Elle fixait avec attention son regard ahuri.

— Quoi ?

— Plus de dauphins. Partis. Volatilisés. » Elle scruta son visage.
« Franchement, tu ne savais pas ?

À voir son air éberlué, il était clair que c'était le cas.

— Où sont-ils allés ? s'enquit-il.

— Nul ne le sait. C'est le sens même du mot « volatilisé ». Elle marqua un temps. « Enfin, il y a bien un type qui prétend tout savoir là-dessus, mais tout le monde dit qu'il vit en Californie et qu'il est fou. J'envisageais d'aller le voir parce que c'est apparemment la seule piste qui se rattache à ce qui m'est arrivé.

Elle haussa les épaules, puis le regarda longuement, tranquillement. Elle posa la main sur sa joue.

— J'aimerais vraiment savoir où tu es allé, lui dit-elle. Je crois que tu as vécu, toi aussi, quelque chose de terrible. Et que c'est pour cela qu'on s'est reconnus.

Elle contempla le parc, désormais livré aux griffes de la nuit.

— Eh bien, reprit-elle, maintenant tu as trouvé quelqu'un à qui te confier.

Arthur laissa échapper un soupir long comme un jour sans pain.

— C'est une très très longue histoire.

Fenchurch s'appuya contre lui et rapprocha son sac de toile.

— Est-ce que cela a un rapport quelconque avec ceci ? dit-elle.

L'objet qu'elle sortit de son sac était usé et fatigué, car on l'avait jeté dans une rivière préhistorique, il avait cuit sous le soleil qui rougeoie au-dessus des déserts de Kakrafoon, il avait été à demi enseveli dans les sables marbrés qui bordent les océans aux vapeurs entêtantes de Santruginus V, il avait gelé sur les glaciers de la lune de Jaglan Beta, servi de siège, volé contre des parois d'astronefs, reçu des coups de pied, des éraflures et toutes sortes de sévices, et comme ses concepteurs avaient pensé que c'était précisément le genre de choses susceptibles de lui arriver, ils avaient eu la bonne idée de le protéger par un robuste étui de plastique sur lequel était inscrit, en larges lettres amicales, la mention :

pas de panique !

— Où as-tu trouvé ça ? dit Arthur, ébahi, en le lui arrachant des mains.

— Ah, fit-elle, je pensais bien que ça t'appartenait. Dans la voiture de Russell, l'autre nuit. Il t'avait échappé. Tu en as visité beaucoup, de ces endroits ?

Arthur sortit le *Guide du routard galactique* de son étui. Il ressemblait à un petit ordinateur portatif, mince et flexible. Il tapa sur

quelques touches et un texte illumina l'écran.

— Quelques-uns, répondit-il.

— Est-ce qu'on peut y aller ?

— Quoi ? Non », dit un peu trop sèchement Arthur avant de se raviser, mais avec prudence. « Tu as envie d'y aller ? demanda-t-il, espérant une réponse négative.

C'était de sa part faire montre d'une grande générosité que de ne pas dire : « Tu as quand même pas envie d'y aller, non ? » qui appelle justement ce genre de réponse.

— Oui ! fit-elle. J'ai envie de savoir quel était le message que j'ai perdu, et d'où il provenait. Parce que », poursuivit-elle en se relevant pour contempler l'obscurité qui envahissait le parc, « je ne crois pas qu'il soit venu d'ici.

Puis elle ajouta, en même temps qu'elle glissait son bras autour de la taille d'Arthur :

— Je ne suis même pas sûre de savoir où localiser *ici*.

Chapitre 21

Le *Guide du routard galactique* est, comme on l'a souvent déjà remarqué, et à juste titre, un objet pour le moins étonnant. C'est, pour l'essentiel, comme le laisse entendre son titre, un guide. Le problème est – ou plutôt l'un des problèmes, car il y en a beaucoup, dont une proportion non négligeable encombre continuellement les juridictions civiles, commerciales et criminelles dans tous les secteurs de la Galaxie, et notamment, là où c'est possible, les plus corrompues – le problème, donc, est le suivant.

La phrase précédente se tient. Là n'est pas le problème.

Non, le problème est le suivant :

Le changement.

Relisez-la de bout en bout et vous saisirez.

La Galaxie est un endroit où les choses changent vite. Il faut dire qu'elle contient tellement de trucs, dont chacun est en perpétuelle évolution, en train de changer continuellement. Vous pourriez croire que c'est là un vrai cauchemar pour tout éditeur consciencieux et scrupuleux, s'efforçant avec diligence de tenir à jour cet ouvrage électronique complexe et fort détaillé, afin de le maintenir au niveau des multiples changements de conditions et de situations que génère la Galaxie à chaque minute de chaque heure de chaque jour, et vous vous tromperiez. Votre erreur tiendrait à votre incapacité à saisir que l'éditeur, comme tous les éditeurs qu'a eus le *Guide*, n'a pas une notion bien précise du sens que peuvent recouvrir les mots « scrupuleux », « consciencieux » ou « diligence » et qu'il a tendance à noyer ses cauchemars à l'aide d'un verre et d'une paille.

Les articles sont généralement mis à jour par Sub-Etha Réseau s'ils en valent vraiment la peine.

Prenons, par exemple, le cas de Brequinda, dans les Fosses d'Avalars, réputé, dans tous les mythes, légendes et mini-séries tri-Dévisées redoutablement ennuyeuses, pour abriter l'ancre du magique et magnifique Dragon Fuolornisien de Feu.

Dans l'Antiquité, avant l'avènement du Sorth Ezymé d'Hyatman, au temps où Fragilis chantait encore et où Saxaquine de Quenelux tenait les rênes du pouvoir, quand l'air était doux et les nuits embaumées, mais que toute la population réussissait, allez savoir comment, à rester – c'est ce qu'elle prétendait en tout cas, bien que réussir à penser qu'on puisse être le moins du monde susceptible de croire des assertions aussi ridicules, avec cet air si doux, ces nuits si

embaumées et tout le toutim, relève du plus épais mystère – à rester, donc, vierge, il était impossible de balancer une brique sur Brequinda des Fosses d'Avalars sans toucher au moins une bonne demi-douzaine de Dragons Fuolornisiens de Feu.

Savoir si on avait envie de faire une chose pareille était une autre paire de manches.

Non que les Dragons Fuolornisiens de Feu ne fussent une espèce fondamentalement paisible, car ils l'étaient. Ils adoraient la paix, il n'y avait pas que ça qu'ils adoraient et cette adoration tous azimuts était en soi un problème : il arrive souvent qu'on blesse celui qu'on aime, surtout quand l'un des deux partenaires est un Dragon Fuolornisien de Feu avec une haleine genre propulseur de navette et des dents genre palissade de parc. Un autre problème était qu'une fois lancés ils avaient souvent tendance à blesser également les élus des autres. Ajoutez à cela le nombre, même relativement réduit, de cinglés qui se promenaient effectivement dans le coin en balançant des briques, et vous finissez par obtenir une quantité non négligeable d'individus sérieusement blessés par des dragons sur Brequinda des Fosses d'Avalars.

Mais cela les gênait-il ? Pas le moins du monde.

Les entendait-on gémir sur leur destin ? En aucune manière.

Les Dragons Fuolornisiens de Feu étaient révéérés sur tout le territoire de Brequinda des Fosses d'Avalars pour leur sauvage beauté, leurs manières nobles et leur habitude de mordre les gens qui ne les révéraient pas.

Et pourquoi cela, me direz-vous ?

Pour une bonne et simple raison :

Le sexe.

Il y a, pour quelque insondable motif, quelque chose de presque intolérablement sexuel dans le spectacle de monstrueux dragons magiques et cracheurs de feu planant en rase-mottes dans le ciel par les nuits de pleine lune, nuits déjà passablement dangereuses question douceur embaumée.

Pourquoi devait-il en être ainsi, l'indécrottablement romanesque population de Brequinda des Fosses d'Avalars aurait été bien en peine de vous le dire, et personne n'aurait seulement pris la peine de discuter de la question, une fois l'effet lancé, car dès qu'une demi-douzaine de Dragons Fuolornisiens de Feu aux ailes soyeuses et au corps tanné apparaissaient à l'horizon vespéral, la moitié de la population de Brequinda détalait dans les bois avec l'autre moitié, bien décidée à se payer une nuit d'ivresse haletante pour émerger aux premiers rayons de l'aube, tout sourire et tout heureuse, mais en persistant à proclamer, détail charmant, qu'elle avait su préserver sa virginité, même s'il s'agissait en l'occurrence d'une virginité un rien

rougissante et collante.

C'est affaire de phéromones, conclurent certains chercheurs.

C'est affaire d'ondes sonores, prétendirent d'autres.

Toujours est-il que l'endroit était en permanence bondé de chercheurs affairés à creuser la question et prenant tout leur temps pour ce faire.

Personne ne s'étonnera d'apprendre que la description graphiquement affriolante donnée par le *Guide* de l'état général des affaires sur cette planète se soit révélée incroyablement populaire auprès des routards qui suivent ses conseils, de sorte qu'elle n'a jamais été retirée des dernières éditions, et qu'il revient aux voyageurs contemporains de découvrir par eux-mêmes que la Brequinda moderne, capitale de l'État-Cité d'Avalars n'est plus aujourd'hui que béton, boîtes à strip-tease et bars à Dragon-Burgers.

Chapitre 22

La nuit à Islington était douce et parfumée.

Il n'y avait, bien entendu, pas le moindre Dragon Fuolornisien de Feu visible dans l'allée, mais si quelques spécimens étaient, par le plus grand des hasards, venus s'y hasarder, ils auraient aussi bien pu filer discrètement se chercher une pizza en face, car leur présence n'était pas vraiment indispensable.

Une urgence se serait-elle déclarée alors qu'ils en étaient encore au milieu de leur Spéciale-américaine épicée avec supplément d'anchois, ils auraient toujours pu envoyer un message pour conseiller de mettre un disque des Dire Straits, groupe dont on sait aujourd'hui qu'il a en gros le même effet.

— Non, dit Fenchurch, pas encore.

Arthur mit un disque des Dire Straits. Fenchurch entrouvrit la porte d'entrée de l'étage pour laisser un peu plus entrer l'air nocturne doux et embaumé. Ils étaient assis tous les deux sur l'un des nombreux coussins, tout près de la bouteille de Champagne débouchée.

— Non, dit Fenchurch, pas avant que tu n'aies trouvé ce qui cloche chez moi, quelle partie. Mais je suppose, ajouta-t-elle très très très calmement, qu'on ferait aussi bien de commencer par l'endroit où se trouve ta main en ce moment.

— Bon, alors vers le haut ou vers le bas ? demanda Arthur.

— Vers le bas, dit Fenchurch. Pour une fois.

Il déplaça la main.

— Vers le bas, précisa-t-elle, ce serait plutôt dans l'autre sens.

— Oh, pardon.

Mark Knopfler a le don extraordinaire de faire sonner une Stratocaster Schecter Custom comme un chœur d'anges en goguette un samedi soir, vannés au sortir d'une rude semaine de bonté et qui ne cracheraient pas sur une bonne pinte de bière – ce qui n'est pas strictement pertinent pour l'heure, puisque le disque n'était pas encore arrivé à ce passage, mais il se passera bien d'autres choses le moment venu, et par ailleurs le chroniqueur n'a pas l'intention de rester planté là avec une liste des titres et un chronomètre, aussi semble-t-il préférable de mentionner ce détail dès à présent, tant que les choses évoluent encore tranquillement.

— Bien, dit Arthur, nous voici donc arrivés à ton genou. Il y a quelque chose qui cloche terriblement, tragiquement, au niveau de ton genou gauche.

- Mon genou gauche, dit Fenchurch, va parfaitement bien.
- Admettons.
- Est-ce que tu savais que...
- Quoi ?
- Hmmm, pas grave, je vois bien que oui. Non, continue...
- Donc, ça doit avoir un rapport avec tes pieds...

Elle sourit dans la pénombre et gigota très évasivement des épaules sur les coussins. Puisqu'il y a des coussins dans l'Univers, sur Squornshellous Beta, pour être exact, non loin des marais où s'ébattent les matelas, qui apprécient fort qu'on leur gigote dessus, tout particulièrement lorsque c'est fait de manière évasive, à cause du mouvement syncopé des épaules, il est bien dommage qu'aucun d'eux n'ait été là. Mais enfin, c'est la vie.

Arthur cala dans son giron le pied gauche de Fenchurch et l'examina très attentivement. Tout un tas de trucs en rapport avec la façon qu'avait sa robe de tomber sur ses jambes tendaient à l'empêcher d'avoir des pensées tout à fait claires une fois parvenu à ce point.

— Je dois admettre, reconnut-il, que je ne sais vraiment pas ce que je cherche.

— Tu le sauras quand tu l'auras trouvé, dit-elle. Si, c'est vrai. » Sa voix s'étrangla légèrement. « Ce n'est pas celui-là.

De plus en plus intrigué, Arthur reposa par terre son pied gauche et la contourna pour saisir le droit. Elle s'avança, l'entoura de ses bras et l'embrassa, parce que le disque était arrivé au fameux passage qui... enfin, si vous le connaissiez, vous sauriez qu'il est impossible de faire autrement.

Puis elle lui abandonna son pied droit.

Il le caressa, fit courir ses doigts autour de la cheville, sous les orteils, le long de la plante, sans y trouver quoi que ce soit d'anormal.

Elle le regarda faire avec un grand amusement, rit et secoua la tête.

— Non, ne t'arrête pas, mais ce n'est pas non plus celui-là.

Arthur s'immobilisa et regarda, le front plissé, l'autre pied qu'il avait reposé au sol.

— Ne t'arrête pas.

Il caressa son pied droit, fit courir ses doigts autour de la cheville, sous les orteils, le long de la plante et dit :

— Tu veux dire que ça se passerait plutôt du côté de la jambe que je tiens en ce moment... ?

Elle réitéra un de ces haussements d'épaules qui auraient illuminé de joie la vie d'un pauvre coussin de Squornshellous Beta.

Arthur fronça les sourcils.

— Soulève-moi dans tes bras, dit-elle tranquillement.

Il reposa par terre son pied droit et se leva. Elle fit de même. Il la souleva dans ses bras et ils s'embrassèrent de nouveau. Cela se prolongea un petit moment, puis elle dit enfin :

— À présent, repose-moi.

Toujours aussi intrigué, il obéit.

— Eh bien ?

Elle le défiait presque du regard.

— Alors, qu'est-ce qui cloche avec mes pieds ?

Arthur ne saisissait toujours pas. Il s'assit par terre, puis se mit à quatre pattes pour examiner ses pieds *in situ*, en quelque sorte dans leur habitat normal. Alors qu'il avait quasiment le nez dessus, un détail bizarre le frappa. Il colla la tête par terre et regarda d'encore plus près. Il y eut une longue pause. Enfin, il se rassit, pesamment.

— Oui, je vois maintenant ce qui cloche avec tes pieds. Ils ne touchent pas le sol.

— Alors... alors, qu'est-ce que t'en penses... ?

Arthur leva rapidement les yeux et entrevit la profonde appréhension qui avait soudain assombri le regard de la jeune femme. Elle se mordillait la lèvre, elle tremblait.

— Qu'est-ce que..., bredouilla-t-elle. Est-ce que tu... ?

D'un brusque mouvement de tête, elle dissimula sous sa chevelure ses yeux soudain emplis de larmes de terreur.

Il se leva aussitôt, la prit dans ses bras, lui donna un simple baiser.

— Peut-être que tu peux faire la même chose que moi, dit-il et, s'avançant vers la porte du premier, il sortit droit dehors.

Le disque venait justement d'arriver au passage intéressant.

Chapitre 23

La bataille faisait rage autour de l'étoile Xaxis. Des centaines d'implacables vaisseaux Zirzla dotés d'un arsenal imposant avaient été écrabouillés et réduits en purée d'atomes par les forces dantesques que l'immense astronef d'argent xaxisien était en mesure de déployer.

Une fraction de la lune avait disparu au passage, pulvérisée par ces mêmes canons photoniques dont les faisceaux aveuglants déchiraient la trame même de l'espace.

Les vaisseaux Zirzla encore intacts étaient désormais, malgré leur arsenal imposant, totalement surclassés par la puissance de feu dévastatrice de leur adversaire xaxisien, et ils n'avaient plus d'autre ressource que de fuir se terrer derrière la lune en rapide désintégration, quand soudain le vaisseau xaxisien lancé à leur poursuite annonça qu'il avait besoin d'un peu de vacances et qu'il abandonnait le champ de bataille.

Ce ne fut, on s'en doute, que terreur et consternation redoublés pendant un certain temps, mais enfin il fallut s'y faire : l'adversaire avait disparu.

Grâce à la puissance stupéfiante dont il disposait, le vaisseau traversa de vastes arpents d'espace de configuration irrationnelle avec aisance et rapidité et surtout, surtout, dans un parfait silence.

Terré au fond de la couchette grasseuse et puante qu'il s'était ménagée dans l'ouverture d'une trappe de visite, Ford Prefect dormait au milieu de ses serviettes, toujours hanté par ses vieux rêves. À un moment de sa rêverie, il se retrouva à New York.

Dans son rêve, il marchait dans l'East Side, tard dans la nuit, longeant le fleuve qui était devenu si extraordinairement pollué que de nouvelles formes de vie en émergeaient spontanément, exigeant aussitôt protection sociale et droit de vote.

L'une de celles-ci, justement, était venue flotter à sa hauteur et le saluait. Ford lui rendit son salut.

La chose gagna la rive tant bien que mal, puis escalada pesamment la berge.

— Salut, fit-elle. Je viens tout juste d'être créée. Je suis totalement vierge dans cet Univers, dans tous les sens du terme. Y a-t-il des choses importantes dont vous pourriez m'entretenir ?

— Bof..., dit Ford, un rien déconcerté. Je peux toujours vous indiquer l'adresse de quelques bars, je suppose...

— Et l'amour, et le bonheur ? Je sens un profond besoin de

choses de cet ordre, dit la créature en brandissant ses tentacules. Pas de tuyau, de ce côté-là ?

— Vous pourrez trouver votre bonheur dans ce domaine du côté de la Septième Avenue.

Le ton de la créature se fit pressant.

— Mon instinct me dicte que j'ai besoin d'être belle. Le suis-je ?

— Z'êtes du genre droit au but, vous, pas vrai ?

— Inutile de tourner autour du pot. Le suis-je ?

La chose qui suintait et bavait à qui mieux mieux avait déjà copieusement maculé les alentours. Un pochard du coin s'approcha, intéressé.

— Voulez mon avis ? dit Ford. Non. Mais écoutez, ajouta-t-il après quelques secondes, la plupart des gens s'en sortent, faut pas croire. Z'avez d'autres copains dans votre genre là-dessous ?

— Comment voulez-vous que je le sache, dit la créature. Je vous l'ai dit : je débarque. La vie est quelque chose de tout neuf, pour moi. À quoi ça ressemble ?

C'était là une question dont Ford pouvait enfin débattre avec autorité.

— La vie, dit-il, est comme un pamplermousse.

— Euh, comment ça ?

— Eh bien, c'est une espèce de machin jaune orangé et granuleux à l'extérieur, mouillé et vaguement caoutchouteux à l'intérieur. Et surtout, plein de pépins. Ah oui, et y a des gens qui en prennent un demi au petit déjeuner.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre dans le coin à qui je pourrais m'adresser ?

— Je pense bien, dit Ford. Demandez voir à un agent de police.

Enfoncé dans sa couchette, Ford Prefect gigota et se retourna de l'autre côté. Ce n'était pas son rêve préféré parce qu'il n'y rencontrait pas Teraroplopla Eccentrica, la prostituée à trois seins d'Éroticon 6, qui tenait la vedette dans l'essentiel d'entre eux. Mais enfin c'était un rêve. Ça prouvait au moins qu'il dormait.

Chapitre 24

Par chance, il régnait un fort courant ascendant dans l'impasse, car Arthur n'avait plus pratiqué ce genre d'exercice depuis un sacré bail, en tout cas pas délibérément, or le pratiquer délibérément, c'est le meilleur moyen de ne jamais y arriver.

Il bascula vivement, manquant d'un rien de se fracasser la mâchoire contre le seuil de la porte avant de partir tourbillonner dans les airs, si soudainement stupéfié par l'incommensurable stupidité de son acte qu'il en avait complètement oublié la chute de l'histoire – se ramasser par terre – et y avait donc coupé.

Un coup habile, si l'on est capable de l'effectuer.

Le sol planait, menaçant, au-dessus de sa tête.

Il essaya de ne pas songer au sol, à cette masse incroyable qu'il représentait et à la violence du choc si jamais il se décidait à ne pas rester suspendu ainsi mais lui déboulait dessus à l'improviste. Il essaya au contraire de penser à des trucs agréables, de gentils makis, par exemple, ce qui était précisément la chose à faire, vu qu'à cet instant précis il était parfaitement incapable de se rappeler ce qu'était au juste un maki, si c'était un de ces bestiaux qui sillonnent en troupeaux majestueux les grandes plaines de je ne sais où, ou si c'étaient plutôt des espèces de gnous, bref, c'était un thème astucieux pour nourrir d'agréables réflexions sans banalement recourir à de vagues pensées de bien-être, toujours délicates à cerner, et ça lui accaparait convenablement l'esprit tandis que son corps essayait de se faire à la notion qu'il flottait dans le vide.

Un papier de chocolat Mars descendit l'impasse en voletant.

Après ce qui parut un instant de doute et d'indécision, il finit par laisser le vent l'amener, doucement, entre Arthur et le sol.

— Arthur...

Le sol pesait toujours, menaçant, au-dessus de sa tête, et Arthur jugea que le temps était probablement venu de faire quelque chose pour y remédier, par exemple d'en tomber un peu plus haut. Ce qu'il fit. Doucement. Très, très doucement.

Tandis qu'il tombait, doucement, tout doucement vers le haut, il ferma les yeux – avec précaution pour éviter les secousses.

L'impression engendrée par ses yeux qui se fermaient le parcourut de la tête aux pieds. Une fois qu'elle eut atteint ces derniers et que l'ensemble de son corps fut averti qu'il avait désormais les yeux fermés sans paniquer pour autant, il fit, doucement, très, très

doucement pivoter son corps dans un sens et son esprit dans l'autre.

C'était censé remettre le sol à sa place.

Il sentait désormais l'air s'écouler librement tout autour de lui, glissant avec une certaine allégresse, nullement gêné par sa présence ; alors doucement, très, très doucement, comme au sortir d'un profond, d'un lointain sommeil, il rouvrit les yeux.

Il avait déjà volé, bien entendu, il avait volé à de nombreuses reprises sur Krikket, jusqu'à ce que le babil des oiseaux finisse par le rendre fou, mais ici, c'était différent.

Car ici, il se trouvait sur son propre monde, et tout tranquillement, sans la moindre vague, hormis un léger tremblement qui pouvait avoir tout un tas de causes, il flottait dans les airs.

Trois ou quatre mètres plus bas, c'était l'asphalte, et quelques mètres sur sa droite, les réverbères jaunes d'Upper Street.

Par chance, l'impasse était plongée dans le noir car le fonctionnement du réverbère supposé l'éclairer la nuit était cadencé par une ingénieuse horloge qui l'allumait juste avant l'heure du déjeuner et le coupait à nouveau lorsque venait le crépuscule. Arthur se trouvait par conséquent bien à l'abri dans un sûr cocon de ténébreuse obscurité.

Doucement, très, très doucement, il leva la tête vers la silhouette de Fenchurch qui se tenait immobile, ahurie et le souffle coupé, dans l'encadrement de la porte à l'étage.

Son visage n'était qu'à quelques centimètres du sien.

— J'allais te demander, fit-elle d'une voix légèrement tremblante, ce que tu étais en train de faire. Et puis je me suis rendu compte que je le voyais très bien : tu étais en train de voler. Alors, reprit-elle après une légère pause songeuse, ça m'a paru une question un peu bête.

— Est-ce que tu sais le faire ? demanda Arthur.

— Non.

— Veux-tu essayer ?

Elle se mordilla les lèvres et secoua la tête, moins en signe de dénégation que de parfaite incrédulité. Elle tremblait comme une feuille.

Arthur insista :

— C'est d'une simplicité biblique, si tu ne sais pas comment t'y prendre. C'est le truc important : ne pas être du tout sûr de savoir comment on s'y prend.

Histoire de démontrer combien c'était facile, il plana jusqu'au bout de l'impasse, retomba vers le haut en effectuant une ressource tout à fait spectaculaire et redescendit vers elle en flottant comme un billet de banque ballotté par la brise.

— Demande-moi comment j'ai fait ça.

— Comment... t'as fait ça ?

— Aucune idée. Pas la moindre.

Elle secoua la tête, incrédule.

— Alors, comment est-ce que je peux... ?

Arthur se laissa couler un peu plus bas, puis il tendit la main.

— Je veux que tu essayes de poser le pied sur ma main. Rien qu'un pied.

— Quoi ?

— Essaie !

Nerveusement, hésitante, presque, se dit-elle, comme si elle essayait de poser le pied sur la main de quelqu'un qui flottait dans les airs devant elle, elle posa le pied sur sa main.

— L'autre, maintenant.

— Quoi ?

— Cesse de t'appuyer sur l'autre pied.

— Je ne peux pas.

— Essaie.

— Comme ça ?

— Comme ça.

Nerveusement, hésitante, presque, se dit-elle, comme si – elle cessa de se répéter ce qu'elle était en train de faire parce qu'elle avait le sentiment de ne pas avoir du tout envie de le savoir.

Elle essaya de toutes ses forces de concentrer son regard sur les fuites de la gouttière de l'entrepôt décrépit situé en face de chez elle, gouttière qui l'inquiétait depuis des semaines car il était manifeste qu'elle allait se décrocher d'un jour à l'autre et elle se demandait si l'on allait se décider à faire quelque chose ou si elle devait prévenir quelqu'un, de sorte qu'elle resta plusieurs secondes sans penser au fait qu'elle se tenait debout sur les mains de quelqu'un qui se tenait lui-même debout sur rien du tout.

— Maintenant, dit Arthur, cesse de t'appuyer sur ton pied gauche.

Elle songea que l'entrepôt appartenait à la fabrique de tapis qui avait ses bureaux au coin – et cessa de s'appuyer sur son pied gauche. Conclusion : c'était sans doute là qu'il fallait aller pour leur parler de la gouttière.

— Maintenant, dit Arthur, cesse de t'appuyer sur ton pied droit.

— Je ne peux pas.

— Essaie !

Elle n'avait pas encore eu l'occasion de voir la gouttière sous cet angle, et elle put constater qu'outre la boue et les détritiques qui l'obstruaient, il devait y avoir également un nid. En se penchant un peu et en cessant de s'appuyer sur le pied droit, elle pourrait sans doute mieux y voir.

Arthur découvrit avec inquiétude que, bas dans l'impasse, quelqu'un essayait de piquer le vélo de Fenchurch. Ce n'était vraiment pas le moment de se trouver impliqué dans une dispute ; tout ce qu'il souhaitait, c'était que le type opère calmement et s'abstienne de lever les yeux.

L'homme avait ce regard légèrement fuyant des types habitués à piquer les vélos dans les impasses et habitués aussi à ne pas découvrir leur propriétaire en lévitation à quelques décimètres au-dessus d'eux. Conforté par ces deux habitudes, il vaquait donc à ses affaires avec soin et concentration, et lorsqu'il découvrit que la bicyclette était, sans discussion aucune, attachée par des câbles en carbure de tungstène à une barre d'acier encastrée dans le béton, il entreprit tranquillement de voiler les deux jantes avant de poursuivre sa route.

Arthur laissa échapper un soupir longtemps retenu.

— Regarde un peu le joli bibelot que je t'ai trouvé, lui glissa Fenchurch au creux de l'oreille.

Chapitre 25

Tous les habitués des faits et gestes d'Arthur Dent ont eu un aperçu de son caractère et de ses habitudes, un ensemble qui, tout en constituant la vérité et, naturellement, rien que la vérité, est quand même bien loin de révéler l'entière vérité dans toute sa splendeur.

Et les raisons, évidentes, en sont le travail d'édition, de sélection, la nécessité de trouver un équilibre entre ce qui est intéressant et ce qui est pertinent, et de couper tout ce qui relève de circonstances fortuites et sans intérêt.

Ceci, par exemple :

« Arthur se coucha. Il gravit les marches, au nombre de quinze, ouvrit la porte, ôta ses souliers et ses chaussettes, ainsi que tout le reste de ses vêtements, un à un, puis les laissa en tas, soigneusement froissés, à même le sol. Il passa son pyjama, le bleu à rayures. Il se lava le visage et les mains, se brossa les dents, se rendit aux toilettes, s'aperçut qu'il avait encore une fois fait les choses à l'envers, dut se laver à nouveau les mains et se mit au lit. Il lut un quart d'heure, dont les dix premières minutes consacrées à chercher où diable il en était resté la nuit précédente, puis il éteignit la lumière et moins d'une minute après il dormait.

« Il faisait nuit. Il resta étendu sur le côté gauche pendant une bonne heure.

« Par la suite, il resta plusieurs minutes à s'agiter dans son sommeil avant de se tourner pour dormir sur l'autre côté. Encore une heure, et ses yeux papillotèrent brièvement tandis qu'il se grattait légèrement le nez, mais il s'écoula encore une bonne vingtaine de minutes avant qu'il ne se retourne à nouveau du côté gauche. Ainsi passa-t-il toute la nuit, à dormir.

« À quatre heures, il se leva pour retourner aux toilettes. Il ouvrit la porte des W-C... »

et ainsi de suite.

C'est nul. Ça ne fait pas progresser l'action. C'est le genre de truc qui permet de faire de bons gros pavés comme l'adore le marché américain, mais franchement, ça ne vous amène nulle part. En deux mots comme en cent, ça ne vous donne pas envie de connaître la suite.

Mais il y a également d'autres omissions, outre les séquences brossage de dents ou quête de chaussettes propres, et à plusieurs reprises les gens ont semblé manifester un intérêt démesuré pour celles-ci.

Quid, veulent-ils savoir, de toutes ces histoires en coulisses entre Arthur et Trillian : est-ce que cela a donné quelque chose ?

Question à laquelle la réponse est bien entendu : mêlez-vous de vos oignons.

Et puis, demandent-ils encore, qu'est-ce qu'il fabriquait donc à longueur de nuit sur la planète Krikket ? Ce n'est pas parce qu'on y ignorait les Dragons Fuolornisiens de Feu ou les disques des Dire Straits que tout le monde y passait ses nuits à lire.

Ou, pour prendre un exemple plus précis, qu'en est-il de la soirée suivant la réunion de comité sur la Terre de la préhistoire, quand Arthur s'est retrouvé assis au flanc d'une colline, à contempler la lune qui se levait au-dessus de la pâle lueur rouge des arbres en feu, en compagnie d'une belle jeune fille du nom de Mella récemment échappée d'une vie entière passée à contempler tous les matins une centaine de photos presque identiques de tubes de dentifrice savamment éclairés punaisées au mur de son bureau au service artistique d'une agence de publicité sur la planète Golganfriche. Et alors ? Qu'est-il arrivé ensuite ? Et la réponse est, bien sûr, que le livre était terminé.

Le suivant ne reprit l'histoire que cinq ans plus tard, ce qui, pourront prétendre certains, est pousser la discrétion un peu loin. « Cet Arthur Dent », tel est le cri venu des tréfonds de la Galaxie, et que l'on vient même de découvrir inscrit sur une mystérieuse sonde spatiale issue, estime-t-on, d'une région extragalactique située à une distance trop hideuse pour être imaginable, « cet Arthur Dent, de quel bois est-il fait, est-il homme ou souris ? Ne s'intéresse-t-il donc qu'au thé et aux grands problèmes de la vie ? N'a-t-il aucune vie spirituelle ? N'a-t-il aucune passion ? Enfin, en deux mots comme en cent, est-ce qu'il baise ? »

Ceux qui souhaitent le savoir devront poursuivre leur lecture. Les autres peuvent sauter directement au dernier chapitre qui n'est pas mal non plus et dans lequel ils retrouveront Marvin.

Chapitre 26

Alors qu'ils s'élevaient doucement, Arthur Dent s'autorisa l'espace d'un instant négligeable à espérer sincèrement que ses amis, qui l'avaient toujours trouvé agréable mais quelque peu ennuyeux voire, plus récemment, bizarre mais quelque peu ennuyeux, s'éclataient bien au pub, mais ce fut bien la dernière fois, avant longtemps, qu'il devait penser à eux.

Ils s'élevaient doucement, tournoyant en lentes spirales l'un autour de l'autre, comme ces graines qui tombent des branches de sycomore à l'automne, sauf que c'était dans l'autre sens.

Et tandis qu'ils s'élevaient doucement, leur esprit vibrait de la certitude extatique que : soit ce qu'ils taisaient était intégralement, totalement et parfaitement impossible, soit la physique avait pas mal de boulot à faire pour rattraper son retard.

La physique secoua la tête et, préférant regarder ailleurs, s'occupa de continuer à faire rouler les véhicules sur la route de Euston en direction de l'autopont de Westway, de continuer à illuminer les réverbères et de s'assurer que lorsqu'un passant laissait échapper un cheeseburger dans Baker Street, celui-ci ne manquait pas de s'écraser par terre.

Dans un tourbillon vertigineux, les chapelets de lumière de Londres – Londres, ne cessait de se répéter Arthur, et pas les champs aux teintes étranges de Krikket, aux confins de la Galaxie dont les pâles lumignons commençaient à piquer le ciel au-dessus d'eux – de Londres, donc, oscillaient et tournoyaient, tournoyaient et tourbillonnaient.

— Essaie un looping, lança-t-il à Fenchurch.

— Quoi ?

Sa voix paraissait à la fois étrangement nette et lointaine dans ce vaste espace vide. L'incrédulité la rendait un peu faible et saccadée – nette, lointaine, faible, saccadée, tout ça à la fois.

— On vole..., dit-elle.

— Un petit peu, lança Arthur. N'y pense pas. Essaie plutôt un looping.

— Un loo...

Elle voulut agripper la main d'Arthur ; une seconde après, la pesanteur l'agrippait à son tour, et bientôt, surprise, elle disparaissait en tournoyant follement au-dessous de lui avec des moulinets désespérés.

La physique lança un coup d'œil à Arthur et, englué d'horreur, il se sentit tomber à son tour, malade de vertige. Tout en lui (sauf sa voix) hurlait de terreur.

Ils étaient en train de dégringoler parce qu'on était à Londres et que ce n'est vraiment pas l'endroit pour faire ce genre de chose.

Il n'arrivait pas à la rattraper parce qu'on était à Londres et qu'à moins d'un million de kilomètres de là, à douze cent treize même, pour être précis, à Pise, Galilée avait clairement démontré que deux corps en chute libre tombent exactement avec la même accélération, quels que soient leurs poids respectifs.

Donc, ils tombaient.

Tout en tombant, vertigineusement, au point d'en avoir la nausée, Arthur se rendit compte que s'il devait se mettre à croire tout ce que les Italiens pouvaient raconter en physique quand ils n'étaient même pas fichus de faire tenir droite une tour, ils étaient dans de bien mauvais draps, et, hardi, il se mit aussitôt à tomber plus vite que Fenchurch.

Il l'agrippa par en haut et se démena pour s'assurer une prise solide sous ses épaules. Réussi.

Parfait. Désormais, ils tombaient de concert, ce qui était d'une grande beauté romantique mais ne résolvait pas le problème de base, à savoir qu'ils étaient en train de tomber et que le sol n'allait pas attendre de voir s'il n'avait pas d'autre tour dans sa manche – bien au contraire, il se ruait à leur rencontre à la vitesse d'un train express.

Il ne pouvait supporter le poids de la jeune femme, faute d'avoir le moindre point d'appui. Sa seule et unique pensée était qu'à l'évidence ils allaient mourir, et que s'il voulait que se produise autre chose que l'évidence, il allait lui falloir réaliser autre chose que l'évidence. Et là, il se sentit de nouveau en terrain familier.

Il la lâcha, la repoussa, et quand elle se retourna pour le regarder, le souffle coupé par l'horreur, il noua son petit doigt autour du sien et la relança vers le haut avant de tourner gauchement pour suivre la même trajectoire.

— Merde, s'exclama-t-elle, alors que, haletante, elle reprenait sa respiration, assise sur absolument rien, puis, une fois qu'elle eut récupéré, ils s'envolèrent de concert et reprirent leur ascension dans la nuit.

Ils s'arrêtèrent juste avant d'entrer dans les nuages pour se pencher (mais pas trop) sur ce que leur situation avait d'impossible. Mieux valait en effet ne pas contempler le sol d'un œil trop attentif mais plutôt le considérer d'un regard blasé, comme ça, en passant.

Téméraire, Fenchurch essaya deux ou trois loopings et découvrit bientôt qu'à condition d'estimer correctement le lit du vent, elle arrivait à réussir quelques figures assez époustouflantes terminées par

une petite pirouette qu'elle enchaînait aussitôt sur un bref piqué ayant pour effet de faire bouffer sa robe autour d'elle, et c'est là que les lecteurs pressés de savoir ce que tramaient Marvin et Ford Prefect pendant ce temps devront sauter directement aux derniers chapitres, car Arthur ne put attendre plus longtemps et l'aida à la retirer – sa robe.

La robe en question se mit à flotter au gré du vent, jusqu'à n'être plus qu'une petite tache de couleur qui s'évanouit et, pour diverses raisons passablement compliquées, révolutionna l'existence d'une famille d'Hounslow, sur la corde à linge de laquelle on devait la découvrir suspendue au matin.

Dans une étreinte muette, ils montèrent en tournoyant lentement jusqu'à se retrouver enveloppés dans les voiles brumeux que l'on peut voir s'effiloche aux ailes d'un avion mais que l'on ne peut jamais toucher, parce qu'on est là à étouffer à l'intérieur de cet avion et à essayer de voir quelque chose à travers le plexiglas rayé du minuscule hublot tandis que le fils du passager voisin s'obstine, charmant bambin, à renverser du lait chaud sur votre chemise.

Arthur et Fenchurch les sentaient, ces voiles, froids et ténus, s'entortiller autour de leur corps, très froids et très ténus. Ils sentaient également (même Fenchurch, désormais protégée des éléments par seulement deux petites choses estampillées Marks & Spencer), que s'ils étaient prêts à tenir tête à la force de gravitation, ce n'était pas le froid et la raréfaction de l'atmosphère qui allaient leur causer des problèmes.

Les fanfreluches estampillées Marks & Spencer dont Arthur débarrassait Fenchurch à mesure qu'elle s'élevait dans la masse brumeuse des nuages – il prenait tout son temps, ce qui est le seul moyen de procéder quand vous volez et qu'en outre vous ne vous servez pas de vos mains – ces fanfreluches devaient créer au matin un scandale considérable à, respectivement et de haut en bas, Isleworth et Richmond.

Ils restèrent dans le nuage un bon moment, car il était très épais, et quand enfin ils en émergèrent, tout mouillés, Fenchurch tournoyant lentement telle une étoile de mer que lèche le ressac, ils s'aperçurent que c'est au-dessus des nuages que le clair de lune s'en donne vraiment à cœur joie.

La lumière y était d'un sombre éclat. On voit là-haut d'autres montagnes, mais ce sont toujours des montagnes, surmontées elles aussi de leurs blanches calottes neigeuses.

Ils avaient émergé au sommet d'un imposant cumulo-nimbus et commençaient à redescendre paresseusement en suivant son contour, tandis que Fenchurch entreprenait à son tour de libérer Arthur de ses vêtements, jusqu'à ce qu'ils aient tous disparu, aussi alanguis

qu'étonnés dans la blancheur environnante.

Elle l'embrassa, embrassa son cou, son torse, et bientôt, ils déviaient et tournoyaient lentement, dessinant une sorte de T extatique qui aurait pu amener un Dragon Fuolornisien de Feu même rassasié de pizza (si d'aventure il s'en était trouvé un dans les parages) à battre des ailes et à émettre un léger toussotement.

Mais il n'y avait aucun Dragon Fuolornisien de Feu dans les parages, et il ne risquait pas d'y en avoir car, à l'instar des dinosaures, des dodos et du Grand Pébroque grajouteux de Stegbartle Major dans la constellation de Fraz, et au contraire du Bœing 747 que l'on trouve, lui, en abondance, ils sont malheureusement éteints et l'Univers ne reverra plus jamais leurs semblables.

La raison pour laquelle un Bœing 747 pointe son nez à l'improviste dans la liste ci-dessus n'est pas sans rapport avec le fait qu'un évènement fort similaire se produisit dans l'existence d'Arthur et de Fenchurch quelques instants plus tard.

Ce sont des objets imposants, terriblement imposants. On sait automatiquement quand il y en a un dans l'air avoisinant. On sent monter un souffle d'air tonitruant, déferler une muraille de vent hurlante, et l'on se retrouve projeté sens dessus dessous si l'on a été assez inconscient pour esquisser quoi que ce soit d'analogue à ce qu'Arthur et Fenchurch étaient présentement en train de faire dans les parages immédiats, tels deux papillons en plein Blitz.

Cette fois, cependant, il y eut une chute vertigineuse, ou un accès de panique, suivie quelques instants après d'un regroupement et d'une idée formidable aussitôt exposée avec enthousiasme au milieu du vacarme.

Mme E. Kapelsen, de Boston, Massachusetts, était une femme fort âgée qui sentait bien que ses jours étaient désormais comptés. Elle avait vu pas mal de choses, avait été intriguée par pas mal d'autres, mais elle avait le désagréable sentiment qu'en définitive c'était surtout l'ennui qui avait prédominé. Elle avait connu une existence fort plaisante, mais peut-être par trop prévisible, par trop explicable, bref, par trop routinière.

Avec un soupir, elle releva le petit rideau de plastique et regarda l'aile de l'avion.

Au début, elle crut bon de prévenir l'hôtesse, puis elle se dit que non, bon sang, ce spectacle était pour elle, et pour elle seule.

Quand enfin l'explicable duo eut glissé de l'aile pour se laisser emporter, tournoyant, dans le sillage de l'avion, son humeur s'était considérablement ragaillardie.

Elle était surtout immensément soulagée de songer que pratiquement tout ce qu'on avait pu lui raconter était faux.

Le lendemain matin, Arthur et Fenchurch dormirent très tard dans l'impasse, malgré la plainte continue des meubles en cours de restauration.

La nuit suivante, ils remirent ça, mais cette fois, en emportant leur walkman Sony.

Chapitre 27

— Tout ceci est vraiment merveilleux, dit Fenchurch quelques jours plus tard. Mais j'ai quand même besoin de savoir ce qui m'est arrivé. Tu comprends, il y a une différence entre nous. C'est que tu as perdu quelque chose et que tu l'as retrouvé, quand moi j'ai trouvé quelque chose et l'ai perdu. J'ai besoin de le retrouver moi aussi.

Comme elle devait sortir pour la journée, Arthur se prépara à passer une journée pendu au téléphone.

Murray Bost Henson était journaliste dans un de ces journaux associant petit format et gros titres. Il serait plaisant de pouvoir dire que cela ne l'en rendait pas moins estimable, mais malheureusement ce n'est pas le cas. C'était simplement le seul journaliste que connaissait Arthur, aussi ce dernier lui téléphona-t-il malgré tout.

— Arthur, ma vieille cuillère à soupe, ma vieille soupière en argent, quelle incroyable surprise de t'entendre. Quelqu'un m'avait raconté que tu étais parti dans l'espace ou je ne sais trop quoi.

Murray avait son langage bien particulier, qu'il avait inventé pour son usage personnel et que personne d'autre n'était capable de parler, voire de suivre. Les fragments qui signifiaient quelque chose étaient souvent enfouis avec une telle maîtrise dans le torrent d'absurdités qu'il débitait que nul n'arrivait à les déceler. Et le temps de déterminer par la suite quels étaient ces éléments vraiment signifiants se révélait bien souvent du temps perdu.

— Quoi ? fit Arthur.

— Simple rumeur, ma vieille défense d'éléphant, mon petit tapis de cartes en étoffe, simple rumeur. Qui ne rime sans doute à rien, mais il se peut que j'aie besoin d'une confirmation de ta part.

— Rien à dire, purs ragots de bistrot.

— Mais ils sont notre gagne-pain, ma chère vieille prothèse, ils sont notre gagne-pain. En outre, ça rentrerait au poil dans ces machins qui alimentent les autres papiers de la semaine, alors il suffirait que j'aie ton démenti. Excuse-moi, un truc vient juste de me tomber de l'oreille...

Il y eut une brève pause, à l'issue de laquelle Murray Bost Henson reprit la communication d'une voix sincèrement ébranlée.

— Ça me revient d'un coup, dit-il, l'incroyable soirée que j'ai passée hier. Enfin bref, mon vieux, je t'épargnerai quoi, quel effet ça fait d'avoir chevauché la comète de Halley ?

Arthur retint un soupir.

— Mais je n'ai absolument pas chevauché la comète de Halley.

— D'accord. Alors, quel effet ça fait de ne pas avoir chevauché la comète de Halley ?

— Je me sens tout à fait détendu, Murray.

Il y eut un silence, le temps que Murray note cette réponse.

— Pour moi, c'est parfait, Arthur. Ça colle impec dans l'étrangeté générale de la semaine. La semaine des Tordus, c'est le titre qu'on pense lui donner. Pas mal, hein ?

— Pas mal du tout.

— Je le sens bien, ce papier. Pour commencer, on a ce type sur lequel il pleut tout le temps.

— Quoi ?

— C'est l'absolue vérité vraie. Tout est consigné dans son petit calepin noir, et tout concorde jusqu'au plus infime croustillant détail. La Météo nationale en devient complètement siphonnée de la dernière pluie et des tas de drôles de petits bonshommes en blouse blanche sont en train de débarquer des quatre coins de la planète, armés de leurs petites règles, de leurs petites boîtes et de leurs perfusions. Ce type est véritablement le genou de l'abeille, Arthur, le mamelon de la guêpe. Il est, je n'hésiterai pas à le dire, l'équivalent de toutes les zones érogènes de tous les principaux insectes volants du monde occidental. Nous l'appelons le dieu de la Pluie. Sympa, non ?

— Euh, je crois bien que je l'ai rencontré.

— Oui, oui, je le sens bien. Pardon, tu disais ?

— Que je l'ai peut-être rencontré. Toujours à se plaindre, c'est ça ?

— Incroyable, tu as rencontré le dieu de la Pluie !

— Si on parle du même bonhomme. Je lui ai dit de cesser de se plaindre et de montrer plutôt son journal à quelqu'un.

À l'autre bout du fil, il y eut une longue pause impressionnée de Murray Bost Henson.

— Eh bien, t'as réussi un coup. T'as indubitablement réussi l'indubitable coup du siècle. Écoute voir, sais-tu combien lui verse une agence de voyages pour qu'il n'aille pas en vacances à Malaga cette année ? Comprends-moi : on peut tirer un trait sur l'irrigation du Sahara et autres projets mortels du même tonneau, ce type a véritablement toute une *carrière* qui s'ouvre devant lui, rien qu'à se faire payer à éviter certains sites. Ce bonhomme est en train de devenir un truc monstrueux, Arthur. Si ça continue, on va peut-être devoir le faire gagner au loto.

— Bon, écoute, il se peut qu'on fasse un papier sur toi, Arthur, genre : l'Homme qui a fait pleuvoir le dieu de la Pluie. Je le sens bien, moi, pas toi ?

— C'est pas mal, en effet, mais...

— On aura peut-être besoin d'une photo de toi sous une douche de jardin mais c'est pas un problème. Où tu es ?

— Euh, je suis à Islington. Écoute Murray...

— Islington !

— Oui...

— Alors là, parlons-en, la voilà la vraie bizarrerie de la semaine, le truc vraiment insolite. T'es au courant de cette histoire de gens qui volent ?

— Non.

— Tu devrais. Franchement, celle-là, elle est gratinée aux petits oignons. C'est la boulette dans la friture. Les gens du quartier n'arrêtent pas de téléphoner pour dire qu'ils voient un couple s'envoyer en l'air toutes les nuits. On a des types en bas au labo photo qui sont en train de passer des nuits blanches à essayer de nous concocter un cliché authentique. T'as quand même dû en entendre parler !

— Non.

— Mais où étais-tu donc, Arthur ? Oh, c'est vrai, l'espace, d'accord, je connais la chanson. Mais ça remonte à des mois. Écoute, ce truc se répète toutes les nuits depuis le début de la semaine, ma petite râpe à fromage, pile sous ton nez. Ce couple se balade tout bonnement dans les airs en faisant tout un tas de trucs. Et je ne parle pas seulement de regarder à travers les murs ou de jouer les ponts à poutrelles caissonnées. T'es vraiment au courant de rien ?

— Non.

— Arthur, ça m'a fait un plaisir presque inexprimable de bavarder avec toi, mon petit choupinet en sucre, mais il faut que j'y aille. Je t'envoie un photographe avec son zoom et son arrosoir. Tu me files l'adresse, j'ai déjà dégainé mon stylo.

— Écoute, Murray, j'appelais pour te demander quelque chose.

— J'ai un tas de trucs à faire.

— Je voulais juste que tu me trouves un truc concernant les dauphins.

— Aucun intérêt. C'est vieux d'un an. Laisse tomber. Ils ont disparu.

— Mais c'est important.

— Écoute, personne n'en voudrait. Tu comprends, tu peux pas faire tenir un papier quand la seule nouvelle à ta disposition est l'absence ininterrompue du sujet même de ton article. C'est pas notre domaine, en tout cas. Essaie voir les canards du dimanche. Peut-être qu'ils se décideront à sortir un « Qu'est-il arrivé à » qu'est-il arrivé aux dauphins » » d'ici deux ans, pour le mois d'août. Mais qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse maintenant ? « Les dauphins ont toujours disparu » ? « L'absence des dauphins se prolonge » ? « Les dauphins :

encore un mois passé sans eux » ? C'est un sujet mort, Arthur. Il est étendu par terre, il agite ses petits pieds et il ne va pas tarder à gagner le grenier aux archives, ma petite chauve-souris adorée.

— Murray, que ça fasse ou non un bon sujet, c'est le cadet de mes soucis. Je veux juste savoir comment contacter ce type en Californie qui prétend savoir quelque chose sur la question. Je pensais que tu pourrais me renseigner.

Chapitre 28

— On commence à jaser, dit Fenchurch ce soir-là, après qu'ils eurent hissé son violoncelle à l'intérieur.

— Non seulement on jase, observa Arthur, mais on imprime, en lettres hautes comme ça, sous les résultats du loto. Raison pour laquelle j'ai cru préférable d'apporter ceci.

Et il agita sous son nez la pochette allongée d'une réservation pour deux billets d'avion.

— Arthur ! fit-elle en le serrant très fort. Alors, ça veut dire que tu as réussi à lui parler ?

— J'ai passé une journée extrêmement éreintante pendu au téléphone, dit Arthur. J'ai dû m'entretenir avec quasiment tous les services de tous les journaux de Fleet Street, et j'ai finalement réussi à dénicher son numéro.

— Tu t'es manifestement crevé, mon pauvre chou tout trempé de sueur.

— Pas de sueur, rectifia Arthur d'une voix lasse. C'est à cause d'un photographe. J'ai bien essayé de discuter mais... enfin, peu importe, la réponse est oui.

— Tu lui as parlé !

— J'ai parlé à sa femme. Elle m'a dit qu'il était trop ravagé pour venir me parler au téléphone et m'a prié de rappeler plus tard.

Arthur s'assit pesamment, s'aperçut qu'il lui manquait quelque chose et se rendit au frigo réparer son oubli.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Je serais prête à tuer pour ça ! Je pressens toujours que je vais passer un mauvais moment quand mon prof de violoncelle se met à me toiser et lance : « Eh bien, mon petit, si l'on se faisait un petit Tchaïkovski ? »

— J'ai rappelé, poursuivit Arthur, et elle m'a dit qu'il était à 3,2 années-lumière du téléphone et qu'il vaudrait mieux que je rappelle.

— Ah.

— J'ai rappelé une troisième fois. Elle m'a dit que la situation s'était améliorée. Qu'il était désormais tout au plus à 2,6 années-lumière du téléphone mais que ça faisait encore un peu loin pour crier.

Fenchurch était dubitative.

— Tu ne crois pas qu'on pourrait peut-être trouver un autre interlocuteur ?

— C'est encore pire. J'ai pu parler à un journaliste d'une revue scientifique qui se trouve le connaître, et il m'a répondu que John Watson est non seulement convaincu de ce qu'il avance, mais qu'il détient la preuve absolue, souvent dictée à lui par des anges aux ailes vertes portant barbe dorée et chaussés de sandales du Dr Scholl, que la théorie à la mode la plus tordue du mois est absolument vraie. À tous ceux qui doutent de la validité de telles visions, il exhibe triomphalement les sandales en question et on ne peut rien en tirer de plus.

— Je ne m'étais pas rendu compte que c'était grave à ce point, observa Fenchurch sans se démonter.

Elle tripotait négligemment les billets d'avion.

— J'ai rappelé Mme Watson une dernière fois. Au fait, ça t'intéressera peut-être d'apprendre que son vrai nom est Arcane Jill.

— Je vois.

— J'en suis ravi. Je me disais bien que tu risquais de ne pas croire un mot de toute cette histoire, aussi, cette fois-ci, j'ai pris la précaution d'allumer le répondeur pour enregistrer la communication.

Il s'approcha du répondeur téléphonique, pianota et pesta contre les boutons pendant un petit moment parce que c'était le modèle particulièrement recommandé par *Que Choisir ?* et qu'il est presque impossible de le manipuler sans devenir fou.

— Nous y voilà, dit-il enfin, en s'épongeant le front.

La voix était ténue et parasitée après son aller-retour jusqu'à un satellite géostationnaire, mais elle était également d'un calme inquiétant.

« Peut-être ferais-je mieux de vous expliquer, disait la voix d'Arcane Jill Watson, que le téléphone est en fait situé dans une pièce où il ne pénètre jamais. Il est à l'intérieur de l'Asile, voyez-vous. Or, Wonko le Sain n'aime pas trop pénétrer dans l'Asile, aussi s'en abstient-il. Je me suis dit qu'il valait mieux que je vous prévienne, cela vous évitera des coups de fil inutiles. Si vous tenez vraiment à le rencontrer, cela peut s'arranger très facilement. Il ne rencontre les gens qu'en dehors de l'Asile. »

Réponse d'Arthur, totalement éberlué :

« Je suis désolé, mais je ne sais pas. Où est l'asile ? »

« Vous me demandez où est l'Asile ? » De nouveau la voix d'Arcane Jill Watson. « Avez-vous déjà lu le mode d'emploi au dos d'un étui de cure-dents ?

Sur la bande, on entendit Arthur admettre que non.

« Eh bien, vous devriez. Vous découvrirez peut-être que cela vous clarifiera un peu les choses. Que cela vous indiquera où se trouve l'Asile. Merci. »

Fin de la communication. Arthur éteignit le répondeur.

— Eh bien, je suppose que l'on peut considérer ceci comme une invitation, dit-il avec un haussement d'épaules. J'ai même réussi à obtenir son adresse par le type de la revue scientifique.

Fenchurch leva les yeux pour le considérer, le front soucieux, avant de contempler à nouveau les billets d'avion.

— Tu crois que ça vaut le coup ?

— Ma foi, dit Arthur, le seul truc sur lequel tous les gens à qui j'ai parlé sont d'accord, en dehors du fait que tout le monde le juge fou à lier, c'est qu'il en sait plus que quiconque aujourd'hui sur les dauphins.

Chapitre 29

« Ceci est une annonce importante. Vous êtes dans le vol 121 à destination de Los Angeles. Si vous n'aviez pas prévu de vous rendre à Los Angeles aujourd'hui, nous vous conseillons vivement de débarquer au plus vite. »

Chapitre 30

Arrivés à Los Angeles, ils louèrent une voiture dans une de ces officines qui vous louent les épaves dont les conducteurs précédents ont eu hâte de se débarrasser.

« Lui faire prendre les tournants peut se révéler épineux », avoua le type aux lunettes noires en leur tendant les clés. « Parfois, il est encore plus simple de descendre et de trouver une voiture qui va dans votre direction. »

Ils restèrent une nuit dans un hôtel de Sunset Boulevard dont on leur avait vanté l'ambiance déroutante qui ne manquerait pas de les ravir.

« Vous verrez, tous les clients y sont soit anglais, soit bizarres, soit les deux. Ils ont une piscine où vous aurez la chance de voir des rock-stars britanniques lire *Prolégomènes à une théorie du langage* sous l'objectif des photographes. »

C'était vrai. Il y en avait une dans la piscine et c'était précisément ce qu'elle faisait.

L'employé du parking ne parut guère enthousiasmé par leur véhicule mais ça ne les gêna pas outre mesure car ils ne l'étaient pas plus que lui.

Tard dans la soirée, ils grimpèrent les collines d'Hollywood par Mulholland Drive et s'arrêtèrent, une première fois pour contempler l'éblouissante mer de lumières qu'est l'agglomération de Los Angeles, une seconde fois pour contempler l'éblouissante mer de lumières qu'est la vallée de San Fernando. Ils s'accordèrent pour estimer que l'éblouissement s'arrêtait pile sur leur rétine sans toucher la moindre autre partie de leur individu et repartirent, étrangement frustrés par ce spectacle. Question mers de lumières spectaculaires, c'était parfait, mais enfin, la lumière est censée éclairer, et la traversée de ce que cette mer de lumières particulièrement éblouissante était censée éclairer ne leur laissa pas un souvenir impérissable.

Ils dormirent mal jusque tard dans la matinée, ne s'éveillant qu'à l'heure du déjeuner, alors que la température était déjà affreusement torride.

Ils prirent l'autoroute jusqu'à Santa Monica pour un premier coup d'œil à l'océan Pacifique, cet océan que Wonko le Sain passait toutes ses journées et la majeure partie de ses nuits à contempler.

— Quelqu'un m'a dit, observa Fenchurch, qu'on aurait un jour entendu deux petites vieilles sur cette plage, en train de faire la même

chose que nous, contempler l'océan Pacifique pour la première fois de leur vie. Et apparemment, après un long silence, l'une des deux aurait dit à l'autre : « Tu sais quoi, eh bien, c'est pas aussi grand que je l'aurais cru. »

Leur moral remonta peu à peu tandis qu'ils longeaient la plage de Malibu en regardant tous ces millionnaires dans leurs cabanons chic qui se lorgnaient discrètement pour surveiller la progression de leurs fortunes réciproques.

Leur moral remonta encore plus quand le soleil entama son parcours descendant sur la moitié occidentale du ciel, et le temps de regagner leur épave brinquebalante pour se diriger vers un crépuscule face auquel aucun homme de goût n'aurait osé rêver bâtir une cité comme Los Angeles, ils se sentirent envahis d'un incroyable, d'un irrationnel sentiment de bonheur, un bonheur même pas terni par le fait que l'autoradio de leur triste poubelle n'arrivait à capter que deux stations, et qui plus est, simultanément. Après tout, elles diffusaient l'une comme l'autre du bon vieux rock and roll.

— Je sais qu'il sera capable de nous aider, dit Fenchurch avec conviction. Je le sais. Comment c'est déjà, le surnom qu'il s'est attribué ?

— Wonko le Sain.

— Je sais qu'il sera capable de nous aider.

Arthur se demanda si tel serait bien le cas. Il l'espérait, comme il espérait que Fenchurch pourrait retrouver ce qu'elle avait perdu, et qu'elle le retrouverait ici même, sur cette Terre, quelle que puisse être la Terre en question.

Il espérait, comme il n'avait cessé de le faire avec ferveur depuis le jour de leurs confidences sur les rives de la Serpentine, qu'il ne serait pas contraint de se souvenir d'une chose qu'il avait fermement et définitivement enfouie dans les tréfonds de sa mémoire, avec l'espoir qu'elle cesserait enfin de le harceler.

À Santa Barbara, ils firent étape dans un restaurant de poissons aménagé, semblait-il, dans un entrepôt reconverti.

Fenchurch prit un mulet rouge et dit qu'il était délicieux.

Arthur choisit un steak d'espadon et dit qu'il le mettait en rogne.

Il agrippa une serveuse au passage et lui hurla dessus :

— Enfin, bon sang, pourquoi ce poisson est-il si délicieux ? s'écria-t-il, hors de lui.

— Excusez mon ami », intervint Fenchurch devant l'air ébahi de la serveuse. « Je crois qu'il a enfin réussi à passer une journée agréable.

Chapitre 31

Prenez une paire de David Bowie et collez le premier David Bowie sur le deuxième David Bowie, puis attachez un troisième David Bowie au bout de chaque bras du David Bowie supérieur, enveloppez le tout dans un peignoir de bain crasseux et vous obtiendrez quelque chose qui ne ressemble peut-être pas tout à fait à John Watson mais que tous ceux qui le connaissent trouveront d'une ressemblance frappante.

Il était grand et dégingandé.

Quand il s'installait dans sa chaise longue pour contempler le Pacifique, saisi moins par un bouillonnement de conjectures que par un paisible et profond abattement, il était assez difficile de dire au juste où finissait la chaise longue et où commençait son occupant, et vous auriez sans doute hésité à poser la main, disons sur son avant-bras, de peur de voir l'ensemble de la structure se replier soudain d'un coup sec en vous emportant le pouce.

Mais ce sourire, quand il se tournait vers vous, était en tout point remarquable. Il semblait composé de tout ce que la vie peut vous faire connaître de pire, mais une fois ces éléments concentrés sur ses traits dans l'ordre particulier qu'il leur imposait, vous forçait soudain à admettre : « Oh. Enfin, tant pis, on fera avec. »

Quand il parlait, on ne regrettait pas qu'il arbore le sourire qui avait engendré en vous cette impression.

— Ah oui, disait-il, ils viennent me voir. Ils s'assoient précisément ici. À l'endroit précis où vous êtes assis en ce moment.

Il parlait des anges aux ailes vertes portant barbe dorée et chaussés de sandales du Dr Scholl.

— Ils mangent des nachos dont ils se disent incapables d'établir l'origine. Ils descendent pas mal de coke et se montrent enthousiastes sur tout un tas de sujets.

— Pas possible ? fit Arthur. Vous m'en direz tant. Donc, euh... et ça se passe à quel moment, tout ça ? Quand viennent-ils ?

Lui aussi contemplait le Pacifique. Il y avait plein de petits bécasseaux qui couraient sur la berge, apparemment confrontés à la difficulté suivante : ils avaient besoin de trouver leur pitance dans le sable que venait de découvrir une vague mais ils ne supportaient pas de se mouiller les pattes. Pour résoudre ce problème, ils couraient d'une manière étrangement complexe et saccadée, comme s'ils étaient l'œuvre de quelque artisan suisse extrêmement habile.

Assise à même le sable, Fenchurch y traçait négligemment des dessins du bout des doigts.

— Surtout les fins de semaine, répondit Wonko le Sain. Ils viennent sur de petits scooters. Ce sont des engins super.

Il sourit.

— C'est cela, oui, dit Arthur. C'est cela.

Une toux discrète de Fenchurch attira son attention et il tourna les yeux vers elle. Elle avait tracé dans le sable un petit dessin schématique de leurs deux silhouettes dans les nuages. Une seconde, il crut qu'elle cherchait à l'émoustiller, puis il se rendit compte qu'elle le réprimandait :

— Est-ce vraiment à nous, lui signifiait-elle, de le juger fou ?

Sa demeure était certes bizarre, et comme c'était la première chose qu'avaient eue sous les yeux Arthur et Fenchurch, il ne sera pas inutile de décrire à quoi elle ressemblait.

Elle ressemblait à ça :

À une chaussette retournée.

Retournée au sens propre, au point qu'ils avaient dû se garer sur la moquette.

Tout au long de ce qu'on aurait normalement appelé le mur extérieur, qui était décoré avec goût d'un joli papier rose, on trouvait des rayonnages, une paire de ces drôles de tables sur trépied munies d'un plateau semi-circulaire dont la disposition suggère que l'on vient de lâcher le mur dessus pour les cisailer par le travers, et des gravures manifestement destinées à apaiser l'esprit.

Là où ça devenait franchement bizarre, c'était avec le toit.

Il se repliait en effet sur lui-même comme si Maurits C. Escher, eût-il été enclin aux soirées arrosées, ce qui n'est pas le rôle de ce récit de suggérer, quoique, parfois, en regardant ses gravures, en particulier celle avec tous ces drôles d'escaliers dans tous les sens, on puisse se poser la question – comme si M. C. Escher, donc, de retour d'une de ces soirées, en avait été l'auteur, car les petits lustres qui auraient normalement dû pendre à l'intérieur se dressaient joyeusement dehors, pointés à la verticale. Troublant.

Le panneau au-dessus de la porte d'entrée annonçait : « Sortez donc », et c'est ce qu'ils avaient fait, un peu nerveux.

Dedans, on retrouvait évidemment l'extérieur : un assemblage de briques nues, soigneusement jointoyées, des gouttières en bon état, une allée de jardin avec deux arbustes ; plusieurs autres pièces donnaient dessus.

Et les murs intérieurs s'étiraient vers le bas, se repliaient curieusement et s'ouvraient au bout, par une illusion d'optique qui aurait conduit Maurits C. Escher à plisser le front et à s'interroger, pour englober l'océan Pacifique dans son entier.

— Bonjour, dit John Watson, alias Wonko le Sain.

Bien, se dirent-ils intérieurement, « Bonjour » constitue quelque chose dont on peut se débrouiller.

— Bonjour, répondirent-ils et – surprise ! – ils le virent sourire.

Durant un bon bout de temps, il parut curieusement réticent au sujet des dauphins ; il restait étrangement distrait et n'arrêtait pas de répéter : « J'ai oublié... » chaque fois qu'on en faisait mention, tandis qu'il leur faisait visiter, non sans fierté, toutes les excentricités de sa demeure.

— Elle me procure du plaisir, leur expliqua-t-il. D'une assez curieuse façon. Et puis, ajouta-t-il, ça ne fait de mal à personne, aucun mal, en tout cas, auquel n'importe quel bon opticien ne puisse remédier.

Le bonhomme leur plut. Il avait un caractère ouvert, avenant, et semblait capable de se moquer de lui-même avant que l'idée n'en soit venue à ses interlocuteurs.

— Votre épouse, dit Arthur, avec un regard circulaire, avait mentionné des cure-dents...

Il avait dit cela avec un regard traqué, comme s'il redoutait de la voir soudain jaillir de derrière une porte en les mentionnant de nouveau.

Wonko le Sain éclata de rire. C'était un rire léger, détendu, comme s'il l'avait longtemps pratiqué et s'en estimait parfaitement satisfait.

— Ah oui, c'est en rapport avec le jour où j'ai enfin compris que le monde était devenu complètement fou et que j'ai bâti l'Asile pour l'abriter, pauvre petite chose, en espérant qu'il finirait par se rétablir.

C'est à cet instant qu'Arthur commença de nouveau à se sentir un rien nerveux.

— Ici, expliqua Wonko le Sain, nous sommes à l'extérieur de l'Asile.

De la main, il engloba les briques nues, les joints et les gouttières.

— Franchissez cette porte (il indiqua celle par laquelle ils étaient entrés), et vous pénétrez *dans* l'Asile. J'ai essayé de le décorer joliment pour égayer les pensionnaires, mais je ne peux guère faire plus. Moi-même, je n'y pénètre jamais. Si jamais je suis tenté, ce qui m'arrive bien rarement, désormais, il me suffit de lire le panneau apposé sur la porte pour m'en éloigner sans demander mon reste.

— Celui-ci ? dit Fenchurch, en indiquant, intriguée, une plaque émaillée bleue sur laquelle étaient portées des instructions.

— Oui. Ce sont les mots qui ont fini par faire de moi l'ermite que vous avez devant vous. Je les ai vus et j'ai su ce qu'il me restait à faire.

La plaque disait :

Tenir le bâtonnet à mi-longueur. Humecter de salive l'extrémité pointue. L'insérer dans l'espace interdentaire, la partie émousée du côté de la gencive. Effectuer délicatement un mouvement de va-et-vient.

— Il m'a semblé, expliqua Wonko le Sain, que toute civilisation qui avait perdu la tête au point d'avoir besoin d'inclure un mode d'emploi dans une pochette de cure-dents, n'était plus une civilisation dans laquelle je pouvais continuer à vivre en gardant ma santé mentale.

Il se remit à contempler le Pacifique, comme pour le mettre au défi de le contredire et de le railler, mais ce dernier continua, placide, à jouer avec les bécasseaux.

— Et au cas où le doute vous aurait traversé, comme j'en sens la possibilité, je suis totalement et parfaitement sain d'esprit. Raison pour laquelle je me suis baptisé Wonko le Sain, histoire de rassurer les gens sur ce point. Wonko, c'était le sobriquet que me donnait ma mère quand j'étais gosse parce que j'étais maladroit et que je renversais tout, et Sain, c'est ce que je suis maintenant. » Avant d'ajouter, avec un de ces sourires qui vous amenaient à penser : « Oh, eh bien dans ce cas, c'est parfait » : « Et j'ai bien l'intention de le rester. Voulez-vous qu'on aille sur la plage, voir de quoi nous avons à discuter ? »

Ils gagnèrent la plage, et c'est là qu'il commença à leur parler d'anges aux ailes vertes portant barbe dorée et chaussés de sandales du Dr Scholl.

— Au sujet des dauphins..., hasarda doucement Fenchurch.

— Je peux vous montrer les sandales, dit Wonko le Sain.

— Je me demandais si vous saviez...

— Voulez-vous que je vous montre les sandales ? insista Wonko le Sain. Je les ai. Je vais vous les chercher. Elles sont fabriquées par la manufacture du Dr Scholl et les anges disent qu'elles sont particulièrement adaptées au terrain sur lequel ils doivent travailler. Ils expliquent qu'ils gèrent une concession non loin du message. Quand je leur dis que je ne vois pas ce qu'ils veulent dire, ils me répondent que non, ça ne risque pas, et ils rigolent. Enfin, je vais quand même les chercher.

Tandis qu'il retournait à l'intérieur, ou à l'extérieur, tout dépend du point de vue, Arthur et Fenchurch échangèrent un regard interrogatif et un rien désespéré, puis ils haussèrent les épaules en traçant négligemment des dessins dans le sable.

— Comment vont les pieds aujourd'hui ? s'enquit tranquillement Arthur.

— Bien. Ça fait moins bizarre dans le sable. Ou dans l'eau. L'eau les touche à la perfection. J'ai simplement l'impression que ce n'est toujours pas notre monde.

Elle haussa les épaules.

— À ton avis, qu'est-ce qu'il voulait dire avec son message ?

— Je n'en sais rien, répondit Arthur même si ne cessait de le tarauder le souvenir d'un type nommé Prak qui se fichait tout le temps de lui.

Quand Wonko revint, il portait un objet qui stupéfia Arthur. Pas les sandales, c'étaient des sandales à semelle de bois parfaitement ordinaires.

— Je me suis dit que vous aimeriez voir ce que les anges portent aux pieds. Rien que par curiosité. Cela dit, je ne cherche pas à prouver quoi que ce soit. Je suis un scientifique et je sais ce qui constitue une preuve. Mais si j'ai repris mon sobriquet d'enfance, c'est avant tout pour me rappeler qu'un scientifique doit aussi se comporter absolument comme un enfant. S'il voit une chose, il doit dire ce qu'il voit, qu'elle corresponde ou non à ce qu'il s'attendait à voir. La majorité des scientifiques ont tendance à l'oublier. Je vous en apporterai la démonstration un peu plus tard. Donc, l'autre raison pour laquelle je me fais appeler Wonko le Sain, c'est de faire croire aux gens que je suis fou. Cela me permet de dire ce que je vois. Il est impossible d'être un vrai scientifique si l'on a peur de se faire traiter de fou. Toujours est-il que j'ai pensé que ça vous intéresserait également de voir ceci.

Ceci, c'était l'objet qui avait provoqué la stupéfaction d'Arthur car il s'agissait d'un magnifique bocal en verre aux reflets gris argenté, apparemment identique à celui qui trônait dans sa chambre.

Cela faisait maintenant trente secondes qu'Arthur essayait, sans succès, de dire :

— Où avez-vous trouvé ça ? » d'un ton brusque et légèrement interloqué.

Finalement, l'instant se présenta mais il le rata d'une milliseconde.

— Où avez-vous trouvé ça ? » dit Fenchurch, d'un ton brusque et légèrement interloqué.

Arthur jeta sur Fenchurch un regard brusque et légèrement interloqué et lança :

— Quoi ? Tu as déjà vu des trucs comme ça ?

— Oui. J'en ai un. Ou plutôt, j'en ai eu un. Russell me l'a piqué pour y mettre ses balles de golf. Je ne sais pas d'où il venait, ce que je sais, c'est que j'étais en rogne après Russell pour me l'avoir piqué. Pourquoi, t'en as un, toi aussi ?

— Oui, il était...

Ils se rendirent compte l'un et l'autre que le regard de Wonko le Sain passait brusquement de l'un à l'autre, tout en essayant dans l'intervalle de paraître interloqué.

— Vous aussi, vous en avez un ? leur demanda-t-il.

Et tous deux répondirent que oui.

Il les considéra l'un et l'autre, longuement, calmement, avant d'élever le bocal pour y faire jouer la lumière du soleil de Californie.

Le bocal parut presque résonner au soleil, retentir sous le choc de ses rayons lumineux, et jeter des reflets d'arc-en-ciel d'une sombre intensité sur le sable et sur eux. Wonko le fit tourner, tourner encore. À présent, ils déchiffraient nettement dans le fin tracé de la gravure les mots : « Salut, et encore merci pour le poisson. »

— Savez-vous, s'enquit Wonko, ce que c'est ?

L'un et l'autre, ils secouèrent lentement la tête, ébahis, et presque hypnotisés par les éclairs d'ombres chatoyantes qui jouaient dans le verre gris.

— C'est un cadeau d'adieu des dauphins, expliqua Wonko d'une voix basse et tranquille, les dauphins que j'ai aimés et étudiés, ces dauphins avec lesquels j'ai nagé, que j'ai nourris de poisson, dont j'ai même tenté d'apprendre le langage, une tâche qu'ils semblaient compliquer à plaisir, surtout compte tenu du fait, je m'en aperçois aujourd'hui, qu'ils étaient parfaitement capables de communiquer dans notre langue s'ils avaient décidé de le faire.

Il secoua la tête avec un lent, lent sourire, puis il les regarda de nouveau, d'abord Fenchurch, ensuite Arthur.

— Avez-vous..., dit-il à celui-ci. Qu'avez-vous fait du vôtre ? Puis-je savoir ?

— Euh, eh bien, j'ai mis un poisson dedans, répondit Arthur, un rien embarrassé. Il se trouve que j'avais un poisson dont je ne savais trop que faire et, euh... il y avait ce bocal, termina-t-il en queue de poisson.

— Vous n'avez rien fait d'autre ? Non, évidemment, sinon vous le sauriez. » Il secoua de nouveau la tête. Puis reprit, sur un ton légèrement différent : « Ma femme mettait du germe de blé dans le nôtre ; jusqu'à hier soir...

— Que s'est-il passé hier soir ? pressa Arthur, d'une voix lente et assourdie.

— Nous nous sommes retrouvés à court de germe de blé », répondit Wonko sans se démonter. Avant d'ajouter aussitôt : « Alors, elle est partie en chercher.

Il parut rester quelques secondes perdu dans ses pensées.

— Et qu'est-il arrivé ensuite ? s'enquit Fenchurch sur le même ton haletant.

— Je l'ai lavé, dit Wonko. Je l'ai lavé avec le plus grand soin, en ôtant très méticuleusement les ultimes parcelles de germe de blé, puis je l'ai essuyé lentement avec un chiffon non pelucheux, lentement, soigneusement, en le retournant plusieurs fois. Puis je l'ai tenu contre

mon oreille. Avez-vous... en avez-vous déjà tenu un contre votre oreille ?

L'un et l'autre firent un signe de dénégation, toujours aussi lent, toujours aussi ahuri.

— Eh bien, peut-être que vous devriez.

Chapitre 32

Le grondement sourd de l'océan.

Les vagues qui se brisent sur des plages qui s'étirent à perte d'imagination.

Le tonnerre muet des profondeurs.

Et, perdus au milieu, les appels de voix, mais pas tout à fait des voix, des trilles murmurants, des esquisses de mots, des pensées en chants à demi articulés.

Des saluts, des saluts par vagues qui retombent dans l'inarticulé, comme des mots venus se briser, telle une onde de chagrin, sur les rivages de la Terre.

Et des vagues de joie sur... où ça ? Un monde indescriptiblement découvert, indescriptiblement atteint, indescriptiblement humide, un chant liquide.

Une fugue de voix maintenant, clamant des explications sur un désastre inévitable, un monde promis à la destruction, un sursaut d'impuissance, un spasme de désespoir, une chute mortelle, de nouveau les mots qui se brisent.

Et puis le sursaut d'espoir, la découverte d'une Terre *bis* dans les implications du temps replié, les dimensions submergées, la traction des parallèles, puissante, la volonté qui tournoie, projette, éclate, s'envole. Une Terre nouvelle jaillie à la place de l'ancienne, les dauphins disparus.

Puis, stupéfiante, une voix, unique, parfaitement claire.

« Ce bocal vous a été offert par la campagne « Sauvons les Humains ». Nous vous disons adieu. »

Et puis, enfin, le glissement de longs corps lourds, parfaitement gris, qui s'enfoncent dans des profondeurs insondables en se marrant doucement.

Chapitre 33

Ce soir-là, ils restèrent hors de l'Asile, à regarder la télé à l'intérieur.

— C'est ce que je voulais vous montrer », dit Wonko le Sain quand la nouvelle fut rediffusée. « C'est un de mes anciens collègues. Il est parti dans votre pays diriger une enquête. Mais regardez plutôt.

C'était une conférence de presse.

« J'ai bien peur de ne pouvoir pour l'instant vous offrir de commentaire sur ce nom de dieu de la Pluie ; pour notre part, nous préférons le qualifier d'exemple de Phénomène météorologique paracausal spontané.

« Pouvez-vous nous dire ce que cela signifie ?

« Je n'en suis pas parfaitement certain. Soyons francs : si nous découvrons une chose que nous sommes incapables de comprendre, nous aimons bien lui donner un nom que vous êtes incapable de comprendre, voire de prononcer. Je veux dire, si nous vous laissons continuer à l'appeler un dieu de la Pluie, cela tendrait à suggérer que vous connaissez quelque chose que nous ignorons, et cela, j'ai bien peur que nous ne puissions le laisser faire.

« Non, pour commencer, il nous faut le baptiser de façon à indiquer que le phénomène est notre propriété, pas la vôtre, ensuite nous nous attelons à découvrir le moyen de prouver qu'il n'est pas ce que vous en disiez, mais bien ce que nous en disons.

« Et s'il apparaît que c'était vous qui aviez raison, vous aurez quand même tort, car il nous suffira simplement de qualifier cet homme de... euh... « phénomène supranormal » – attention, je n'ai pas dit paranormal ou surnaturel car vous croyez savoir ce que ces termes signifient désormais – non, de « phénomène supranormal d'incrémentation des précipitations par induction ». Nous aurons sans doute à cœur d'y glisser quelque part un « quasi », histoire de nous protéger un peu plus. Dieu de la Pluie ! Ha, ha, je ris. Jamais entendu pareilles balivernes ! Cela dit, j'admets qu'il faudrait me payer cher pour que je parte en vacances avec lui. Eh bien, je vous remercie, ce sera tout pour l'instant, en dehors d'un amical « Salut ! » à Wonko si jamais il nous regarde. »

Chapitre 34

Sur le chemin du retour, il y avait une femme assise à côté d'eux dans l'avion qui les regardait bizarrement.

Ils discutaient tranquillement.

— Je ne sais toujours pas, disait Fenchurch, et j'ai la nette impression que tu me caches quelque chose.

Arthur poussa un soupir et sortit un bout de papier.

— As-tu un crayon ?

Elle fouilla dans ses affaires et finit par en trouver un.

— Qu'est-ce que tu fais, chou ? » demanda-t-elle après qu'il eut passé vingt minutes, le front plissé, à mâchouiller le crayon, griffonner sur la feuille, rayer ce qu'il avait inscrit, griffonner de nouveau, mâchouiller de nouveau le crayon et grommeler tout seul avec irritation.

— J'essaye de me rappeler une adresse qu'on m'a donnée.

— Ta vie serait terriblement plus simple si tu t'achetais un agenda.

Finalement, il lui passa la feuille.

— Garde ça, lui dit-il.

Elle regarda. Au milieu de toutes les ratures et biffures apparaissait l'indication : « Monts Quentulus Quazgar. Désert de Sevorbeupstry. Planète Preliumtarn. Soleil Zarss. Secteur QQ7 Active J Gamma. »

— Et on y trouve quoi ?

— Apparemment, l'Ultime Message de Dieu à Sa Création.

— Voilà qui est déjà plus clair. Et comment s'y rend-on ?

— Tu tiens vraiment... ?

— Oui, dit Fenchurch avec fermeté. Je tiens vraiment à le savoir.

Arthur contempla le ciel par le petit hublot au plexiglas rayé.

— Excusez-moi », dit la femme qui n'avait cessé de les regarder bizarrement depuis le début, « j'espère que vous ne me trouverez pas indiscreète. Mais ces longs vols sont si ennuyeux, ça fait toujours plaisir de parler à quelqu'un. Je m'appelle Enid Kapelsen et je suis de Boston. Dites-moi, vous pratiquez souvent le vol ?

Chapitre 35

Ils se rendirent chez Arthur, à l'ouest de Londres, fourrèrent dans un sac deux serviettes et quelques affaires, puis s'assirent pour faire ce à quoi tout routard galactique finit par consacrer le plus clair de son temps.

Attendre que passe une soucoupe volante.

— Un de mes amis a fait ça quinze ans, confia Arthur une nuit qu'ils attendaient tristement en contemplant le ciel étoilé.

— Qui ça ?

— Il s'appelait Ford Prefect.

Et Arthur se surprit à faire une chose qu'il n'avait jamais pensé refaire.

Il se demanda où était Ford Prefect.

Par une extraordinaire coïncidence, il y eut le lendemain deux articles dans le journal, le premier sur un incroyable incident avec une soucoupe volante, le second sur une série de bagarres inconvenantes dans différents pubs.

Ford Prefect fit son apparition le jour suivant, l'air plutôt défraîchi, en se plaignant qu'Arthur ne répondait jamais au téléphone.

En fait, il avait l'air extrêmement malade, pas seulement comme s'il avait traversé à reculons une haie de ronces mais comme si la haie de ronces avait simultanément traversé les entrailles d'une moissonneuse-batteuse. Il entra en titubant dans le séjour d'Arthur, écartant du bras toute proposition d'assistance, ce qui était une erreur car le simple effort d'agiter le bras lui fit perdre entièrement l'équilibre et Arthur dut au bout du compte le hisser sur le canapé.

— Merci, dit Ford, merci beaucoup. As-tu..., dit-il, et il s'endormit pour une durée de trois heures.

— ...la moindre idée, continua-t-il soudain, quand il eut recouvré ses esprits, de la difficulté qu'il y a à se connecter au réseau téléphonique britannique depuis les Pléiades ? Je vois bien que non, alors je m'en vais te l'expliquer devant la grande tasse de café bien noir que tu vas me préparer.

Chancelant, il suivit Arthur jusque dans la cuisine.

— Ces idiots de standardistes n'arrêtent pas de vous demander d'où vous appelez et si vous vous amusez à leur dire que c'est de Letchworth, elles vous répondent que c'est pas possible si vous êtes sur ce circuit. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je te prépare un grand café noir.

— Oh.

Ford parut étrangement déçu. Il jeta sur les lieux un regard triste et désemparé.

— C'est quoi, ça ?

— Des Rice Crispies.

— Et ça ?

— Du paprika.

— Je vois, dit Ford, solennel.

Il prit les deux articles et posa le premier sur le second, mais comme ça ne voulait pas tenir en équilibre, il prit le second et le posa sur le premier, et là, ça parut marcher.

— Un reste de décalage spatial, crut-il bon d'expliquer. Qu'est-ce que je disais ?

— Que tu n'appelais pas de Letchworth.

— Absolument pas. C'est ce que je me tuais à expliquer à cette fille. « Rien à foutre de Letchworth, que je lui ai dit, si vous le prenez comme ça. En fait, j'appelle de la navette d'un représentant de la Compagnie cybernétique de Sirius, actuellement dans la phase subluminaire d'un trajet entre deux étoiles connues de votre monde quoique peut-être pas nécessairement de vous, ma petite dame. » J'ai dit : « ma petite dame », expliqua Ford Prefect, parce que je n'avais pas envie de la vexer en lui laissant entendre que c'était une abrutie parfaitement ignare.

— Quel tact, observa Arthur Dent.

— Exactement, dit Ford, quel tact.

Il plissa le front.

— Le décalage spatial est très mauvais pour les incisives. Je vais encore avoir besoin de ton aide, reprit-il. Rappelle-moi donc de quoi je parlais.

— Tu en étais entre deux étoiles, connues de notre monde, quoique pas nécessairement de vous, ma petite dame...

— ... sous les noms d'Epsilon et Dzêta des Pléiades, conclut Ford, triomphant. Franchement impayable, comme anecdote, tu trouves pas ?

— Un petit café ?

— Non, merci. « Et la raison, ai-je ajouté, pour laquelle je vous importune avec cette histoire, plutôt que d'appeler directement par l'automatique, comme je pourrais le faire, parce que nous sommes vachement bien équipés ici, dans les Pléiades, vous pouvez me croire, c'est que le grippe-sou de cosmocrétin qui pilote ce fils de cosmocrétin d'astronef tient absolument à ce que j'appelle en P.C.V. Non mais, vous pouvez croire une chose pareille ? »

— Et elle pouvait ?

— J'en sais rien. Entre-temps, elle avait raccroché. Alors, qu'est-

ce que tu crois que j'ai fait ensuite ?

— Pas la moindre idée, Ford.

— Dommage. J'espérais que tu pourrais me rafraîchir la mémoire. Je déteste vraiment ces mecs, tu sais. C'est vraiment les derniers des ringards du cosmos, toujours à sillonner l'infini céleste avec leurs espèces de bidules qui marchent jamais comme il faut, et lorsque c'est le cas, qui accomplissent des fonctions qu'aucun homme sensé n'irait leur demander, et qui en plus, ajouta-t-il sauvagement, font bip pour vous avertir qu'ils ont terminé !

Tout cela était parfaitement authentique et reflétait une opinion fort respectable largement partagée par tout individu au raisonnement sain, lesquels se reconnaissent en général au seul fait qu'ils partagent cette opinion.

Le *Guide du routard galactique*, dans un éclair de lucidité raisonnée quasiment unique dans un volume rédactionnel qui s'élève aujourd'hui à cinq millions neuf cent soixante-quinze mille cinq cent neuf pages, dit des produits de la Compagnie cybernétique de Sirius que « leur inutilité fondamentale peut très facilement échapper à l'utilisateur tant est grand son sentiment de plénitude dès lors qu'il réussit simplement à les faire marcher.

« En d'autres termes – et c'est le principe inébranlable sur lequel se fonde le succès d'envergure galactique de la Compagnie – leurs défauts de conception fondamentaux sont totalement cachés par leurs défauts de conception superficiels. »

— Et ce gars, écumait Ford, était en tournée pour cinq ans afin d'en fourguer d'autres ! Sa mission était de découvrir et d'explorer des mondes nouveaux[2], et d'y vendre des Substituts de Sonorisation musicale de Nouvelle Génération pour équiper restaurants, ascenseurs et bars à vins ! Ou, s'ils ne disposaient pas encore de restaurants, d'ascenseurs et de bars à vin, d'accélérer artificiellement l'évolution de leur nom de dieu de civilisation jusqu'à ce qu'ils en aient ! Où est ce café ?

— Je l'ai jeté.

— Prépare-m'en un autre. Je me souviens maintenant de ce que j'ai fait ensuite. J'ai sauvé la civilisation telle que nous la connaissons. Je savais que c'était un truc dans ce genre.

Les jambes flageolantes, il retourna résolument dans le séjour, où il continua apparemment de soliloquer tout en butant sur les meubles et en poussant des petits bip-bip.

Deux minutes plus tard, Arthur le suivit, toujours avec le même air très placide.

Ébahissement de Ford.

— Où t'étais passé ?

— Je faisais du café, répondit Arthur, sans se départir de son air

très placide.

Il avait compris depuis belle lurette que le seul moyen de supporter la compagnie de Ford était d'avoir un vaste stock d'airs très placides et de se les jouer en permanence.

— T'as raté le meilleur passage ! ragea Ford. T'as raté le passage où j'ai démolì le mec ! À présent, je vais être obligé de recommencer, dans les grandes largeurs !

Et il se jeta sans la moindre hésitation sur une chaise qu'il brisa.

— C'était mieux la dernière fois, observa-t-il, morose, avec un vague geste en direction d'une autre chaise brisée, qu'il avait déjà ligotée sur la table.

— Je vois », dit Arthur en lorgnant d'un œil placide l'épave ligotée. « Et, euh... à quoi servent tous les cubes de glace ?

— Quoi ? beugla Ford. Quoi ? T'as aussi raté ça ? Mais c'est le bloc d'animation suspendue ! J'ai fourré le mec dans le bloc d'animation suspendue. Quoi, j'étais bien obligé, non ?

— Apparemment, dit Arthur de sa voix placide.

— Ne touche surtout pas à ça ! glapit Ford.

Arthur, qui s'apprêtait à saisir le téléphone mystérieusement abandonné sur la table pour le reposer sur sa fourche, suspendit son geste, placidement.

— Bien, dit Ford, en se calmant. Écoute ça.

Arthur porta le combiné à son oreille.

— C'est l'horloge parlante.

— Bip, bip, bip, bip, voilà exactement ce qu'on entend dans le vaisseau de ce type, tandis qu'il roupille, pris dans la glace, en lente orbite autour d'une lune méconnue de Salina Magna. L'horloge parlante de Londres !

— Je vois, répéta Arthur qui décida le moment venu de poser la grande question.

— Pourquoi ? dit-il placidement.

— Avec un peu de chance, dit Ford, la note de téléphone ruinera ces salauds.

Il se jeta, en nage, sur le canapé.

En tout cas, ça fait une arrivée spectaculaire, tu trouves pas ?

Chapitre 36

La soucoupe volante dont Ford Prefect avait réussi à s'échapper avait stupéfié la planète.

Finalement, il n'y avait pas de doute, pas d'erreur possible, pas d'hallucination, pas de mystérieux agent de la C.I.A. retrouvé flottant dans un château d'eau.

Cette fois, c'était pour de vrai, c'était indiscutable. C'était tout à fait indiscutablement indiscutable.

Elle était descendue avec un admirable mépris pour tout ce qui se trouvait sous elle, écrabouillant un vaste secteur de terrains parmi les plus chers du monde, y compris une bonne partie du magasin Harrods.

Car l'engin était massif, près d'un kilomètre et demi de diamètre au dire de certains, d'une couleur tirant sur l'argent terni, grêlé, marqué, déformé par les cicatrices d'innombrables et féroces batailles spatiales engagées contre des forces sauvages à la lumière de soleils inconnus de l'homme.

Une écoutille s'ouvrit, pulvérisant au passage le rayon alimentaire d'Harrods, démolit Harvey Nicholls et, dans un ultime gémissement grinçant d'architecture torturée, renversa la tour du Sheraton Park Hotel.

Après un long intervalle haletant, tout empli de crépitements internes et de grognements déchirants de machine à l'agonie, on vit descendre par la rampe un immense robot argenté, haut de trente mètres.

Il leva une main.

« Je viens en paix », dit-il, avant d'ajouter après une longue pause meublée de nouveaux crissements, « conduisez-moi à votre Lézard.

Ford Prefect avait bien entendu une explication à tout cela, tandis qu'assis devant la télé avec Arthur il regardait avec lui les bulletins d'information ininterrompus qui n'avaient rien de neuf à annoncer sinon que la chose avait provoqué telle quantité de dégâts, d'un montant évalué à tant de milliards de livres, et provoqué telle autre quantité de victimes, puis de le répéter parce que le robot ne faisait rien d'autre que rester planté là, à osciller imperceptiblement tout en émettant de brefs messages d'erreur incompréhensibles.

— Il vient d'une démocratie extrêmement ancienne, comprends-tu...

— Tu veux dire qu'il vient d'un monde de lézards ?

— Non », dit Ford entre-temps devenu un peu plus rationnel et cohérent, conséquence de l'absorption forcée du café noir, « ce serait trop simple. Rien n'est jamais aussi direct. Sur son monde, les gens sont des gens normaux. Ce sont les gouvernants qui sont des lézards. Les gens détestent les lézards et les lézards gouvernent les gens.

— Étrange, observa Arthur, j'avais cru comprendre qu'il s'agissait d'une démocratie.

— Tout à fait. C'en est une.

— Donc », dit Arthur, en espérant ne pas paraître ridiculement obtus, « pourquoi les gens ne se débarrassent-ils pas des lézards ?

— Franchement, l'idée ne leur en est jamais venue. Ils ont tous le droit de vote, de sorte qu'ils ont tendance à supposer que le gouvernement pour lequel ils ont voté correspond plus ou moins au gouvernement qu'ils désirent.

— Tu veux dire que ces gens *votent* pour les lézards ?

— Eh oui. » Ford haussa les épaules. « Bien sûr.

— Mais, dit Arthur, repartant à l'attaque de plus belle, pourquoi ?

— Parce que s'ils ne votent pas pour un lézard, c'est le mauvais lézard qui risquerait de prendre le dessus. T'as du gin ?

— Quoi ?

— J'ai dit, répéta Ford avec une insistance croissante dans la voix, est-ce que t'as du gin ?

— Je vais voir. Parle-moi de ces lézards.

— Certains estiment que les lézards sont ce qui leur est arrivé de mieux. Ils ont tort, bien sûr. Entièrement, absolument tort, mais il fallait bien que ce soit dit.

— Mais c'est terrible.

— Écoute, vieux. Si j'avais touché un dollar altaïrien chaque fois que j'ai entendu un fragment de l'Univers contempler un autre fragment de l'Univers et lui dire : « Mais c'est terrible », je serais pas planté ici comme une tranche de citron attendant son gin. Mais j'en ai pas touché un, alors je suis là. Et puis d'abord, qu'est-ce que t'as à garder cet air placide et ahuri ? T'es amoureux ou quoi ?

Arthur répondit que oui, il l'était, et il le dit sur un ton tout à fait placide.

— Et de quelqu'un qui sait où se trouve la bouteille de gin ? Faut peut-être que j'aille lier connaissance ?

Ce qui se produisit car Fenchurch entra sur ces entrefaites, chargée de la pile de journaux qu'elle était sortie acheter au village. Elle s'immobilisa, ébahie, devant l'épave de la chaise étalée sur la table et l'épave de Bételgeuse étalée sur le divan.

— Où est le gin ? » lui lança Ford. Puis, s'adressant à Arthur :

« Au fait, qu'est-ce qui est arrivé à Trillian ?

— Euh, je te présente Fenchurch », dit Arthur, l'air un peu emprunté. « Trillian ? Rien de spécial. C'est toi qui as dû la voir en dernier.

— Ah, ouais, elle est partie quelque part avec Zaphod. Ils avaient des gosses ou je ne sais quoi. En tout cas, ajouta-t-il, je crois que c'est là qu'ils en étaient. Zaphod s'est pas mal calmé, tu sais.

— Vraiment ? dit Arthur en s'empressant auprès de Fenchurch pour la délivrer de ses emplettes.

— Ouais, dit Ford, en tout cas, une de ses têtes est maintenant plus calme qu'un émeu en plein trip à l'acide.

— Arthur, qui est-ce ? dit Fenchurch.

— Ford Prefect, dit Arthur. J'ai déjà dû t'en parler.

Chapitre 37

Pendant un total de trois jours et trois nuits, le robot argenté géant resta planté, tout abasourdi, à califourchon sur les décombres de Knightsbridge, oscillant légèrement et cherchant à se dépêtrer d'un certain nombre de choses.

Des émissaires du gouvernement vinrent le voir, des fournées entières de journalistes en délire s'interrogèrent mutuellement sur les ondes pour savoir leur opinion sur la question, des escadrilles de bombardiers essayèrent, pathétiques tentatives, de l'attaquer – mais aucun lézard ne se montra. Il scrutait lentement l'horizon.

C'était la nuit qu'il était le plus spectaculaire, inondé de lumière par les projecteurs des équipes de télévision qui n'arrêtaient pas de le filmer tandis qu'il n'arrêtait pas de ne rien faire.

Il réfléchissait et réfléchissait et finit par parvenir à une conclusion.

Il fallait qu'il envoie ses robots de service.

Il aurait dû y songer plus tôt mais il avait tout un tas de problèmes.

Et un après-midi, les minuscules robots volants jaillirent du sas dans un vacarme assourdissant, tel un terrifiant nuage de métal. Ils parcoururent les environs, s'acharnant à attaquer certaines choses et à en défendre d'autres.

L'un d'eux réussit enfin à trouver une boutique d'animaux avec quelques lézards, mais il se mit illico à y défendre la démocratie avec une sauvagerie telle qu'il ne resta bientôt plus grand-chose du quartier.

Le tournant se produisit quand un commando de robots volants découvrit le zoo de Regent's Park et tout particulièrement l'enclos des reptiles.

Leur précédente mésaventure avec la boutique d'animaux leur ayant enseigné un minimum de prudence, le commando de perceuses et de scies à chantourner volantes enleva quelques spécimens d'iguanes parmi les plus gras et les plus gros pour les conduire auprès du robot argenté géant, qui essaya aussitôt d'entamer avec eux des négociations à l'échelon le plus élevé.

Finalement, le robot annonça au monde entier qu'en dépit d'un vaste échange de vues dans un climat de grande franchise, les négociations à l'échelon le plus élevé avaient été rompues, que les lézards avaient été mis sur la touche et que lui, le robot, comptait

prendre quelques petites vacances, son choix, allez savoir pourquoi, s'étant arrêté sur Bournemouth.

Ce que voyant à la télé, Ford Prefect acquiesça, rigola, et se but une autre bière.

On fit des préparatifs immédiats en vue de son départ.

Les caisses à outil volantes grincèrent, scièrent, percèrent et cramèrent des trucs au laser tout au long de la journée et de la nuit qui suivirent, et dès le matin, spectacle étonnant, une grue mobile géante s'ébranlait en direction de l'ouest, progressant sur plusieurs routes parallèles, le robot juché dessus dans un berceau de transport.

Et donc tout cet équipage se traîna vers l'ouest, tel un étrange carnaval entouré d'un essaim de domestiques, d'hélicoptères et de cars de reportage, s'enfonçant dans les terres jusqu'à ce qu'il soit enfin parvenu à Bournemouth, où le robot se libéra lentement de l'étreinte du berceau de transport pour aller s'étendre dix jours durant sur la plage.

C'était bien entendu, et de loin, le truc le plus excitant qu'ait jamais connu la ville de Bournemouth.

Des foules entières s'agglutinaient quotidiennement le long du périmètre barricadé et gardé où se reposait le robot, cherchant à voir ce qu'il faisait.

Il ne faisait rien. Il restait allongé sur la plage. Assez gauchement d'ailleurs, le nez par terre.

Ce fut un journaliste de la presse locale qui, un soir, tardivement, réussit l'exploit que personne d'autre au monde n'avait encore réussi : nouer une brève conversation intelligible avec l'un des robots de service qui gardaient le périmètre.

Ce fut une extraordinaire avancée.

« Je crois que je tiens un sujet », confia le journaliste en échangeant une cigarette à travers le grillage d'acier de la palissade. « Mais cela exige un solide éclairage local. J'ai préparé un petit questionnaire, poursuivit-il en fouillant maladroitement dans une poche intérieure. Vous pourriez peut-être en toucher un mot à votre chef, ou je ne sais quoi, voir un peu ce qu'il en pense. »

Le petit tournevis à cliquet volant répondit qu'il verrait ce qu'il pourrait faire et il s'envola tout cliquetant.

On attendait toujours une réponse.

Curieusement, toutefois, les questions inscrites sur le bout de papier recoupaient plus ou moins exactement celles qui traversaient les imposants circuits de qualité industrielle durement marqués par les batailles galactiques qui composaient l'esprit du robot. À savoir :

« Quel effet ça fait d'être un robot ? »

« Quel effet ça fait de venir du tréfonds de l'espace ? » et :

« Qu'est-ce que vous pensez de Bournemouth ? »

Dès le matin suivant, des préparatifs commençaient, et au bout de quelques jours il fut manifeste que le robot s'apprêtait pour de bon à lever le camp.

— Le problème, confia Fenchurch à Ford, c'est de savoir si vous pouvez nous aider à embarquer ?

Ford consulta aussitôt sa montre, affolé.

— C'est que j'ai encore pas mal de trucs à finir, s'exclama-t-il.

Chapitre 38

Les foules s'agglutinaient le plus près possible de la nef argentée géante. Le périmètre immédiat était bouclé et parcouru par les patrouilles de minuscules robots de service volants. Postée tout autour, il y avait l'armée, qui s'était montrée parfaitement incapable de pratiquer une brèche dans le périmètre de sécurité, mais il ferait beau voir qu'on fasse une brèche dans son périmètre à elle ! Elle était cernée à son tour par un cordon de policiers, quoique, savoir s'ils étaient là pour protéger la foule de l'armée, ou l'armée de la foule, ou bien pour garantir l'immunité diplomatique du vaisseau géant et l'empêcher d'avoir des P.-V. pour stationnement illicite, restait extrêmement flou et nourrissait de nombreux débats.

On était maintenant en train de démanteler la clôture du périmètre de sécurité. L'armée s'agita, mal à l'aise, ne sachant trop comment réagir au fait que la raison même de sa présence semblait à deux doigts de plier bagage.

Le robot géant avait lentement regagné le bord à l'heure du déjeuner. Il était à présent dix-sept heures et il n'avait plus donné signe de vie. En revanche, il s'était fait entendre de nouveaux crissements et grincements issus des entrailles du vaisseau, musique de mille hideuses défaillances mécaniques ; mais le sentiment d'imminence tendue qui parcourait la foule venait de ce qu'elle pressentait, tendue, une imminente déception. Cet extraordinaire et merveilleux machin s'était immiscé dans leur existence et voici qu'il s'apprêtait à repartir sans eux.

Deux personnes étaient particulièrement sensibles à cet état de fait. Arthur et Fenchurch scrutèrent la foule, inquiets, sans parvenir à y repérer Ford Prefect, ni le moindre indice suggérant de sa part une quelconque intention de se trouver là.

— Est-ce qu'on peut se fier à lui ? s'enquit Fenchurch, d'une voix mourante.

— *Se fier à lui ?* » s'exclama Arthur. Il eut un rire caverneux. « Est-ce qu'on peut vider l'océan ? Éteindre le soleil ?

Les derniers éléments de la grue de transport du robot étaient en cours d'embarquement, et les ultimes sections de clôture métallique s'empilaient au pied de la rampe, attendant de les suivre. Les soldats postés autour de la rampe s'agitaient avec un air entendu, on aboyait des ordres dans tous les sens, on tenait des conférences précipitées, mais évidemment, personne ne pouvait rien y changer.

Privés d'espoir comme de plan bien précis, Arthur et Fenchurch se frayèrent un passage dans la cohue, mais vu que l'ensemble de la foule essayait également de se frayer un passage dans la cohue, cela ne les mena nulle part.

Au bout de quelques minutes, il ne restait de plus en plus rien autour du vaisseau, et le moindre fragment de palissade avait été rembarqué. Deux scies sauteuses volantes accompagnées d'un niveau à bulle parurent effectuer un ultime contrôle du site avant de se précipiter à leur tour dans la gueule béante de l'écouille.

Plusieurs secondes s'écoulèrent.

À l'intérieur, les grincements de désarroi mécanique changèrent d'intensité et lentement, pesamment, l'immense rampe d'acier commença de se dégager du rayon alimentaire du magasin Harrods. Le bruit qui l'accompagnait était celui de milliers de spectateurs tendus et surexcités qu'on ignorait complètement.

« Attendez ! »

C'était un mégaphone, dont l'abolement provenait d'un taxi qui s'arrêta dans un crissement de freins devant les derniers rangs de la foule compacte.

Le mégaphone continua d'aboyer :

« Il y a eu une effraction... non, une invention scientifique majeure », rectifia-t-il.

La portière du véhicule s'ouvrit à la volée, et un petit bonhomme des alentours de Bételgeuse en jaillit, vêtu d'une blouse blanche.

— Attendez ! s'écria-t-il de nouveau, et cette fois il brandit un petit bâton noir muni de lumières.

Les lumières clignotèrent brièvement, la rampe s'immobilisa en cours d'ascension et, obéissant avec docilité aux signaux issus du Pouce (que la moitié des électroniciens de la Galaxie passe son temps à chercher à brouiller, quand l'autre moitié passe son temps à chercher à brouiller les signaux de brouillage), elle recommença lentement et pesamment à se déployer.

Ford Prefect récupéra son porte-voix dans le taxi et se mit à vociférer dedans.

— Place ! Place, s'il vous plaît ! hurla-t-il. Il s'agit d'une invention scientifique majeure ! Vous et vous, sortez le matériel du taxi.

Complètement au hasard, il désigna Arthur et Fenchurch, qui s'arrachèrent tant bien que mal de la foule pour s'approcher en hâte du taxi.

— Très bien, je voudrais qu'on nous dégage un passage, s'il vous plaît, pour du matériel scientifique important, aboya Ford. Que tout le monde garde son calme. La situation est maîtrisée, il n'y a rien à voir. Il s'agit simplement d'une invention scientifique majeure. Que tout le

monde garde son calme. Matériel scientifique important. Dégagez le passage.

Avide de sensations nouvelles, ravie par ce répit soudain dans le désappointement général, la foule s'écarta avec enthousiasme et ses rangs commencèrent à s'ouvrir.

Arthur fut quelque peu surpris de déchiffrer ce qui était inscrit sur les boîtes de matériel scientifique important entassées à l'arrière du taxi.

— Cache-les sous ton manteau, grommela-t-il à Fenchurch tout en les lui passant.

Il se hâta d'extraire le grand chariot de supermarché qui était également coincé contre la banquette. Le caddie retomba bruyamment sur ses roulettes, et ils s'empressèrent de charger les boîtes dedans.

— Laissez le passage, s'il vous plaît, cria de nouveau Ford. La situation est maîtrisée de manière parfaitement scientifique.

— Il a dit que c'est vous qui payeriez, dit le chauffeur à Arthur.

Celui-ci piocha quelques billets dans sa poche et le régla. On entendait au loin des sirènes de police.

Un tressaillement parcourut la foule qui se referma de nouveau derrière eux, tandis qu'ils s'escrimaient à tirer et pousser le caddie bringuebalant au milieu des décombres jusqu'à la rampe de l'astronef.

Ford beuglait toujours :

— Tout va très bien. Il n'y a rien à voir. Tout est terminé. Rien de tout ceci ne se produit en fait.

— Dégagez la voie, s'il vous plaît », tonna un mégaphone de la police à l'arrière de la foule. « Il y a eu une effraction ! Dégagez la voie !

— Une invention ! rivalisait Ford sur le même ton. Une invention scientifique !

— Ici la police ! Dégagez !

— Matériel scientifique ! Dégagez !

— Police ! Laissez passer !

— Baladeurs ! hurla Ford et il sortit de ses poches une demi-douzaine de petits lecteurs de cassettes qu'il jeta dans la foule. Les quelques secondes de totale confusion qui s'ensuivirent leur permirent d'amener leur caddie jusqu'au pied de la rampe puis de le hisser dessus.

— Accrochez-vous, murmura Ford dans sa barbe, avant de lâcher un bouton sur son Pouce électronique.

Au-dessous de lui, la rampe imposante tressaillit et commença lentement à se relever.

— Impec, les enfants », dit-il tandis que la foule agglutinée s'éloignait sous eux et qu'ils entreprenaient de gravir la rampe inclinée pour pénétrer dans les entrailles du vaisseau, « on dirait qu'on est en

route.

Chapitre 39

Arthur Dent en avait marre d'être tout le temps réveillé par des bruits de fusillade.

Prenant garde à ne pas éveiller Fenchurch, qui parvenait encore à dormir d'un sommeil agité, il se glissa hors de la couchette qu'ils s'étaient ménagée dans une trappe de visite, se laissa couler le long de l'échelle d'accès et partit errer, morose, dans les coursives.

Elles vous incitaient à la claustrophobie, elles étaient mal éclairées. Les circuits d'éclairage grésillaient de manière irritante.

Ce n'était pas ça, pourtant.

Il marqua un temps d'arrêt et se pencha en arrière à l'instant où une perceuse électrique volante lui passait sous le nez dans la pénombre du corridor en émettant un grincement strident ; elle percutait parfois les parois, telle une abeille affolée.

Ce n'était pas ça non plus.

Il franchit péniblement une porte étanche et se retrouva dans une coursive plus large. Une fumée âcre s'élevait paresseusement à l'une des extrémités du couloir, aussi prit-il la direction opposée.

Il passa devant une rangée d'écrans d'observation encastrés dans les parois derrière une plaque de plexiglas renforcée quoique salement rayée.

— Tu veux pas baisser un poil, s'il te plaît ? dit-il à Ford Prefect, accroupi devant tout un tas d'équipements vidéo disparates qu'il avait piqués dans une vitrine de Tottenham Court Road après y avoir au préalable balancé une petite brique, mais également au milieu d'un méchant tas de boîtes de bière vides.

— Chhht ! siffla Ford en gardant l'œil vissé à l'écran avec une attention maniaque.

Il était en train de regarder *Les Sept Mercenaires*.

— Juste un poil, dit Arthur.

— Non ! s'écria Ford. On arrive justement au bon passage ! Écoute, j'ai enfin réussi à me dépatouiller de tout, à adapter la tension, convertir la fréquence, tout ça, et c'est le bon passage !

Avec un soupir et un début de migraine, Arthur s'assit à côté de lui et regarda le bon passage en question. Il écouta Ford pousser des vivats, des cris, et des « youpi ! » en essayant de rester aussi placide que possible.

— Ford », réussit-il à articuler quand tout fut terminé et que Ford farfouillait déjà dans une pile de cassettes à la recherche de

Casablanca, « comment se fait-il, si...

— C'est celui-là ! l'interrompt Ford. C'est exprès que je suis revenu. Est-ce que tu te rends compte que je ne l'ai jamais vu en entier ? J'ai toujours raté la fin. J'avais encore revu le début le soir précédant l'arrivée des Vogons. Quand ils ont eu tout fait sauter, j'ai bien cru que je n'en connaîtrais jamais la fin. Hé, au fait, qu'est-ce qui s'est passé avec toute cette histoire, en définitive ?

— La vie, c'est tout, dit Arthur et il pêcha une bière dans le carton.

— Oh, encore, dit Ford. Je me doutais bien que ce serait un truc dans ce genre. Je préfère encore ça », fit-il alors que l'image vacillante du *Rick's Bar* apparaissait à l'écran. « Comment se fait-il si quoi ?

— Quoi ?

— T'as commencé à dire : « Comment se fait-il, si... »

— Comment se fait-il, si tu as une telle opinion de la Terre, que tu sois... oh, laisse tomber, regardons plutôt le film.

— Absolument, dit Ford.

Chapitre 40

Il reste bien peu de chose à dire.

Derrière ce qu'on connaissait jadis sous le nom d'Infinis Champs de lumière de Flanax, jusqu'à ce qu'on découvre, tapis derrière, les Fiers Fiefs gris de Saxaquine, se trouvent les Fiers Fiefs gris de Saxaquine.

Au cœur des Fiers Fiefs gris de Saxaquine, brille l'étoile Zarss, autour de laquelle orbite la planète Preliumtarn. C'est sur cette planète que s'étend la terre de Sevorbeupstry, et c'est sur la terre de Sevorbeupstry qu'Arthur et Fenchurch débarquèrent enfin, quelque peu fatigués de leur voyage.

Et en cette terre de Sevorbeupstry, ils parvinrent à la Grande Plaine du désert rouge de Rars, que bordent sur son côté méridional les monts Quentulus Quazgar, au-delà desquels, s'il fallait en croire les derniers mots de Prak, ils trouveraient, dressé en lettres de feu hautes de dix mètres, l'Ultime Message de Dieu à Sa Création.

Toujours selon Prak, si les souvenirs d'Arthur étaient fidèles, l'endroit était gardé par le Lajestric Vantrashell de Lob et, de fait, d'un certain côté, cela se révéla exact. C'était un petit bonhomme coiffé d'une drôle de casquette qui leur vendit un billet.

— Tenez votre gauche, leur dit-il, tenez votre gauche, avant de les dépasser en hâte, juché sur un petit scooter.

Ils s'aperçurent qu'ils n'étaient pas les premiers à franchir le passage car le chemin qui contournait la Grande Plaine par la gauche était en bien piètre état et bordé de nombreuses baraques. À l'une, ils achetèrent une boîte de caramels cuits au four d'une caverne de la montagne chauffé par le feu des lettres qui composaient l'Ultime Message de Dieu à Sa Création. À une autre, ils achetèrent des cartes postales. Les lettres avaient été maquillées à l'aérographe, « pour ne pas gâcher la Grande Surprise ! » était-il expliqué au verso.

— Savez-vous en quoi consiste le message ? demandèrent-ils à la petite dame toute ratatinée dans sa baraque.

— Oh, oui, leur pépia-t-elle avec entrain, oh, oui !

Et elle leur fit signe de poursuivre leur route.

Tous les trente kilomètres à peu près, il y avait une petite hutte en bois équipée de sanitaires et de douches, mais le chemin était rude, le soleil au zénith cuisait la Grande Plaine du désert rouge et le désert rouge ondoyait dans la chaleur.

— Serait-il possible, s'enquit Arthur auprès d'une des plus

grandes baraques, de louer un de ces petits scooters ? Comme celui de Lajestric Vantrashell ?

— Les scooters, expliqua la petite dame qui servait au stand du glacier, ne sont pas pour les dévots.

— Dans ce cas, c'est parfait, intervint Fenchurch. Nous ne sommes pas particulièrement dévots. Nous sommes juste intéressés.

— Alors, vous devez faire demi-tour immédiatement », dit sévèrement la petite dame mais, devant leur refus obstiné, elle leur vendit deux chapeaux de paille à l'emblème de l'Ultime Message, ainsi qu'une photo d'eux deux en train de se tenir par la taille devant la Grande Plaine du désert rouge de Rars.

Ils burent deux sodas à l'ombre du stand, avant de repartir se traîner sous le soleil.

— On va bientôt être à court d'écran total, observa Fenchurch au bout de quelques kilomètres. On peut soit rejoindre le prochain baraquement, soit faire demi-tour et regagner le dernier qui est plus proche, mais cela nous oblige à revenir sur nos pas.

Ils scrutèrent, loin devant eux, la minuscule tache noire qui vibrait dans la brume de chaleur ; ils regardèrent derrière eux. Et choisirent de poursuivre.

Ils découvrirent alors que non seulement ils n'étaient pas les premiers à faire le voyage, mais qu'ils n'étaient pas les seuls à le faire en ce moment.

À quelque distance devant eux, une silhouette gauche et trapue se traînait tant bien que mal, titubant avec une lenteur exaspérante, mi-boitant, mi-rampant.

Elle progressait avec une telle lenteur qu'ils avaient bientôt rattrapé la créature et découvraient qu'elle était faite de métal terni, tout éraflé et tordu.

Elle les accueillit avec un grognement avant de s'effondrer dans la poussière torride.

— Tant de temps, gémit-il, oh, tant de temps. Et tant de douleur, aussi, tant et tant de douleur, et tant de temps pour mieux en souffrir. L'un ou l'autre, séparément, je serais sans doute arrivé à supporter. C'est l'alliance des deux qui m'a vraiment miné. Oh, salut, c'est encore vous ?

— Marvin ? dit brusquement Arthur en s'accroupissant près de la forme inerte. C'est bien vous ?

— Vous vous y êtes toujours entendu, grogna la vieille carcasse du robot, pour avoir des questions superintelligentes, pas vrai ?

— Qu'est-ce que c'est ? murmura Fenchurch, inquiète, en s'accroupissant à côté d'Arthur et en lui agrippant le bras.

— Disons que c'est un vieil ami, expliqua Arthur. Je...

— Un ami ! » croassa le robot, pathétique. Le mot s'éteignit sur

ses lèvres dans une espèce de crépitement et des paillettes de métal oxydé tombèrent de sa bouche. « Il faudra m'excuser, le temps que je cherche à me rappeler la signification de ce mot. Mes banques de mémoire ne sont plus ce qu'elles étaient, voyez-vous, et tout mot tombé en désuétude depuis quelques zillions d'années se voit transférer en mémoire de sauvegarde auxiliaire. Ah, voilà, je le tiens.

La tête cabossée du robot se redressa légèrement, comme en proie à une intense réflexion.

— Hmmm, fit-il, quel curieux concept.

Sa réflexion se prolongea.

— Non, dit-il enfin, je ne crois pas en avoir déjà rencontré. Désolé, mais je ne vois pas comment vous aider.

Son genou racla pathétiquement la poussière, puis il essaya tant bien que mal de se relever sur ses épaules difformes.

— Y a-t-il un ultime service que vous aimeriez peut-être que je vous rende ? demanda-t-il dans une espèce de raclement caverneux. Un bout de papier que vous aimeriez peut-être que je vous ramasse ? Ou peut-être, poursuivit-il, aimeriez-vous que je vous ouvre une porte ?

Sa tête pivota sur son cou aux roulements oxydés et parut scruter l'horizon lointain.

— Il n'y a, semble-t-il, aucune porte aux alentours à l'heure qu'il est, mais je ne doute pas qu'à condition d'attendre assez longtemps, quelqu'un finisse par en fabriquer une. Et alors, poursuivit-il en tournant sa tête avec lenteur pour fixer à nouveau Arthur, je serai en mesure de vous l'ouvrir. Attendre, j'ai l'habitude, vous savez.

— Arthur, glissa sèchement Fenchurch à son oreille, tu ne m'en avais jamais parlé. Mais qu'est-ce que t'as donc fait à cette pauvre créature ?

— Rien, rétorqua tristement Arthur, il est toujours comme ça...

— Ha ! coupa Marvin. Ha ! répéta-t-il. Qu'est-ce que vous savez de « toujours ». Vous me dites « toujours », à moi qui, à cause de toutes les vaines et stupides petites tâches que vous autres formes de vie organiques ne cessez de me confier en permanence, me retrouve désormais trente-sept fois plus âgé que l'Univers lui-même ? Choisissez donc vos termes avec un peu plus de soin, toussa-t-il. Et de tact.

Il se paya une belle quinte de toux, puis reprit :

— Laissez-moi, passez votre chemin. Laissez-moi poursuivre seul mon douloureux calvaire. Enfin, au moins mon heure est-elle venue. Je vois bientôt le terme de ma course. Et ça ne m'étonnerait pas, ajouta-t-il en brandissant faiblement un doigt brisé, que j'arrive bon dernier. Ce serait le bouquet. Imaginez un peu ! Moi, un cerveau de la taille...

À eux deux, ils le soulevèrent malgré ses faibles protestations et

ses insultes. Le métal était si chaud qu'ils faillirent attraper des ampoules aux doigts, mais le robot était étonnamment léger alors qu'il pendait, inerte, entre leurs bras.

Ils le traînèrent tout au long du chemin qui contournait par la gauche la Grande Plaine du désert rouge de Rars, en direction de l'enceinte des monts Quentulus Quazgar.

Arthur voulut expliquer à Fenchurch, mais il était trop souvent interrompu par les pénibles divagations cybernétiques de Marvin.

Ils essayèrent de voir s'ils pourraient lui trouver quelques pièces de rechange dans l'une des baraques, peut-être un peu d'huile calmante, mais Marvin ne voulait rien entendre.

— Je ne suis plus que pièces de rechange, gémissait-il.

— Fichez-moi la paix, grognait-il.

— Chaque pièce de mon corps, geignit-il, a été remplacée au bas mot cinquante fois... excepté... » Et là, il parut s'animer un bref instant. Sa tête oscilla entre eux deux, dans un effort de mémoire. « Vous souvenez-vous, dit-il enfin à Arthur, de notre toute première rencontre ? On m'avait assigné la tâche mentalement éreintante de vous conduire sur la passerelle... Je vous ai alors fait part de cette terrible douleur qui vrillait toutes mes diodes du flanc gauche... Même que j'avais demandé qu'on me les remplace et que ça n'avait jamais été fait.

Il marqua une pause soutenue avant de poursuivre. Ils le soutenaient toujours entre eux deux, sous le soleil torride qui semblait bouger à peine, et encore moins vouloir se coucher.

— Voyons si vous pouvez deviner », reprit Marvin quand il eut jugé sa pause d'une longueur embarrassante, « quelles pièces de mon individu n'ont jamais été remplacées ? Allez, on va voir si vous pouvez deviner.

— Ouille, ajouta-t-il, ouille, ouille, ouille, ouille, ouille, ouille, ouille.

À la fin des fins, ils parvinrent à la toute dernière des petites baraques, déposèrent Marvin entre eux deux pour qu'il se repose à l'ombre. Fenchurch acheta des boutons de manchette pour Russell, des boutons de manchette incrustés de petits galets polis ramassés au flanc des monts Quentulus Quazgar, juste sous les lettres de feu qui proclamaient l'Ultime Message de Dieu à Sa Création.

Arthur feuilleta la pile de tracts pieux posés sur le comptoir, brèves méditations sur la signification du Message.

— Prête ? dit-il à Fenchurch, qui acquiesça.

Ils soulevèrent Marvin entre eux deux.

Ils contournèrent le pied des monts Quentulus Quazgar et là, ils

découvrirent le Message, inscrit en lettres flamboyantes le long de la crête de la montagne. Une petite plate-forme d'observation munie d'une rambarde avait été aménagée au sommet d'une haute crête rocheuse, juste en face, d'où l'on avait une vue dégagée. Elle était équipée d'une petite longue-vue payante pour examiner les lettres en détail mais nul ne se serait risqué à l'utiliser car les lettres flamboyaient avec l'éclat divin des cieux et, vues au travers d'une lunette, elles auraient sévèrement endommagé la rétine et le nerf optique.

Ils contemplèrent l'Ultime Message de Dieu avec émerveillement et se sentirent peu à peu ineffablement emplis d'un profond sentiment de paix et d'ultime et définitive compréhension.

Fenchurch soupira.

— Oui, dit-elle, c'était bien ça.

Cela faisait dix bonnes minutes qu'ils le contemplaient quand ils se rendirent compte enfin que Marvin, toujours pendu entre leurs épaules, était en difficulté. Le robot n'arrivait plus à lever la tête et n'avait donc pu lire le message. Ils la lui soulevèrent mais il se plaignit alors que ses circuits visuels étaient quasiment en rade.

Ils trouvèrent une pièce de monnaie et l'aidèrent à se placer derrière la longue-vue. Il protesta et les insulta, mais ils réussirent à lui faire contempler chaque lettre une à une. La première était un « v », la deuxième un « e », la troisième un « u », la suivante un « i ». Puis venaient un « l », un second « l », un « e » et enfin un « z ». Suivait un trou.

Marvin marqua une pause pour récupérer.

Après quelques instants, ils reprirent, et lui permirent de voir le « n », le « o », le « u », le « s ». Suivis, un peu plus loin, d'un « e », d'un « x », d'un « c », d'un « u », d'un « s », d'un « e » et d'un « r ».

Les deux mots suivants étaient « pour » et « ce ». Le dernier était assez long, et Marvin dut se reposer encore un coup avant de pouvoir s'y attaquer.

Il commençait par un « d », et se poursuivait avec un « é » et un « s ». Suivis de près par un « a », un « g », un « r » et un autre « é ».

Après une ultime pause, Marvin mobilisa toutes ses forces pour la dernière longueur.

Il lut le « m », le « e », le « n » et l'ultime « t », avant de choir à nouveau entre leurs bras.

— Je crois », murmura-t-il enfin des tréfonds de son thorax ferraillant et corrodé, « que ça me fait plaisir.

Et ses yeux perdirent tout éclat pour la toute dernière fois.

Par chance, il y avait une baraque à proximité où l'on pouvait louer des scooters. Les gérants avaient des ailes vertes.

Épilogue

L'un des plus grands bienfaiteurs de l'ensemble du monde vivant était un homme incapable de se concentrer sur la tâche en cours.

Brillant ?

Certainement.

L'un des tout premiers spécialistes d'ingénierie génétique de sa génération, ou de toute autre génération, y compris une de sa création ?

Sans aucun doute.

Le problème était qu'il s'intéressait bien trop à des choses pour lesquelles il n'aurait dû manifester aucun intérêt, ou en tout cas, comme on ne cessait de le lui répéter, pas *dans l'immédiat*.

De sorte qu'il était, en partie à cause de cela, d'humeur passablement irritable.

Aussi, quand son monde fut menacé par de terribles envahisseurs venus d'une étoile lointaine, qui se trouvaient encore à bonne distance mais voyageaient vite, lui, Blart Versenwald III (son nom était Blart Versenwald III, ce qui n'est pas d'une importance fondamentale mais pas inintéressant non plus car – enfin, peu importe, tel était son nom et l'on pourra toujours expliquer par la suite pourquoi c'était si intéressant) se vit envoyer en résidence surveillée par les maîtres de sa race avec mission de concevoir une race de super-guerriers fanatiques pour affronter et défaire les envahisseurs redoutés, et cela au plus vite, et ils ajoutèrent : « Concentrez-vous ! »

C'est pourquoi il était assis près d'une fenêtre à contempler la pelouse sous le soleil d'été et il concevait, et concevait et concevait, mais fatalement, il était sans cesse distrait par tout un tas de trucs, et lorsque les envahisseurs furent quasiment en orbite autour de la planète, il avait réussi à concevoir une remarquable nouvelle race de super-mouches capables, sans aide aucune, de savoir par quel battant d'une fenêtre à moitié ouverte il fallait passer pour sortir, ainsi qu'un interrupteur marche-arrêt pour enfants. Les célébrations liées à ces réalisations remarquables parurent compromises par l'imminence du désastre, car les vaisseaux extraterrestres étaient en train d'atterrir. Toutefois, évènement incroyable, ces redoutables envahisseurs qui, comme tant de races guerrières, ne se livraient au saccage que faute de pouvoir assumer leurs problèmes domestiques, furent à ce point stupéfiés par les extraordinaires découvertes de Versenwald, qu'ils se joignirent aux festivités et furent instantanément convaincus de signer

une large gamme d'accords commerciaux et d'établir un ambitieux programme d'échanges culturels. Et, dans un étonnant renversement de la pratique habituelle en ce domaine, tous les protagonistes de cette histoire devaient par la suite vivre parfaitement heureux.

Il y avait une morale à cette histoire, mais elle a temporairement échappé à l'esprit du narrateur.

FIN

Douglas Adams (1952-2001) a exercé tour à tour les métiers de brancardier, charpentier, vendeur de poulaillers, gorille, avant de se tourner vers l'écriture pour la radio et la télévision, où il développera son aptitude à manier l'absurde et le nonsense.

Il est essentiellement connu en France pour sa série du Guide du routard galactique, space opéra loufoque et délirant proche de l'esprit des meilleurs Monty Python, qui a remporté un succès considérable dans les pays anglo-saxons. Adapté d'un feuilleton radiophonique diffusé sur la BBC entre 1978 et 1980, Le Guide du routard galactique a également connu les honneurs d'une transposition télévisuelle kitschissime parfaitement inoubliable.

[1] Qui est le terme consacré, dans l'argot militaire anglo-saxon, pour « cantonnement de repos » ou « ville de permission ». (N.d.T.)

[2] Pour donner tout son effet, cette phrase doit être prononcée sur un air pompeux et martial, si possible en voix off sur zoom de fond stellaire, et en gardant l'esprit d'Entreprise.